

# BULLETIN DU MUSÉE BASQUE



n° 172

## Voyages et Voyageurs Bidaia Jakinbide



EUSKAL MUSEOAREN ADIXKIDEAK  
SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE BASQUE

Pour naviguer facilement dans ce document, vous ferez apparaître le volet "plan" ou "signets". Vous accéderez ainsi au sommaire et vous pourrez, en cliquant sur l'article que vous souhaitez consulter, y accéder directement.

Pour profiter au mieux des doubles-pages, nous vous recommandons l'affichage sur deux pages.

Bonne lecture!

Ce numéro bénéficie du soutien de / Ale honen babesleak dira :



A.MA.TRA



broquis de  
Paquet de  
messageries  
maritimes, La  
(Compagnie) de  
second voyage  
à Buenos Ayres



Récits et Copies Variés

## SARHITZA

Kristian LIET

2

Poyo Althabegoity-k, 2007-an, liburu ttipi urdin bat eskaini zautalarik, haren familiak bere gastura argiratu, hitz lagun bakar hunekin : “Ikusiko duk, atxik hezakek, ene aitatziren bidaiako karneta duk”, emana zautanaren balioaz enintzan batere jelosten. XIX-garren mende Erdiko Espainia eta Argentina Xuberotar batek ikusirik. Euskaldunen “Diaspora” erakusten duen bertze batzuen arteko leku-kotasun bat. Gehiago dena, hastapeneko karneta “jorraturik” izana zen, orrialde batzu garbiki moztuak ! Hau salbu, herritik joaiten zena etzuten beharrak edo politikako gertakari batzuek igortzen. Aroz huts egitearen beldur espanintz, banerrake “Xuberotar bat egitekoetako bidaian” zoala. Haren ixtorioak gainera berak egin marrazki kolorezko batzuek aphainduak ziren. Louis Lucien Bonaparte, Francisque-Michel eta bertze berriki Euskal-Herrian ibiliak zirenean, eskualde bitxi eta bizkitartean europatar huntan, Xuberotar batek begia bazeman lur latindu, hain hurran eta hain urrun horietara ! Michel Duvert-ek eta Sophie Cazaumayou-k idazki lehenaren berridaztea onhartu zuten, hemen eskertuak izan daitela.

Gutizia batek hartu ginituen orduan hemendik abiatu eta ainitzak hunara itzuli ziren gizon eta emazte horier behatzeko, abiatze ainitz betikotz itzultze gabekoak izan ziren aro batean. Hori da argirataldi “berezi” hunen gai guzia.

Gogoeta bigarren bat egin behar zen, herri huntako orhoitaren zati handi bat diren “artxibo pribatu” horietaz. 2009-ak behar luke Baionako artxibo Burugunearen idekitzea ikusi. Azkenean, Franziako Euskal-Herriko (Ipharraldeko, nahiago bada) iragan idazki eta iduriak begiratu dira eta ikergarri izanen behar den molde onean, eratzikiak diren lekuetarik hurbil. Batzuek Errobiko eta Aturriko hegiak batuko dituzte herritik urrun egonaldi baten ondotik, bertze batzu etxetako sabaietarik eta notarien harmairuetarik jalgiko dira han bere balio zuzenean arthatuak izan diten igurikatzeko pairamena ukanik. Euskal-Erakustokiko Argirataldi hunek gertakari hori iragartzen du beraz eta ohoratzen ditu orhoit hori osorik atxikitzen jakin dutenak oro.

Irakurraldi on !

## ÉDITORIAL

Kristian LIET

Quand, en 2007, Poyo Althabégoïty m'offrit un petit livre bleu, édité à compte d'auteur par sa famille, avec ce simple commentaire : "Tu veras, ça peut t'intéresser, c'est le carnet de voyage de mon grand-père", je ne me doutais pas du trésor qu'il venait de me remettre. L'Espagne et l'Argentine du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle vus par un Souletin. Un témoignage parmi d'autres qui illustre la Diaspora basque, avais-je pensé. Qui plus est, le carnet original avait été "censuré", Poyo nous l'avait dit, des pages avaient carrément été arrachées ! Sauf que là, notre émigré ne partait pas poussé par la misère ou des événements politiques. Si je ne craignais pas l'anachronisme je dirais qu'il s'agissait d'un "Souletin en voyages d'affaire" ! Ses récits étaient de surcroît animés par des dessins en couleur qu'il avait lui-même réalisés. À l'heure où les Louis Lucien Bonaparte et autres Francisque Michel venaient de parcourir le Pays Basque, cette étrange contrée pourtant européenne, un Souletin portait son regard sur des terres latines, si proches et si lointaines ! Michel Duvert et Sophie Cazaumayou acceptèrent de retranscrire le texte initial, qu'ils en soient ici remerciés.

L'envie nous prit alors de jeter un œil sur ces hommes et femmes d'ici qui partirent et revinrent pour beaucoup, à une époque où bien des départs étaient sans retour. C'est tout l'objet de ce numéro "à part". Une seconde réflexion s'imposait. Au sujet de ces archives privées qui sont une grande partie de la mémoire de ce pays. 2009 devrait voir l'ouverture du Pôle d'archives de Bayonne. Enfin, écrits et images passés du Pays Basque de France (ou d'Iparralde, comme vous préférez) seront conservés et consultables dans de bonnes conditions, près des lieux auxquels ils sont attachés. Certains rejoindront les rives de la Nive et de l'Adour après une période d'exil, d'autres sortiront des greniers familiaux et des armoires de notaires où ils eurent la patience d'attendre qu'on les traite à leur juste valeur.

Ce Bulletin du Musée Basque annonce donc cet événement et rend hommage à tous ceux qui ont su garder cette mémoire intacte.

Bonne lecture !

## SOMMAIRE

	SARHITZA	2
	ÉDITORIAL	3
	MÉMOIRE ET HISTOIRE : DEUX VÉRITÉS ?	5 à 6
	Terexa LEKUMBERRI	
	LES BEAUX CAHIERS D'UN ESPRIT CURIEUX	7 à 10
	Sophie CAZAUMAYOU et Michel DUVERT	
	IMPRESSIONS DE VOYAGES ET (NOTICES)	11 à 72
	Althabégoïty JB <sup>re</sup>	
	POSTFACE AUX IMPRESSIONS ET NOTICES DE VOYAGE	73 à 78
	DE JEAN-BAPTISTE ALTHABÉGOÏTY (1848-1874)	
	Ariane BRUNETON	
	JEAN-BAPTISTE ALTHABÉGOÏTY (1829-1905) :	79 à 94
	LE GÉOMÈTRE DANS LA VILLE AU PLAN QUADRILLÉ	
	Hernán OTERO	
	MIGUEL DE ARIZMENDI : UN PRODUCTEUR DE VINS	95 à 108
	DE QUALITÉ EN AMÉRIQUE DU SUD	
	Pablo LACOSTE	
	LE PATRIOTE FRANÇAIS, ORGANE DES DISSIDENTS	109 à 128
	FRANÇAIS EN GUERRE À MONTEVIDEO	
	Claude MEHATS	
	L'ODYSSÉE SPORTIVE ET PROFESSIONNELLE	129 à 134
	NORD-AMÉRICAINNE DE RICHARD TARDITS	
	Frédéric BAUDUER	
	VOYAGE AU CONGO LA COLLECTION DU D <sup>re</sup> VOULGRE	135 à 146
	AU MUSÉE BASQUE	
	Sophie CAZAUMAYOU	
	CADIZ 27 MESSIDOR AN 7	147 à 150
	Michel DUVERT	
	ITINÉRAIRES...	151 à 159
	Anne OUKHEMANOU	
	EN ARGENTINE, EN 1910, LA MARIÉE ÉTAIT EN NOIR...	161 à 162
	Mano CURUTCHARRY	
	LETTRES ARGENTINES, ARGENTINAKO GUTUNAK	163 à 172
	Kristian LIET	
	VASCOS EN BARCELONA.	173 à 175
	ETNICIDAD Y MIGRACIÓN VASCA HACIA CATALUÑA EN EL SIGLO XX,	
	Frédéric DUHART	

## MÉMOIRE ET HISTOIRE : DEUX VÉRITÉS ?

Terexa  
LEKUMBERRI

Jean-Baptiste Althabégoity (1829-1905) nous livre ici le récit de la vie qu'il mène entre 20 et 45 ans, nous apportant par là même un éclairage inédit sur certains aspects de l'histoire : le Pays Basque et l'Espagne des années 1850, l'émigration de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle vers l'Amérique du Sud (conditions de la traversée, installation et modes d'existence en Argentine), la vie et les mœurs des Indiens de cette région à cette époque, les mines, le carnaval, le climat et la faune dans la pampa etc.

La première partie de son journal relate surtout des séjours effectués en Espagne (1848-1859) tandis que les deux autres évoquent son expérience d'émigré en Argentine (1859-1872).

Jean-Baptiste décrit les événements à travers la trace, le souvenir qu'ils laissent dans son esprit, privilégiant ainsi le monde immatériel de sa propre expérience plutôt que les faits matériels et quantifiables de l'histoire. Sa mémoire est subjective certes, elle est particulière, donc partielle, et parfois même partiale... Mais elle nous permet de revivre des fragments d'histoire autrement qu'avec des dates, des noms et des chiffres. Son but n'est pas de rétablir la vérité factuelle de tel ou tel événement, mais de raconter sa quotidienneté, à travers expériences individuelles, détails, réactions, descriptions aussi, et souvent très exhaustives...

Le témoignage du Souletin entretient son rapport à la vérité. Il s'agit ici d'une vérité d'évocation et de narration, différente, certainement, de la vérité d'adéquation à laquelle aspirent les livres d'histoire... C'est une vérité qui, pourtant, décrit avec une extraordinaire minutie et facilite l'accès à la vie des hommes.

Faut-il opposer histoire et mémoire, réflexion et émotion, objectivité et subjectivité, vision partielle et vision globale ?

Plutôt qu'en opposition les deux démarches sont complémentaires.

La mémoire n'est pas que de l'histoire au rabais. Elle a la capacité d'accueillir la somme des expériences psychiques individuelles et nous incite à nuancer nos jugements.

Depuis assez longtemps déjà, les historiens savent que ces faits de conscience, pour être plus difficiles à saisir, n'en existent pas moins et ne comptent pas moins. Et ils cherchent eux aussi aujourd'hui à décrire le non quantifiable, les mentalités, les sensibilités.

Reconstitution problématisée du passé, l'histoire a conscience qu'elle



doit s'élaborer avec la mémoire dans la mesure où celle-ci contribue à générer une mémoire collective...

Historiens comme ethnologues ne peuvent aujourd'hui faire l'économie d'accueillir à leurs côtés les voix de ce qu'on appelle la mémoire, celles-ci profitant à leur tour d'être mises en perspective par les recherches historiques et anthropologiques.

En ce sens, le témoignage de Jean-Baptiste Althabégoïty a toute sa place parmi les publications scientifiques de la Société des Amis du Musée Basque.



*Jean-Baptiste Althabégoïty*

## LES BEAUX CAHIERS D'UN ESPRIT CURIEUX

Sophie  
CAZAUMAYOU  
et Michel DUVERT

En ce XIX<sup>e</sup> siècle, la terre reste encore largement inconnue. Malgré la circumnavigation de Magellan trois siècles auparavant, achevée par Sébastien d'Elcano de Getaria, le nouveau monde et les mers du Sud demeuraient de vastes espaces à découvrir.

Ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'une réelle motivation scientifique permit de découvrir ces terres inexplorées. Les voyages de James Cook marquèrent le début des expéditions savantes, et les hommes de science n'hésitèrent plus à parcourir le monde ; l'un des plus illustres fut à coup sûr, Ch. Darwin, qui, dans son périple de 1831-1836, visita la région de Buenos Aires puis fit paraître *L'origine des espèces* alors que Jean-Baptiste Althabégoity allait tout juste arriver en Amérique du Sud. Mais notre homme n'est pas habité par ces soucis, même s'ils ne sont pas absents de ses projets, comme on le verra. Comme tant de Souletins de son temps (et comme ses frères), il vient d'abord en Amérique du Sud pour fuir la précarité et faire des affaires.

À cette époque il en fallait du cœur pour se lancer à l'aventure ! Le "voyage" était une entreprise à haut risque. Sur terre, les conditions étaient des moins confortables et pas seulement sur les "grandes routes" ; c'est ainsi que Mme d'Abbadie d'Arrast décrivant le transport en diligence de ce temps, disait : "on s'entasse dans de vieilles diligences, sur des carrioles qui, cahotantes et branlantes, emmènent les voyageurs aux hasards des chutes". À lire J.-B. Althabégoity on voit mieux ce qu'elle voulait dire. Quant aux voyages en mer, c'était franchement l'horreur ! Quelques années avant lui, Darwin, qui croisait dans la baie de Biscaye, ne disait pas autrement. Il écrivait dans son journal : "... traversant la fameuse baie de Biscaye. Affreusement prostré et très malade. J'ai souvent dit, avant de me lancer dans cette entreprise que j'aurai sans doute tout lieu de m'en repentir : je ne pensais pas le faire avec autant d'ardeur. Je ne puis guère imaginer état plus misérable que le mien, tant aujourd'hui je suis hanté d'idées sombres et affligeantes", J.-B. Althabégoity dit quasiment la même chose, mot à mot !

À l'inconfort du voyage, s'ajoutaient ses incertitudes. Même en Europe, certains pays étaient vraiment peu recommandables ; on verra ce qu'il a vécu en Espagne. La France (mais probablement le Pays Basque, évoqué parfois) restera pour lui LE modèle pratiquement sans équivalent.

À ce propos on verra comment J.-B. Althabégoity exporte sans complexe ses références culturelles et son savoir-faire. On notera au passage que les "Indiens" sont rarement qualifiés de "sauvages" et ce, dans la mesure où ils ne fréquentent pas les civilisés qu'il qualifie de "chrétiens". J.-B. Althabégoity échappe au discours raciste de son temps. Le mot "Indien" est toujours écrit en majuscule, alors que ce n'est pas le cas du mot "français".

Lorsqu'il décrit leurs rites cruels d'offrande au soleil, ou leurs rudes pratiques vis-à-vis des "médecins", il se garde de juger, dans le sens d'être méprisant ou ricanant. Il constate en "homme de terrain", il fait des rapports (c'est un technicien !). Son contemporain, le célèbre Flammarion ne donnait pas dans la nuance ; en 1886 il écrivait dans un fort volume de vulgarisation : "Les races humaines inférieures établissent une transition physique et intellectuelle entre les singes anthropoïdes et les races européennes. Les exemples ne manquent pas de races placées si bas qu'on les a tout naturellement rapprochées des singes", et ce brillant intellectuel, de citer, en Afrique, la tribu des Niams-Niams (sic !), des singes à forme humaine qui enlèvent les femmes, qui sont anthropophages, etc. À ces époques ces idées furent relayées par Haeckel et d'autres hommes de science, elles firent le lit du nazisme. Rien de cela chez J.-B. Althabégoity qui échappe à ces idées évolutionnistes de son époque, chose trop exceptionnelle qu'il convient de souligner.

8

Pour lui, le voyage associa aventure et profit. Il ne semble pas habité par le symbole, ni tourmenté par des préoccupations métaphysiques (mais les dernières pages perdues laissent planer le doute). Il est résolu, il veut entreprendre et profiter de l'entreprise. C'est un homme d'action, ce n'est pas un pèlerin.

Et c'est la nature qui est son champ d'action. Dans le paysage, le minéral comme le végétal sont promesses, productions et décor où il peut exercer sa curiosité, son talent, si ce n'est son profit. Quant à l'animal, soit il est bon à prendre, soit il est nuisible mais quasiment jamais un familier. En bon chasseur il sait observer le gibier potentiel. De culture naturaliste, il se trompe rarement (sauf dans le cas de la *vívora de la cruz* qui est bien un dangereux serpent pour l'homme et non pas un mammifère). Comment, en le lisant, ne pas penser à Darwin qui écrivait, de la Pampa, à sa sœur Caroline, le 24 octobre 1832 : "J'ai tiré un beau chevreuil et une femelle de daim, mais à cet égard je ne me suis jamais tant divertie qu'à la chasse à l'autruche avec les soldats, qui sont plus qu'à demi Indiens. Ils attrapent les autruches en lançant deux balles attachées aux extrémités d'une lanière de cuir en leur entravant les pattes ; une belle chasse et qui ne va pas de soi !" ? Mais Darwin est venu en naturaliste, aussi donnera-t-il son fusil à son domestique car :

## ÉTUDES ET RECHERCHES

“la joie d’observer et de raisonner l’emporte de loin sur le plaisir de l’adresse et du sport”. Alors que, de retour en Soule, J.-B. Althabégoïty a dû continuer à s’adonner à sa passion...

Bien que J.-B. Althabégoïty soit d’une époque de conquérants, souvent avides, violents et poursuivant des intérêts strictement personnels, il fut un homme sensible, de bonne culture. Ce fut un commercial avisé, un technicien de qualité apprécié et recherché ; il fut un chasseur dans l’âme, doublé d’un naturaliste ; il reconnaît des fossiles. Il fut aussi un ethnologue, un homme de rencontres et de dialogue. En fin de compte, il parle peu de lui (dans les pages conservées au moins) : il évoque avec beaucoup de pudeur une rencontre qui aurait pu changer le cours de sa vie, il dépeint une émotion passagère lors d’un voyage, mais pour le reste il se tait. C’est cette attention aux autres qu’il cultive manifestement et qui est à l’origine de ces beaux cahiers écrits avec tant de soin mais qu’une censure amputa. C’est peut-être cette qualité d’attention qui a fait qu’il abandonna sa situation en Espagne pour obéir à ses parents et partir à l’aventure en Amérique du Sud.

9

Enfin, les pages arrachées avec soin évoquaient-elles “un retour” de Jean-Baptiste parmi les siens ?

Au terme de ces deux cahiers, on peut se demander qui était cet homme de décision et de courage, cet audacieux qui ne laissait pas prise à la fatalité. Ce devait être un fort caractère.

Cet esprit curieux et entreprenant a tenu à nous faire connaître, sans nostalgie et sans chercher à donner de leçon, le prix qu’il avait fallu payer pour vivre. Le *Bulletin du Musée Basque* est fier de publier un tel texte, de le sortir de l’oubli et d’offrir à J.-B. Althabégoïty les lecteurs qu’il mérite.



Collection Musée Basque

### À propos de la transcription.

Nous avons rencontré plusieurs problèmes de transcription qui ne nuisent en rien à l'intelligence du texte, mais qui touchent son élaboration.

- Le texte est écrit manifestement d'un jet et par grandes sections. Il est parfaitement lisible. Y eut-il un brouillon préparatoire ? Souvent Jean-Baptiste Althabégoyt fait des retours en arrière et parfois, colle une bande de papier par-dessus le texte.
- Dans le fil du récit il utilise des formules calquées sur le basque, semble-t-il, ou des mots pris directement à l'espagnol (comme *gritant* pour *criant*).
- En accord étroit avec le texte, les dessins accompagnant le récit sont de la main de l'auteur ; ils détaillent des situations, les précisent ; ils sont rarement là pour "illustrer".
- Si le texte fut relu et corrigé par l'auteur lui-même, il fut manifestement retouché avec soin. Probablement une autre main est parfois intervenue en griffonnant des indications.
- Les pp. 77 à 80 du tome 1 sont "perdues" pour des raisons inconnues ainsi que la fin du second tome.
- Nous avons choisi de rendre son texte à l'identique : fautes d'orthographe, façons de dire, utilisation des parenthèses. Les ajouts et les rectifications de l'auteur lui-même sont indiquées par le sigle [ ]. Les mots barrés dans le texte original, le sont aussi dans la transcription.
- Nous avons conservé l'accentuation et la ponctuation telles qu'elles sont dans le texte original, en particulier une abondance de points virgules en place des points habituellement attendus.

Nous avons indiqué, en marge du texte, la pagination du manuscrit, utilisée parfois par l'auteur.

- En revanche les retours à la ligne ne sont pas pris en compte, mais les mots abrégés en fin de ligne sont maintenus avec l'abréviation de l'auteur.

## IMPRESSIONS DE VOYAGES ET (NOTICES)

Althabégoïty JB<sup>te</sup>

TOME 1<sup>er</sup>

### 1 Avant Propos...

En vain j'ai cherché dans les vieilles archives des lieux quelques manuscrits ou documents relatants les évènements survenus dans le pays, à une époque reculée ; ou des détails sur les mœurs et coutumes, encore conservés (en partie) dans la haute Soule.

Nos ancêtres étaient en général peu lettrés et ceux qui l'étaient, devaient être peu prodigues pour laisser des souvenirs écrits, après eux. Peut-être aussi, y a-t-il eu de l'indifférence de leur part. Mon instruction est assez bornée et je n'ai pas pu étudier la Rhétorique la littérature ni d'autres sciences, faute de moyen pécuniaire où se trouvaient les auteurs de mes jours.

Cependant dans mon humble position et sans aucune prétention, je désire laisser à mes enfants quelques notes écrites (tant bien que mal) concernant nos aïeux ; et quelques impressions de mes voyages et excursions.

Le lecteur sera assez indulgent, de me pardonner, si je saute quelquefois, du côq à l'âne, dans mes relations ; et si je répète...d'autrefois, divers passages

JB<sup>te</sup> Althabégoïty.

Piqueûr Cond<sup>r</sup> aux Chemins de fer et ancien Agent-voyer



- 3 Vers l'année 1820 à 1823. mon père Jean Althabegoïty propriétaire teinturier à Abense-de-Haut, épousa M<sup>elle</sup> Augustine de Çaro d'Alçay de [...] l'ancienne Seigneurie d'Athaguy du dit lieu (voir à cet effet, les titres nobiliaires ci-joints qui indiquent l'origine et les alliances des Çaro et des d'Athaguy.) [Et] On y trouvera aussi, une copie du partage des meubles et immeubles, qui échoient à ma mère, lors du partage des biens, entré-elle et ses 4 frères et sœurs.

Ma mère, modèle de vertu chrétienne, mourut épuisée, sur la brèche, victime immolée de son devoir, [...] le 6 Déc<sup>bre</sup> 1862 âgée [de 66 ans] et mon père le 2 Juillet 1878 âgé de 82 ans. Les gens du pays appelaient ma mère du qualificatif Demoiselle ; quoique mariée, c'était un usage du pays, réservé pour les Dâmes nobles seulement.

De quatre frères et de deux sœurs que nous étions, moi j'étais le 5<sup>me</sup> né. Jeune encore mes camarades d'enfance m'appelaient le mécanicien, parceque j'inventai toujours quelquechose de nouveau, pour nous amuser et nous distraire. J'immitais en

12

- 4 quelque sorte Michel Morin et Ange Pitou.  
Jusqu'à l'âge de 12 ans je fûs l'enfant gâté ; [mais] à cette époque, on me dirigea avec rigueur à l'école ; plus tard on m'obligea à travailler au rude état, (surtout l'hivers) que professait mon père. Mais l'état de teinturier ne me convenait pas, vu ma débile constitution, de plus, mon désir était d'étudier les beaux-arts. Malgré le désir de ma mère, de me mettre au collège, ses moyens pécuniaires ne le [lui] permirent pas [~~de faire ce sacrifice~~]. On me mit de nouveau à l'école pour étudier le service de la voirie. Là en peu de temps je fis des progrès, et à l'âge de 20 ans (en 1849) je fûs reçu Agent-Voyer au Canton de S' Jean Pied-de-Port.  
Durant 4 années je remplis cet emploi avec avantage et conscience ; je profitai en même [temps] des distractions de la jeunesse, aimé et estimé par ceux qui m'entouraient.  
Mais mon ambition était peu satisfaite, à cause des émoluments insignifiants (500 francs par an) qu'on nous payait ; et au moment où j'allais avoir un avancement, je me fis recevoir, au grade de Piqueur à douze cents francs d'appointements,
- 5 dans les études et construction du Chemin de fer de Bordeaux à Bayonne (1853) ; où [j'ai] je travaillais], beaucoup, jour et nuit, aux lever des plans [nivellement] et à dessiner ; durant 4 ans. J'y cultivais en même temps mon instruction, dans l'espoir d'obtenir un avancement de grade, mais je fûs dégoûté et découragé, à cause des injustices que faisaient les chefs en donnant de l'avancement aux plus protégés, et par la perte de mes économies, avec un entrepreneur auquel je les lui avais prêtées et qui se sauva en Italie sans me payer. Croyant suivre une meilleure étoile, je me

descidais alors à aller [faire les études et] diriger les travaux des Chemins de fer [du Nord] en Espagne.

Ici le lecteur ~~va~~ [voudra bien] me permettre, un entr'acte, pour lui raconter, quelques particularités ou ~~anecdotes~~ [événements] survenus pendant mon séjour, d'Agent Voyer à S<sup>t</sup> J<sup>n</sup> Pied-de-Port et dont j'ai omis de les donner [plus] avant.

En 1852, pendant mon séjour à S<sup>t</sup> J<sup>n</sup> Pied de Port, je fis un voyage pédestre, en compagnie d'un de mes frères, jusqu'à la ville de Lumbier (en Espagne) passant par Valcarlos et Ronceveau. En traversant

- 6 Ronceveau, on nous fit voir l'épée et des bottes énormes (plus ou moins authentiques) du fameux guerrier Roland. Pour notre retour en France, mon frère prit le chemin le plus court pour aller chez lui et moi un autre ; mais avant d'arriver une seconde fois à Ronceveau ; je m'égarais dans un bois touffu, je perdis toute trace de chemin et de sentier. Rien de plus triste que ça ; isolé sans ressource dans une forêt immense et déserte, le cœur opprimé, ne sachant de quel côté diriger mes pas, entouré de tout côté d'arbres touffus et gigantesques, appercevant seulement perpendiculaire<sup>mt</sup> un peu de jour à travers les branches, je me disais : la nuit va arriver et je serai traqué par les bêtes féroces, il faudra que je cherche un refuge sur les arbres, pour ne pas être dévoré. On ne peut pas se figurer, quelle horreur et quelle épouvante me donna cette position et cet isolement ; je cheminais encore un peu au hasard, et quel fût ma joie lorsque j'entendis tout à coup, au loin, l'écho d'une hâche de bûcheron, j'étais sauvé !

- 7 Cependant, si je n'avais [pas eu] la chance de rencontrer, un brave, qui me remit sur la route, j'étais encore perdu ; car ce bûcheron

aurait pu m'assassiner, dans un endroit si désert, que personne n'aurait rien su. Il était déjà tard, la nuit s'approchait. Je mangeais un morceau à Ronceveau et suréxité par ces contrariétés et par d'autres [pensées] je ne voulus plus longtemps rester en Espagne, j'eus le courage de traverser nuitamment la frontière, à travers des forêts et des endroits très dangereux. Enfin j'arrivai en France, exténué de fatigue.

Une autrefois, en vue d'économie, pour aller voir mes parents à Abense-de-haut et [pour] raccourcir le trajet, je voulus traverser pédestrement, avec deux camarades, les montagnes entre Mendive et Alçay. Mais arrivé vers le milieu de la plaine d'Aphanicé, un brouillard intense nous couvrit ; le sol était couvert de neige ; [et] tout à coup nous perdîmes toute trace de sentier ; ~~et~~ nous voilà complètement désorientés ; à peu près dans les mêmes conditions [où je m'étais trouvé] ~~que~~ dans les forêts de



Ronceveaux, ainsi que je viens de raconter plus haut. À la fin [cependant], nous aperçûmes une petite cabane de pasteur au fond d'un ravin [très] escarpé.

- 8 Nous criâmes à un pasteur de vouloir bien nous guider, qu'on lui reconnaîtrait sa peine, il nous répondit : qu'il n'osait pas s'aventurer, avec un aussi mauvais temps, et de doubler vers la gauche où se trouvait la fontaine d'Ahusquy, ce que nous fîmes, et soit par hasard ou par bonheur, nous y tombâmes juste ; alors nous étions hors de tout danger, car de là à Alçay le chemin était tracé. A la tombée de la nuit nous arrivâmes au [Château de Çaro où était né ma mère. Ma bonne tante, veuve de Çaro, nous y reçut avec une bonne bouteille de vin]<sup>3</sup>.

[En outre], Pendant mon séjour à St Jean Pied-de-Port, je fis un voyage aux Salines abandonnées d'Ugarré, dans un pays pittoresque, situées au-dessus de la commune d'Esterençuby, sur une montagne assez aride et déserte ; où, dans les temps, on exploitait un beau sel [très blanc] ; mes parents y avaient [droit à] une redevance et recevaient d'un fermier (annuellement) une assez grande quantité de sel ; celle-ci provenait des droits que possédaient en principe la famille de Çaro et qui échûrent en partage à ma mère. Il arriva un jour que les fermiers ne pouvant pas retirer assez de bénéfice pour

- 9 pouvoir payer des droits élevés, au Gouvernement, celui-ci fit combler les sources [qui ne sont plus exploitées].

### 1<sup>er</sup> Voyage et Séjour en Espagne

Je quittai Bayonne, cette charmante cité le 6 Juillet 1857 en compagnie d'un de mes amis [de Burgos]. Placés sur l'impériale d'une énorme diligence ; vers les 3 heures du matin, nous nous dirigeâmes vers Madrid, par la frontière de Béhobie. Le temps était beau, le ciel pur, tout semblait nous présager beaucoup d'agréments. L'aube du jour commença bientôt à paraître et nous dévoila le panorama d'un splendide horizon. Les hirondelles et les moineaux entamèrent, en même temps, leur salut matinal par un joyeux gazouillement et un agréable zéphyr animait tous nos sens. Qui aurait dit alors que ces agréables distractions seraient les précurseurs d'une série de souffrance [et de contrariétés] qui nous attendaient plus loin!

Dans la matinée, nous franchîmes côteaux sur côteaux, en jouissant de temps à autre de

- 10 la pittoresque vue de l'Océan, dont l'expase était sillonné par une multitude de bateaux pêcheurs. Nous apercevions plus loin les sommets des mats et voiles de quelques [barques ou] [navires] qui peu à peu disparaissaient sous l'horizon [de la mer] (pâr suite de

la rotondité de la terre) ; et aussi des quantités d'oiseaux aquatiques, groupés sur des écueils, pressés par la faim, attendant avec impatience leur proie, pour se plonger soudain dans l'eau, à sa poursuite.

A sept heures du matin nous arrivâmes à St Jean-de-Luz ; village assez conséquent, bâti au bord de la mer, renommé par sa pêche. La berge du côté de la mer est de plus en plus envahie par les vagues qui la ronge peu à peu. On y voit la maison de Louis XIV, où fût célébré son mariage avec l'Infante Marie-Thérèse d'Espagne ; Un peu plus loin encore, et nous arrivâmes à Behobie. Le pont de Béhobie, sur la Bidassoa, sépare les deux royaumes de France et Espagne, on y aperçoit au loin

11 les montagnes et les vallons des Pyrénées, qui ont été jadis, le théâtre de sanglantes guerres internationales. Franchissons le pont et nous sommes dans le territoire espagnol ; dix minutes de marche encore et nous arrivons à Irun où la voiture s'arrête pour laisser visiter les bagages à la douane. Nous profitâmes de cette halte pour déjeuner. Irun est une petite ville espagnole très-gaie, qui a autant de rapports avec les mœurs et usages français, qu'avec ceux de l'Espagne. On y parle Basque et Espagnol, mais la langue basque est plus en usage. Après le déjeuner nous eûmes le temps de voir une partie du jeu favori des Basques (la paume) Là, c'est-à-dire dans une vaste place, se trouvaient réunis [des hommes] de diverses forces d'un côté ; disputant la partie avec acharnement, contre un égal nombre de personnes leurs adversaires, [placés] de l'autre côté ; lançant et repoussant la pelotte, avec des gants, à cet usage, à une distance prodigieuse ; fumant presque tous la cigarette ou de ces bons

12 cigarres (puros) qu'on ne trouve qu'à la frontière  
A neuf heures et demie nous quittâmes Irun et à midi nous arrivâmes à S<sup>t</sup> Sebastian. S<sup>t</sup> Sebastian est une jolie petite ville bâtie au bord de la mer ; elle est célèbre par la défaite qu'essuya sous ses murs, l'armée française, du 1<sup>er</sup> Empire. Les petits bâtiment seuls, peuvent [y] aborder, à la marée haute. Il y avait beaucoup de baigneurs, près des barraques, à la plage. Une vue pittoresque existe sur le port, des collines surmontées de fortifications et entourées par la mer, des écueils majestueux dominant les vagues. Nous y dinâmes confortablement ; le service en table d'hôte, était fait à la française. S<sup>t</sup> Sébastien possède de charmantes promenades, dont je regrette n'avoir pu les visiter. Les femmes, avec leurs gracieuses mantilles sont très-jolies, en général.

Nous quittâmes S<sup>t</sup> Sebastian, et vers les trois heures du soir, nous traversâmes la petite ville de Tolosa ; à 4 heures, nous gravissions (las sierras secas) chaîne de montagne qui se prolonge vers les provinces basques et les Asturies. Là nous franchîmes 4 ou cinq

lieues de côtes, d'une pente effrayante, puisque les mulets de l'attelage ne pouvant suffire on était obligé de relayer la voiture par 4 paires de bœufs qu'on attelaient à la voiture les uns à la suite des autres ; quatre bouviers aiguillonnent sans pitié les pauvres bêtes en faisant un tapage infernal : *hàïta, hàïta, hàïta*..... pour les éxiter à tirer. Il faut vous dire aussi que les conducteurs et les postillons en Espagne ont une manière toute particulière pour diriger et commander un attelage de voiture. Chaque diligence, des grands services, est trainée par 8 à 10 mulets (voir le croquis ci-dessous)

14 attelés 2 par 2, à la suite, les uns des autres.

16



Sur l'un des premiers est monté un jeune homme appelé el Zagal, et le postillon qui est sur le siège du coupé n'a que deux rênes, pour guider les deux mulets du timon ~~devant~~ seulement ; le Conducteur appelé (mayoral) est abrité, sous la capote de l'impériale. On donne un nom particulier à toutes ces bêtes de l'attelage, connu par le postillon seul ; et de son siège, celui-ci les commande en les appelant chacun par son nom, leur lançant en même temps des cailloux dont il a fait provision pour cet usage ; quand les uns ou les autres se relâchent ; c'est continuellement des cris incessants qu'on leur débite, et cela produit un étrange effet au voyageur qui n'a pas été habitué à ces sortes de vacarmes.

Je regrette n'avoir pu visiter à mon passage Victoria ; jolie petite ville de la Vieille-Castille que nous traversâmes vers minuit. Malgré l'heure avancée de la nuit, tous les Espagnols descendirent de la voiture pour y souper. Cet usage étant contraire aux habitudes françaises, nous préférâmes moi et

15 mon compagnon dormir en attendant, sur nos sièges (il faut vous dire que les Espagnols sont habitués à manger à toute heure de jour et de nuit)

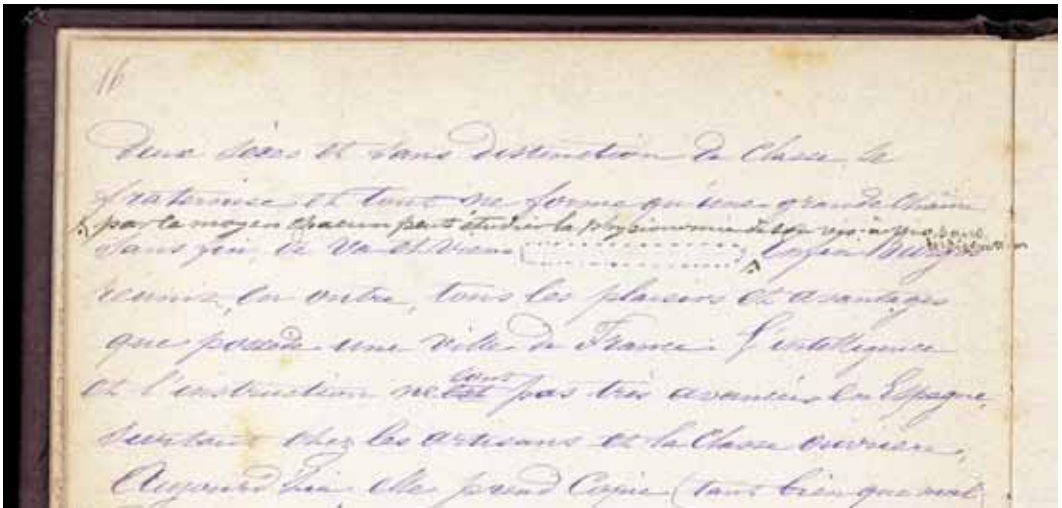
## ÉTUDES ET RECHERCHES

En passant à Miranda-del-Ebro, vers deux heures du matin, la douane visita de nouveau nos bagages. Le lendemain 7 Juillet nous arrivâmes dans la ville de Burgos : Dans cette antique cité des rois de la Vieille-Castille, patrie du Cid, remarquable par ses édifices antiques, sa superbe Cathédrale, sa fameuse Chartreuse (cartuja) uniques peut-être dans leur genre, en richesse et beauté. Il y existe aussi de très-belles promenades et plantations où sont exposées, de toute grandeur, les statues en marbre blanc, des principaux rois, qui jadis y ont régné et des autres hommes illustres. Comme dans toutes les villes d'Espagne, le soir, les promenades étaient encombrées de monde jusqu'à onze heures et minuit. Il me serait assez difficile de décrire l'ordre qui règne dans ces lieux charmants. Toute la population des

16 deux sexes et sans distinction de classe se fraternise et tout ne forme qu'une grande chaîne sans fin, de va-et-viens ; [par ce moyen chacun peut étudier la physionomie de son vis-à-vis sans indiscretion] [...]<sup>4</sup>.

Enfin Burgos réunit, en outre, tous les plaisirs et avantages que possède une ville de France. L'intelligence et l'instruction ne ~~est~~

17



sont pas très avancées en Espagne, surtout chez les artisans et la classe ouvrière, Aujourd'hui elle prend copie (tant bien que mal) des progrès et coutumes français. Comment croire que ce peuple, a pu avoir, dans un temps réculé, des hommes savants, qui ont pu diriger et construire tant de merveilles ! C'est probablement, à prix d'or qu'on s'était procuré des savants et des artistes étrangers. Continuons notre voyage. Entre Burgos et Madrid le pays est très accidenté et souvent désert ; nous franchîmes des côtes et des

pententes rapides, où on ne trouve ni villages ni habitations, qu'à des distances très éloignées. Souvent sur 4 ou 5 lieues de parcours, on trouve des terrains cultivés, jusqu'au sommet des

17 montagnes, sans aucune habitation aux alentours et alors on se demande : Où sont les vivants qui ont remué ce sol ? C'est que pendant l'été les paysans quittent leur bourg pour aller travailler bien loin, comme des peuples nomades.

Ce sont des familles entières qui s'émigrent pour plusieurs jours, avec leur bétail et leur charrue, ils forment un attelage rustique très-primitif, de préférence avec des mulets. Arrivés à leur destination, ces pauvres gens s'y installent sans abrit en plein-air, ils ne se donnent pas la peine de bâtir, au moins une cabane. Ils dorment la nuit à la belle étoile, ayant la terre pour sommier, et une sale capote moitié-usée de laine très grossière, (de laquelle ils ne se séparent ni hivers ni été), leur sert de couverture et de parapluie. Ils se nourrissent très-mal ; le vin [l'agneau] et le pain sont leur principal soutien. De là proviennent probablement les avaries de leurs physiques. Ils sont en général, vieux, laids et voûtés avant l'âge et ne vieillissent guère, (exceptés ceux de la population basque, qui habite la frontière des Pyrénées entre l'Espagne et la France [, qui (ainsi que les familles aisées)]

18 qui est plus ordonnée et plus active). Ces pauvres paysans n'ont jamais connu de plaisir ni d'aisance, ils ne savent pas non plus, ce que veut dire le mot civilisation. L'abrutissement et une humeur sombre les domine en général. En outre, il y a tant de pauvres femmes de ménage entourées d'enfants, vraies esclaves, en butte aux brutalités de leurs maris ; car souvent ceux-ci ne les considèrent pas comme épouses ni leurs semblables mais plutôt comme une vile servante ; il faut faire [cependant] des exceptions pour la classe riche et bien élevée.

Le 8 au matin, nous prenions le chocolat à la posada, de la petite ville d'Aranda.

Le long de la route, entre Irun et Madrid, on y voit quantité de ruines, de couvents, châteaux forts etc. qui ont été incendiés ou détruits par [les révolutionnaires et par] l'Armée française, battant en retraite, sous Napoléon 1<sup>er</sup>. Presque dans tous les villages nous remarquions quelques constructions antiques et curieuses ; ici c'était les sculptures de quelque belle fontaine ; là un portail ou une tour d'un travail exquis ou bizarre, tout ceux-ci doivent probablement dâter de l'époque de la domination

19 des Maures. [ou de Cristophe Colomb]

Dans plusieurs [points] où notre voiture relayait, un tableau bien touchant frappait nos yeux : Nous étions accablé par l'importunité d'une bande de mendiants, couverts de haillons, représentant la misère la plus affreuse. Ces malheureux, la plupart valides,

se disputaient et se donnaient des coups pour disputer à ses compagnons, quelques monnaies jetées par les voyageurs. La paresse et l'abrutissement doivent avilir ces êtres. Est-il possible, qu'un peuple jadis si riche n'ait jamais songé à secourir ces malheureux ? Ou à les enfermer dans des maisons de correction ou de refuge ? afin de cacher ces hordes, des yeux de la bonne société.

Le progrès de la civilisation marche à pas lent en Espagne. Le peuple a dû s'abrutir à la suite de tant de révolutions et de guerre civile, qu'il a essuyées. Cependant je ne veux pas jeter le blâme sur tout le peuple en général ; car il y a la bonne société c'est-à-dire des gens qui ont reçu de l'éducation, qui sont polies et [assez] prévoyants, même envers les étrangers, mais comme je viens de dire plus haut ils

20 sont un peu oublieux, ou inhumains envers les pauvres.

Le 8 juillet, à 2 heures de l'après-midi nous arrivâmes enfin à Madrid. Madrid a très peu d'apparence de beauté extérieure. C'est une ville assez mal située en stratégie, dominé, tout-autour, par des colines assez arides. On ne l'aperçoit que lorsque on y est tout près ; et alors encore peu de chose. La vue de quelques flèches de clochers ou d'autres monuments, de certaine hauteur, donnent seuls l'apparence [ou l'idée] qu'on entre dans une grande ville. Il y a cependant des remparts et des forts qui la défendent assez mal. Un petit ruisseau (le Manzanares) est le seul ruisseau qui contribue à rafraichir un peu la température pendant les fortes chaleurs de l'été. On voit le long de ce ruisseau une infinité de petits bassins creusés dans le sable, recouverts par des tentes dé nattes, qui servent pour baigner, la classe peu aisée de la ville qui y va pour se rafraichir des fortes chaleurs [insupportables] qui existent en été, surtout, dans l'intérieur de la

21 capitale de la nouvelle-Castille. Nous entrons dans la ville, elle est encore d'assez faible apparence ; cependant on y travaille de tous coté à son embellissement, démolissant par ici, et reconstruisant par là. Le mouvement de la population et du commerce ne peut être comparé qu'à celui d'une ville de second ordre de France.

On trouve à Madrid des promenades magnifiques, tels que le Prado le Retiro et autres, entourées d'une multitude de statues en marbre blanc, représentant ; en grandeur naturelle, les rois et les reines qui y ont régnés, et les hommes illustres, des temps passés. Ces promenades sont rafraichies par de magnifiques jet-d'eaux et fontaines, la plupart d'une sculpture variée et [aussi] en marbre blanc.

Le musée de peinture est sublime et très-bien entretenu. Dans le parcour des promenades, il y a aussi, de magnifiques jardins de fleurs et des plantations d'arbres et d'arbustes, très bien entretenus

22 Au jardin des plantes, il y a une ménagerie, mais la collection des animaux est peu nombreuse ; il y existe aussi un bassin rectang<sup>re</sup> qui sert en même temps de réservoir et de vivier, placé à peu près au centre du Retiro sur une élévation. Ce bassin est alimenté par quatre machines hydrauliques mues par des mulets, il a plusieurs canaux déversoirs qui se dirigent vers les diverses promenades, en les rafraîchissant.

Allons ensuite jeter un coup d'œil, aux promenades de (la puerta del Sol) porte-du-Soleil ou du Prado ; Admirez quelle luxe il y a dans les toilettes ! Des Dames superbes portant casi toutes un même costume et se distinguant, par plus ou moins de richesse dans leur toilette, ayant les têtes découvertes, ornées d'une belle chevelure enroulée avec soin, ~~ayant~~ la pluspart, à moitié couverte par une mantille ou gaze qui tombe avec grace, sur leur élégante taille ; le reste de leur toilette, ne varie guère de celle des dames françaises. Aujourd'hui

23 les modes de Paris y sont exactement suivies, hors la coiffure, chez les femmes.

Dans ces promenades une grande fraternisation existe parmi toutes les classes de la société l'aristocratie se mêle avec le bas peuple. Latéralement à ces promenades est placée une longue file de calèches et des voitures, avec laquais et cochers, ceux-ci un peu impatients d'attendre que leur maître ou maîtresse soient fatigués de leur promenade pedestre afin d'en profiter, plus tard, à leur tour ; Il y a [avait] aussi quelques fringants cavaliers montés sur des magnifiques chevaux, déployants avec plus ou moins d'élégance, les leçons reçues dans les écoles d'équitation, et attendant pour récompense un signe d'approbation<sup>n</sup> de quelque beauté féminine.

Plus tard nous fûmes voir les courses si renommées des taureaux. Le 11 Juillet devait avoir de grandes courses, mais en même temps les esprits étaient inquiets par les rumeurs d'une révolution qu'on annonçait

24 pour ce même jour, dans la capitale ; par conséquent vers deux heures du soir et plus tard, pendant que la foule se dirigeait vers l'arène des taureaux, il y avait de chaque côté des rues une file continue de soldats, infanterie et cavalerie qui stationnaient. Les abords de la place des courses étaient entourés par la garde royale. Les portes de l'arène s'ouvrirent vers les 5 heures. Aussitôt on vit apparaître tous les acteurs, à pieds et à cheval, de cette boucherie, qui vinrent en groupe saluer le peuple et les autorités, sous des riches costumes. Un moment après commença le spectacle sanglant des courses, au son d'une belle musique militaire. Alors s'offrit à nos yeux un affreux tableau. D'énormes et furieux taureaux parurent et éventraient à droite et à gauche, les pauvres

chevaux des piqueurs, qui étaient montés dessus ; ceux-ci tombaient à terre en même temps que la pauvre bête, et s'exposaient en même temps à être évantrés si leur corps n'étaient garantis par une cuirasse et une côte de maille; [les banderilleros viennent à leur secours, et tâchent d'éloigner le taureau pour donner au picador, tombé à terre, avec sa rossinante, pour se sauver].

- 25 L'arène fût bientôt couverte de sang, six ou sept chevaux éventrés par le 1<sup>er</sup> toreau, gisaient expirants sur le sol. Le malheureux toreau lui-même couvert de sang et de blessures luttait encore contre la mort évitait par son instinct naturel, le coup mortel de l'espada.

Qu'elle horreur de regarder, une si affreuse fête ! Les cœurs français ne sont pas assez sanguinaires pour prendre plaisir à régarder un pareil spectacle. Aussi avant la fin du carnage moi et mon camarade, sortîmes, satisfaits. Aulieu que les Espagnols, tous enthousiastes à ce jeu jettaient de longs houras et les chapeaux en l'air en signe d'applaudissement ; lorsque il y avait un bon choc et que le sang coulait en abondance, quand c'est un homme ou un cheval qui a été évantré, tout le monde crie alors viva el toro ! Les dames sont les premières à crier et à applaudir ces jeux sauvages.

La reine n'osa pas assister aux courses, qui terminèrent à la nuit et sans trouble

- 26 En fait d'Eglise, Madrid en a bien peu de remarquable, excepté celle ou la reine fait ses relevailles (Notre Dame d'Atocha) elle est tapissée intérieurement par du velour et soie cramoisi bordé d'or ; on y voit suspendus [comme au Panthéon], les drapeaux ou enseignes de plusieurs nations, pris à l'ennemi, dans des luttes ou guerres antérieures. Mais nous n'y vîmes aucun de la couleur française Parlons maintenant, un peu, de la grisette de madrid : Elle est assez belle et bien mise, un teint frais mais un peu mat, et bon embopoint. Vers dix heures du soir, plusieurs sortent dans les rues à la recherche d'aventures, elles aiment en général les français.

Ensuite nous visitâmes, en partie le palais royal (palacio réal). C'est un édifice vaste et d'une rare beauté, tout sculté sur marbre blanc et surmonté de beaucoup de statues. Devant la façade principale existe un jardin à fleur, au centre duquel plusieurs jets d'eaux qui adoucissent un peu les chaleurs d'Eté.

- 27 Pendant les cinq jours que nous séjournâmes à Madrid, nous eûmes le temps de visiter les principaux monuments et les curiosités de cette capitale. Entr'autres, il y a près de la promenade du Prado une belle obélisque ou pyramide en marbre blanc et bigarré ; ce monument a été élevé par les Espagnols en mémoire des héros leurs frères, morts le 2 et 3 mai de l'année 1808, victi-



mes, dit-on, de la trahison du général français Murat, qui sous les apparences de faire la paix avec les Madriliens fit assassiner un grand nombre de personnages [notables] de la ville, qu'il y avait fait réunir. De là fût augmenté l'adversion des Espagnols contre les français. Toutes les années, la ville de Madrid célèbre une fête commémorative, au mois de Mai, pour ces victimes ; et pendant cette fête, les français ne circulent pas en sûreté, dans les rues de la capitale de la Nouvelle Capitale<sup>5</sup>.

28 Le 14 Juillet nous quittâmes Madrid, et nous nous dirigeâmes vers la France, non sans difficulté ; car toutes les places des diligences étaient arrêtées, longtemps à l'avance, par les familles espagnoles, qui s'émigraient, dans cette saison, pour prendre les eaux, soit vers la France ou à d'autres points de l'Europe.

A peine nos fatigues et nos contrariétés du premier voyage venaient-elles d'être soulagées, que nous prîmes la voie [pour] endurer de nouvelles, car il faut vous dire que les voyages en Espagne, emprisonnés dans ces lourde diligences (Galéras) et pendant les grandes chaleurs d'été, sont de vrais supplices de Tantale. Tout le corps est abimé par l'incessant cahotement de la voiture, et une nuée de poussière venait nous suffoquer la respiration. Ces longs voyages pendant l'hivers, ne sont pas non plus agréables, le froid la pluie et la neige, ne sont pas préférables.

Aulieu de prendre la route directe vers la France, nous passâmes par Valladolid et Palencia, où des affaires personnelles nous appelaient concernant l'entreprise d'un chemin de fer, qu'on mettait en adjudication.

29 De Valladolid à Palencia nous fîmes le trajet en bateau, par le canal d'Alard, franchissant plusieurs digues [ou écluses] de grandes élévations. C'était un petit voyage d'agrément qui nous était réservé afin d'oublier un moment nos contrariétés. Dans le bateau nous avions des voyageurs espagnols très-gais et très-complaisants qui chantaient de charmantes romances et à notre tour, nous ne nous faisons pas prier pour débiter quelques unes en français. Un parfait accord et une loyale fraternisation existait entre nous. Nous fîmes ce voyage très-agréablement.

30 Arrivés à Palencia, c'est là que commencèrent nos plus fortes contrariétés. Nous y restâmes deux jours entiers, ne pouvant pas trouver aucun moyen, pour nous faire transporter à Fromista petite commune située à 3 ou 4 kilometres de ce point. Cependant le 3<sup>me</sup> jour, nous quittâmes Palencia montés, moi et mon compagnon sur deux fameuses rossinantes, qui ne nous rendirent pas, grand service, car nous fûmes obligés de marcher à pied, sur une grande partie de la route, nos montures ne pouvant plus se tenir sur ~~pied~~ leurs jambes. Vers midi nous arrivâmes à Fromista, harassé de fatigue et brûlé par le soleil.

C'est à Fromista que nous subîmes, au plus haut degré les tourments d'une chaleur insupport<sup>ble</sup>.

Un vent chaud, comme celui d'une fournaise, l'horizon couvert de poussière nous suffoquait et nous engorgeait d'une manière affreuse. Une exhalaison fœtode venant d'un petit ruisseau corrompu, empestait l'air. Le soir après les fatigues du jour nous ne dormions pas et nous ne pouvions pas nous désemparer de boire, et cette boisson finissait par bouleverser nos pauvres estomacs. Aussi nous nous empressâmes de quitter, au plus-tôt ce maudit pays.

Le lendemain nous prîmes le chemin pour Burgos à travers des montagnes et des pays deserts montés sur des ânes (faute d'autre ressource) un guide nous accompagnait ; ce que nous souffrimes de chaleur et de fatigue, encore pendant ce trajet

31 serait difficile à décrire. Nous arrivâmes à la nuit à Burgos, où nous croyions trouver des adoucissements à nos fatigues et à nos contrariétés. Nous fûmes encore trompés, à ce sujet, de nouvelles disgrâces nous y étaient encore réservées. Logés dans un des meilleurs hôtel de la ville, ayant pour enseigne (Hôtel y Parador de las diligencias del Norte y de Médiodia) où nous croyions être en sûreté ; tout le contraire nous survint. Car la 2<sup>de</sup> nuit de notre arrivé, nous fûmes, volés et devalisés dans nos chambres ; on enleva à mon camarade, mille trois cents francs en or ; moi j'eus plus de chance que lui, on ne me vola qu'une valeur environ de 50 francs en argent et en effet. Les voleurs ne furent pas assez adroits, pour s'aviser d'un sac en cuir contenant 2.000 f<sup>s</sup> en or, que j'avais déposé sur ma table de nuit. Nous fûmes de suite porter plainte à la justice, afin de découvrir le voleur, mais sans résultat. La police espagnole n'est pas si vigilante et ni si bien organisée que la nôtre. Deux ou trois jours après, nous quittâmes Burgos, avec un peu plus de soucis au cœur

32 Pour rentrer en France nous fûmes obligés de faire un détour par Pampelune et ça pour les mêmes motifs déjà énoncés, à cause de la saison des eaux, toutes les diligences passaient, chargées au complet

Cependant, dans le courant de nos contrariétés, il m'était encore réservé quelque agréable distraction, en voici une, dont le souvenir restera longtemps gravé dans mon cœur.

En traversant la petite commune de V...~~notre~~ située entre Burgos et Pampelune notre voiture s'arrêta et le conducteur ouvrit la portière pour y faire monter deux jeunes personnes, frère et sœur, les deux douées par la nature, de beaux physiques et d'une tournure élégante. Bientôt nous nous aperçûmes d'un obstacle qui nous empêchait de lier conversation avec elles ; nous ne savions pas parler l'Espagnol, et elles moins le Français.

Cependant les femmes, toujours poussées par la curiosité et plus indulgentes que les hommes, pour pardonner les fautes, ne peuvent généralement s'empêcher de causer ou de faire causer. Ainsi la Demoiselle rompit la 1<sup>re</sup>, le silence

33 et la conversation s'engagea entre nous, tant bien que mal en Espagnol. Nos deux compagnons reconnaissant la loyauté de nos caractères entamèrent franchement la causerie. Malgré moi mes regards se dirigeaient toujours, vers la belle voyageuse qui était assise à mon côté, mais elle soutint avec fermeté et sans trouble mes assiduités ; peut-être voulait-elle cacher ou dissimuler une sympathie qui commençait à germer en elle aussi, ce que je crus m'apercevoir plus tard, mais il n'était plus temps. Nous arrivâmes sans encombre et tard dans la nuit à Pampelune, où un bon souper égaya nos cœurs. Le lendemain encore pas de voiture pour rentrer en France. Nous dûmes attendre deux jours pour en avoir.

24

Je vais [ici] rétrograder un peu dans mes narrations.

Du 1<sup>er</sup> Fevrier 1853 jusqu'au 1<sup>er</sup> Août 1857 je fûs occupé sur la ligne de Bordeaux à Bayonne et sur l'embranchement de Morcens à Mont-de-Marsan ; d'abord au travaux pénibles des études et des tracés. Malgré la rigueur du froid et de la neige, nous commençâmes

34 nos opérations dans la commune de Labenne nous continuâmes à Benesse à St Vincent de [Tyrosse], à Saubusse à Rivière, Mées et à St Paul les Dax ; je pris ma résidence à Dax ; et une fois les études arrêtées on nous fit aller à Bayonne, au bureau de l'ingénieur où nous travaillâmes environ 20 jours à faire les calculs des profils en travers et à dessiner. Un soir, pendant les études que nous faisons dans les landes peu habitées, éloignés de toute habitation, tout mouillé et harassé de fatigue, nous nous mîmes à la recherche d'un abri, pour y passer la nuit, heureusement nous trouvâmes une cabane et des pauvres gens hospitaliers, qui nous offrirent pour toute nourriture que de la méture et du fromage, il fallût alors faire, contre fortune bon cœur.

Plus tard, on nous fit aller, pour diriger les travaux d'étude et construction de l'embranchement de Mont-de-Marsan ; mais on me fit revenir encore à Dax où je devais faire embarquer sur l'Adour, les matériaux et matériel destinés pour cette ligne, qui arrivaient à la gare.

Voici quelques détails du Tunnel de Cojelous

34 bis près Mont de Marsan.

Dans un ravin appelé Cojelous, notre compagnie fit construire un pont à un seul arche, sur le ruisseau du même nom et le surchargea d'un remblai de 12 à 13 mètres de hauteur. Probablement, le sondage, pour l'emplacement des fondations, n'ayant pas été fait

assez minutieuse<sup>mnt</sup> Un beau jour, le pont s'engloutit et se perdit complètement sous la pression des remblais. Immédiatement, on établit latéralement, sur le ravin, un chemin de fer provisoire, après avoir dévié le lit du ruisseau, afin de continuer le transit des matériaux et matériel qu'on [y] passait. Or c'était curieux d'y voir descendre et remonter le train chargé avec une vitesse vertigineuse sans assistance de la vapeur, cela se comprend, car la vitesse que le train avait acquise en descendant la pente, lui faisait remonter la rampe opposée. Après avoir dévié le ruisseau, vers une coline on y établit un tunnel, pour y passer l'eau. Pour

34 <sup>ter</sup> de ce travail important, on y établit un admirable chantier. On y voyait une centaine d'ouvriers travaillant jour et nuit, à déblayer et servir les maçons qui, à fur et à mesure avançaient la voute cylindrique. Cet atelier était éclairé par la lumière électrique, pendant la nuit, l'administration n'avait pas reculé devant la dépense de faire venir un employé spécial pour diriger cet éclairage. C'était beau à voir, cette fourmilière d'ouvriers, travailler sous cette belle lumière comparable à un soleil. Dans les fouilles on y trouva plusieurs ossements<sup>ts</sup> antédiluviens, surtout des cétacés et d'autres gros poissons de mer ; on supposa par là, que la mer avait dû y passer, dans un temps [bien] reculé.

Revenons, pour continuer notre récit entrecoupé à la page 33 : Il y avait en Espagne un usage assez bizarre ; c'est le péage aux Cadenas, on le trouve aussi à l'entrée de Pampelune. De distance en distance sur chaque grande route, il y a une grande chaîne tendue, qui barre le passage de la chaussée, fixée à l'un des bouts extrême

35 à un pilastre et par l'autre dans l'intérieur d'un mur de face, de la cabanne, du gardien du péage. Pour y passer, les voitures et les cavaliers doivent payer, au gardien, le droit de passage, après quoi celui-ci met bas la chaîne, au moyen d'un tourniquet.

Le 28 Juillet à 11 heures du soir nous arrivâmes à Pampelune, là nous eûmes encore la contrariété de manquer la voiture pour Bayonne qui était partie le matin, nous dûmes y séjourner 2 jours, pour attendre le départ de l'autre

Pampelune est une jolie ville très-bien située sur une élévation, avantageusement fortifiée par des remparts et des forts. Après un jour et deux nuits de halte, nous nous dirigeâmes de nouveau vers la France, à travers des côtes et les pentes [effrayantes] des Pyrénées, et des passages très-accidentés et très-pittoresques que nous franchîmes en voiture. Nous voilà au 1<sup>er</sup> village de France, Sare ; après avoir contemplé au bout de la route des ravins et des précipices presque à picqs. Ça et là d'énormes hêtres séculaires, ravagés ou tombés en partie par la fureur des temps et par vétus-

tés, gisants sur toute leur longueur, par terre ; La vue se trouble [par moment] si on regarde de haut en bas, dans certains escarpements et précipices.

36 et si par malheur la voiture glissait elle se briserait [roulant] sur le talus ; [Et] à quelle profondeur, les voyageurs iraient chercher une mort certaine et horrible ? puis sans espoir d'un prompt secours, car ni un village ni une habitation ne se trouve aux environs. De chaque côté des ravins [comme je l'ai dit] existent des rochers très-escarpés et des forêts impénétrables où les chevreuils les loups et les sangliers, sont les hôtes les plus nombreux.

Pauvre France, mère patrie, comme on sait t'apprécier [même] après une courte absence et surtout lorsqu'on a essuyé des revers ailleurs ! Nous voilà donc de nouveau dans nos riches vallées, cultivées avec tant de soin, entourées de belles plantations d'arbres et fruitiers. Oh le beau panorama ! Qu'il est admirable de ~~admi-  
rer~~ voir cette symétrie de notre culture et ce verdoyant espace. Nous rentrâmes, sans plus de contretemps dans notre pays et le lendemain de mon arrivé à Mont-de-Marsan, j'occupais mon poste de piqueur conducteur au chemin de fer du Midi.

Cependant, malgré toutes les contrariétés que j'avais éprouvé en Espagne, je brûlais encore du désir d'y retourner,

37 et pour voir [aussi] si je pouvais retirer un dédomagement, aux maux que j'y avais soufferts.

Poussé par une ambition nouvelle, et plein de courage, je quittais la place que j'occupais au chemin de fer et je revins en Espagne. Je m'associais [comme intéressé] avec des entrepreneurs français à Burgos, pour la construction du chemin de fer de Bayonne à Madrid et me mis de suite à diriger les travaux. Plus tard ces entrepreneurs firent fausse route, et par suite, durent résilier les travaux qu'ils avaient pris en adjudication. Je restais alors un mois sans emploi, de plus, je ne pouvais pas recouvrer l'argent que j'avais déposé, chez les associés ; j'eus encore la chance d'obtenir, de M' l'ingénieur, la place de piqueur dans l'administration, pour les études et construction du [même] chemin de fer. On me fixa, la petite ville de Miranda-del-Ebro, pour ma résidence. Là, je travaillais durant l'espace de sept mois. Pendant mon séjour, je fis connaissance de plusieurs familles, et surtout, d'une charmante veuve, qui contribuèrent beaucoup à me faire passer agréablement les

38 soirées [(tertulias)]. Cette veuve avait 36 ans ; au teint pâle et blonde, coquette et bien conservée, mise avec élégance et toujours gaie, ordonnée et d'une rare propreté étalant dans sa maison l'accueil d'une personne de famille aristocratique. Elle réunissait chez elle, le soir, une charmante société. Don Diego Contador y Muñis, un de mes collègues espagnol, me fit faire sa connais-

sance et [celle] de la société qui fréquentait son salon ; en principe, je restais un peu froid et réservé, mais plus tard, après avoir connu ses bonnes qualités [cette dame] elle sut gagner mon amitié. En même temps mes parents m'écrivaient de France : que je ferais beaucoup mieux, d'aller réjoindre mes frères en Amérique, que de rester à végéter en Espagne ; je résolus alors de partir, non sans regret, de quitter ces nouvelles relations qui avaient contribué à adoucir [et oublier] les peines et revers que j'avais essayés jusqu'alors. [Je revins en France.]

Avant de relater, mes impressions de voyage en mer, je vais essayer de donner quelques détails de la procession de la fête Dieu qu'on fait à Burgos.

39 Rien de plus curieux à voir pour un étranger, que les processions de la Fête Dieu en Espagne. Je vais tâcher de donner quelques détails à ce sujet.

### La Fête Dieu

En 1858 dans la ville de Burgos (cap. de la Vieille-Castille), la procession sortit de la fameuse Cathédrale au son d'une belle musique et du branlement de cette quantité de cloches et bourdons qui font trembler la terre et leur son [fait] répercuter en (grands) échos, aux alentours. C'est alors que les cœurs des fidèles s'exaltent d'une pieuse ferveur et d'une joie incompréhensible. En tête

commencèrent à défiler, les riches croix, bannières et autres décoratifs, de grandes valeurs. Venaient ensuite, diverses corporat<sup>ns</sup> religieuses des sêxes masculin et féminin ; puis l'innombrable personnel du clergé, entourant Monseigneur l'Archevêque [(abrité sous un superbe dais),] en deux files, revêtus de très riches ornements. Ces derniers étaient précédés par 8 à 12 petits garçons, très-curieusement habillés, qui dans les intervalles des chants, et de la musique, exécutaient des dances devant le Saint Sacrement, au son de deux chalumeaux (Gaitas) et de deux tambours ; avec une grande légèreté.



- 40 Derrière l'Archevêque et le Saint Sacrement, marchaient les chantres, accompagnés par 4 instruments en cuivre. A la suite venaient les autorités civiles et militaires, en grandes [tenues et avec] uniformes, suivis par 6 énormes géants en carton, bien habillés à l'antique (des 2 sexes) qui étaient mis en mouvement par des hommes cachés sous leurs grandes robes. Ces statues bien peintes, et d'une grandeur colossale, doivent probablement représenter, les anciens géants victorieux dont parlent les fables. En dernier, marchait le peuple en deux files, les femmes à droite et les hommes à gauche. La troupe militaire, avec sa musique, [les] suivait ~~après eux~~. Il y avait entre ces files, des hommes déguisés en Polichinelle, Arlequin et Pierrot, munis d'un bâton, au bout duquel ils avaient attaché une vessie et avec laquelle, il frappaient à droite et à gauche, le monde qui s'écartait des files, pour les y faire revenir. Ces hommes sont choisis des plus lestes et courent continuellement d'un bout de la procession à l'autre. Il y avait autant de curieux sur les balcons, pour voir le défilé que

**Feuille ajoutée et collée dans la marge :**

*J'oubliais de narrer une aventure qui m'étais survenue la veille de mon [...] départ pour la France : Pendant que j'étais allé faire les adieux à quelque connaissance ; des voleurs, qui devaient être, des gens de la maison que j'habitais en Espagne, avaient commencé à briser les serrures de ma malle, où j'avais des valeurs ; j'arrivais [je crois heureusement] à temps, pour les empêcher d'exécuter leur forfait.*

- 41 de dévots dans la procession.  
Les muletiers espagnols (arriéros) transportaient les vins [et des marchandises liquides] d'un endroit à un autre, dans de grandes [outres] peaux de bouc, qu'ils attachent 2 a deux, sur les dos d'une file de mulets, ~~qui~~ ceux-ci se suivent attachés [l'un à l'autre] par des licols à la queue, ~~de~~ l'un de l'autre. Ces muletiers sont toujours munis d'armes à feu, pour se défendre des voleurs [et des malfaiteurs]. Ceci démontre encore, le peu de civilisation et de sûreté qu'il y a en Espagne, et produit un drôle d'effet aux étrangers comme nous

**Ma traversée en mer et mon séjour  
dans la province de Buenos-Ayres**

Le 9 Octobre 1858, à 8 heures du matin, je m'embarquais de Bordeaux sur un ~~bateau~~ petit navire à [voile à 2 mats] ~~vapeur~~ jusqu'à Poillac, et le lendemain ; 88 passagers, nous y prenions, tant bien que mal, place à [son] bord ~~du navire à voile~~. C'était un

navire Nord-Américain nommé Benjamin-Hallet, qui devait nous transporter à destination. Le vent étant favorable, on se mit de suite à la voile. Nous n'arrivâmes en vue de la mer, que le 12 au matin. Je tâcherai ici de passer un peu brièvement, les tristes détails de nos premières journées de traversée : Dans le golfe de Gascogne, nous avions ; tantôt une mer houleuse et tantôt des rafales, fouettant notre embarcation, ce qui produisait un bouleversement complet sur notre corps et sur les estomacs ; Nous mîmes 15 jours pour faire la traversée de ce golfe maudit. Combien de fois, pendant ces souffrances je regrettais d'avoir quitté l'Europe ; car je n'aurais jamais cru éprouver tant de malaise et de souffrance en mer ; aussi je conseille à tous ceux qui sont moitié à leur aise en Europe, qu'ils ne fassent pas la bêtise d'aller chercher fortune Outre-Mer.

Figurez-vous sur un petit bâtiment à 2 mats, 88 passagers, hommes et femmes, plus le personnel du bord, gisants pèles-mèles par terre, acablés par les souffrances et le bouleversement de nos sens, par suite de l'insupportable exhalaison fétide qu'on respirait dans nos dortoirs (Que dis-je dortoirs !) On ne peut pas les nommer ainsi, c'étaient des rangs de cages à poules, à 2 étages, moins les portes pour nous emprisonner. Une promenade de 15 à 20 pas sur le pont, nous était seule permise, juste pour faire un rondeau. Devant, et derrière nous, cette barrière ~~cette barrière~~ infranchissable, la mer, nous menaçant de temps à autre, en ouvrant sa gueule béante, d'aller plus loin. Il reste une petite consolation au touriste et au passager : c'est de pouvoir raconter plus tard, à ses enfants ou à ses amis, tout ce qu'il a vu et appris.

La tour de Cordouan avec son phare, bâtie à l'embouchure de la Garonne, avec l'Océan, fût nôtre dernier coup d'œil d'adieu terrestre, vers notre chère patrie (la France). Une pensée amère traversait notre esprit : Dieu

nous fera-t-il, oui ou non, la faveur de la revoir un jour ! Malgré notre tristesse et pour la dissiper, nous ~~chantâmes~~ entonnâmes alors tous les passagers en cœur, Vers les rives de France vogons en...

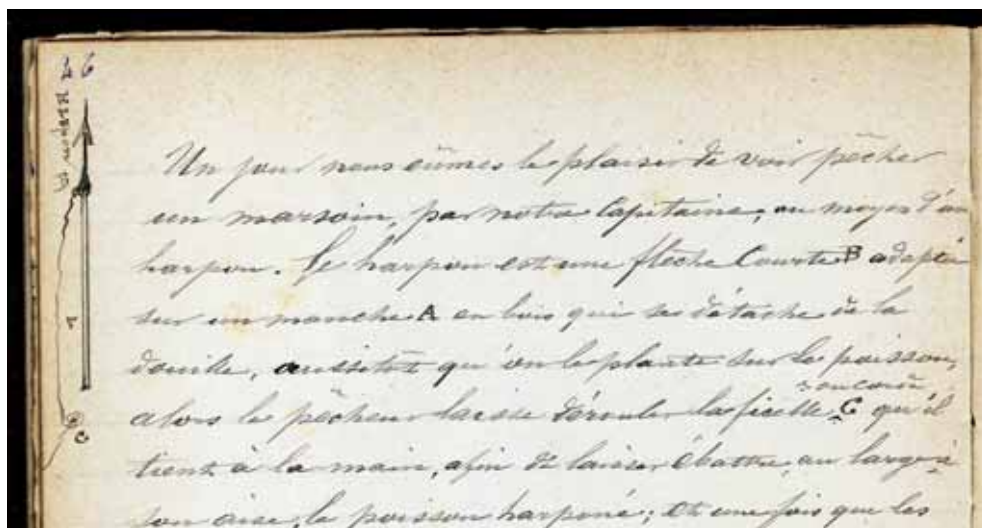
Le 24 octobre nous étions en face du détroit de Gibraltar, nous n'avions que 300 lieues de parcourus sur 2.500 que nous avions à faire pour arriver à Buenos-Ayres. Le 3 Novembre suivant nous franchîmes le tropique du Cancer. Nous étions tous les passagers, déjà rétablis du mal de mer ; mais malgré celà, la tristesse se peignait sur toutes nos figures ; car depuis plusieurs jours, nous avions un grand calme dans la température, notre vaisseau balançait en place et ne filait plus. Cependant, de temps à autres nous ~~croisâmes~~ rencontrions quelques petites distractions, pour dissiper



notre ennui. Presque tous les soirs on me pria de monter sur le pont, pour jouer de la flûte, au son de laquelle et d'un mauvais tambour les passagers des deux sexes dansaient diverses figures.

45 D'autrefois la vue d'un navire que nous croisiyons, nous égayait. Un jour notre joie fût grande, lorsqu'un navire français s'approcha du nôtre pour nous saluer et que les capitaines échangèrent les questions d'usage, au moyen de portevoix ; alors, il nous semblait être encore au milieu de nos compatriotes et amis, qui venaient nous consoler. Pendant la traversée, nous vîmes quantité de poissons, de toutes grandeurs et de plusieurs espèces, ce qui nous procurait encore de la distraction ; parmi eux, on distinguait des vols de poissons-volants, surtout entre les deux tropiques. Un vol passa au dessus de notre navire et deux poissons s'y abattirent, l'un avait épuisé ses forces et l'autre cogna contre un mât. Les poissons-volants sont petits, de la grandeur à peu près d'une truite ordin<sup>re</sup>, ils ont une couleur argentée. On voit tout d'un coup ~~sauter~~ surgir de la mer un vol, mais arrivé à 50 ou 60 mètres de distance, leurs ailes membraneuses se sèchent et [ils] retombent à la mer, ne pouvant plus voler.

46 Un jour nous eûmes le plaisir de voir pêcher un marsoin, par notre capitaine ; au moyen d'un harpon.



Le harpon est une flèche courte B adaptée sur un manche A en bois qui se détache de la douille, aussitôt qu'on le plante sur le poisson, alors le pêcheur laisse dérouler la ficelle [ou corde] C qu'il tient à la main, afin de laisser ébattre, au large, à son aise, le poisson harponé ; et une fois que les secousses que donne le poisson ont diminuées on roule et on retire doucement la corde. Quand

le poisson est arrivé contre le navire, on lui fait passer un ou deux lasets, ou nœuds-coulants sous le corps, au moyen desquelles, on le retire de l'eau. Le marsoin a quelque analogie avec le porc surtout par son museau allongé et par ses oreilles. Ils marchent par bandes, en faisant simultanément des sauts et des plonges dans la mer, suivant le mouvement des vagues ; Il est très-curieux de voir passer quelquefois, près du navire, des bandes par centaine, ensemble.

- 47 En passant en face du Cap-Vert, nous observâmes que l'eau de la mer y était plus verte qu'ailleurs.

Le 18 Novembre nous franchîmes l'Équateur ; nous ne ressentîmes pas beaucoup de chaleur, comme on en trouve ordinairement sur les parages. En souvenir de ce passage, le Capitaine nous fit distribuer ce jour, double ration de nourriture, du vin et du Champagne. Depuis l'Equateur jusqu'à Buenos-Ayres un vent favorable seconda notre marche. Souvent le matin, nous contemplions le lever du soleil, sur l'horizon de cette immense nappe d'eau salée, qui produit un merveilleux effet à celui qui l'observe pour la 1<sup>re</sup> fois. L'habitude étant une seconde nature, nous nous figurions, à la fin, être aussi en sureté, sur ce pont mouvant, qu'en terre, exceptés les jours d'orage et [de pluie] pendant lesquels, nous étions obligés de nous entasser, comme dans une étroite prison, pèles-mèles dans l'entrepont.

Le 1<sup>er</sup> Décembre des oiseaux et des papillons vinrent voltiger autour de notre navire, ce qui nous annonçait la proximité de la terre.

- 48 Le 2 et le 3 Décembre [nous étions] près des îles de los Cobos et Flores, près de l'embouchure de la Plata.

Nous aperçûmes ensuite, à travers les brouillards dont l'horison était couvert, les flèches de quelques edifices de Montévidéo. Le 4 au soir, poussé par une forte brise, vers les dix heures, nous mouillions, en face de la ville de Buenos-Ayres, à deux ou trois lieues de distance, du port. Notre joie fût immense, en apercevant, la clarté du gaz, qui brillait, au port, de cette terre si désirée.

Le lendemain 5 Décembre, jour de Dimanche nous débarquâmes au (muellé) [môle] c.a.d. à la plage du paséo Julia.

A cette époque la ville de Buenos-Ayres, vue du port, était belle, mais les edifices de l'intérieur pêchaient en général de symétrie et d'inégalité de hauteur ; aujourd'hui tout ça a été restaurée et embellie. Les alignements des rues sont admirables, tirés au cordeau, tous les croisements [des rues] tracés à l'équerre, dont l'ensemble, a la forme d'un

- 49 grand damier. Presque toutes les maisons et edifices sont bâtis en briques, parce qu'il n'y a pas de pierre aux environ. Plus de la moi-

tié de la population est composée d'émigrés européens

Il y a aussi beaucoup de Noirs et de négresses, tous libres, la plupart sont domestiques et blanchisseurs

Les naturels du pays (surtout les femmes) préfèrent se priver d'une partie de leur nourriture, que de diminuer leur toilette (un peu trop luxueuse) ; ~~ou~~ et de s'en passer de prendre le mâté, à la yerba Paraguaya, bien sucré, (dont je donnerai plus loin les détails). Les crinolines étaient très en vogue, [à cette époque,] les négresses et les domestiques ne s'en passaient, pas non plus ~~pour-quoi~~. Les père et mère, dans les promenades, mènent toujours leurs filles devant eux, la vieillesse cède le pas à la jeunesse (c'est le cas de le dire). Le luxe de toilette, chez le beau-sèxe, est porté au plus haut point.

La langue dominante à Buenos-Ayres, est la Castillane, mais l'accent ou la prononciation

50 sont différents qu'en Espagne ; les mœurs et usages sont à peu près les mêmes, moins aux hôtels, où le service en général, est fait à la française.

32

La première excursion que je fis dans la campagne après mon débarquement à Buenos-Ayres, fût au village de Mercédés, situé à 25 lieues Ouest de la [capit<sup>e</sup> de la] province. Le sol dans toute cette étendue, est très-fertile. Des plaines immenses où le charbon de l<sup>m</sup>50 ou plus de hauteur, la couvre en partie, le reste consiste en de magnifiques pâturages plainiers, où des innombrables troupeaux de bêtes à cornes, chevaux, juments et brebis, principales richesses du pays, y trouvent une abondante nourriture. Les voisinages des villages seuls étaient cultivés, aujourd'hui on a étendu beaucoup les semis dans la plaine (ou Pampas) surtout les blés. La terre n'a pas besoin d'engrais ; elle est naturellement composée de matières végétales ; En labourant légèrement sa surface, on obtient, plusieurs années suivies, des récoltes abondantes. Le pays n'est pas boisée, mais le peu de plantation, de saules,

51 peupliers et fruitiers, qu'on y a faites réussissent, pourvu, qu'on ait soin de les préserver à l'atteinte des viscaches (espèces de lapin rongeur) et des fourmis.

Quantité d'oiseaux et de bêtes sauvages, comme des daims, des zèbres, autruches, perdrix, palombes, tourterelles, canards etc. y vivent paisiblement, et les chasseurs peuvent faire de grandes prises, sans beaucoup de fatigue ; le braconage l'a diminué beaucoup aujourd'hui.

Les créoles (ou naturels du pays) ainsi que quelques étrangers européens, toujours à cheval, se livrent à l'élevage du bétail ; parcequ'ils trouvent là un revenu assez lucratif. L'émigration et par suite l'exploitation, des immense pâturage s'étend de plus en

plus dans les déserts des Pampas ; jadis habités par les sauvages indiens ; et que peu à peu, le gouvernement de Buenos Ayres a pu les faire repousser plus loin. Le peu de villages qu'on bâtit dans ces plaines, sont très distants les uns des autres ; il y en a beaucoup en cours de constructions et inachevés. Les révolutions et les guerres civiles si fréquentes qu'il y a eues dans  
 52 dans ce pays, ont été cause de la lenteur du progrès.

Enfin après avoir essuyé, beaucoup de revers et de contrariétés, dans la ville de Buenos-Ayres, de ne pouvoir vendre convenablement 50 fûts de vin rouge de Bordeaux, du vin blanc [absinthe] et du cognac que j'avais emmené à bord de notre navire, je fis charger ces liquides [boissons d'après les conseils qu'on me donna], sur une troupe de mauvaises charrettes et j'établis ma résidence au village de Tandil, situé à 95 lieues au sud de la capitale, endroit très-pittoresque [et montagneux]. Il a été souvent ravagé et dévasté par les Indiens sauvages ; ceux-ci, de temps en temps, faisaient des invasions pour voler les troupeaux de la campagne, et emmenaient en même temps, des esclaves, femmes et enfants chrétiens, qu'ils surprenaient souvent ; [mais] quand [ils] prenaient des hommes, ils les tuaient en place, à coup de poignard ou de lance.

J'ai omis de parler, ci-avant, du motif qui m'avait décidé à aller chercher fortune, si loin au Tandil : En débarquant à Buenos-Ayres j'eus la contrariété, de ne pas rencontrer un de mes frères, pour me guider ~~et~~ (comme plus expérimenté que moi dans le commerce)

53 pour [pouvoir] faire caser mes marchandises. Le 1<sup>er</sup> Janvier 1860, quand je voulus vendre mes boissons ; ceux-ci avaient subi une baisse considérable ; et pour ne pas les vendre en perte, on me conseilla, d'aller les débiter à la campagne du Tandil ~~situé~~ au Sud de Buenos-Ayres.

Tandil est situé, à peu près à 61° Long. Sud et à 37° de Latitude. [à l'époque où j'y fûs,] C'était un petit village en construction. Où l'ouvrier et l'artisan trouvaient du travail ; et toute personne qui possédait une petite économie pouvait bâtir une maison en briques [et pisé] sur un [(solar) ou] lot de terrain, qu'elle sollicitait à la municipalité.

### **Feuille ajoutée et collée dans la marge :**

*J'oubliais, ci-avant, pourquoi mon frère B. ne voulut pas venir m'assister pendant mon ennuyeux séjour à la ville de B. Ayres, où il me laissa battre les pavés, durant un mois d'attente.*

*Un de mes amis, me dit plus tard, que B. lui avait dit : que c'était pour m'éprouver qu'il avait agi ainsi ; ce-ci était une preuve de la tendresse de son cœur. Plus tard, les prix des vins ayant augmenté*

*il perdit autant que moi, sur les bénéfiques que nous aurions eus [sur place], s'il était venu à temps me rejoindre.*

Ce lot [d'] environ de 20 ares de superficie, était concédé gratuitement, sauf l'obligation que le concessionnaire s'imposait, d'y bâtir une habitation en briques et pisé dans le délai d'un an (passé cette date sans bâtir ; ses droits devenaient nuls) ~~et de payer~~ [ainsi que les] 20<sup>f</sup> de droits à la caisse communale ~~et~~ [plus] 6<sup>f</sup> pour le mesurage [qu'il avait payé].

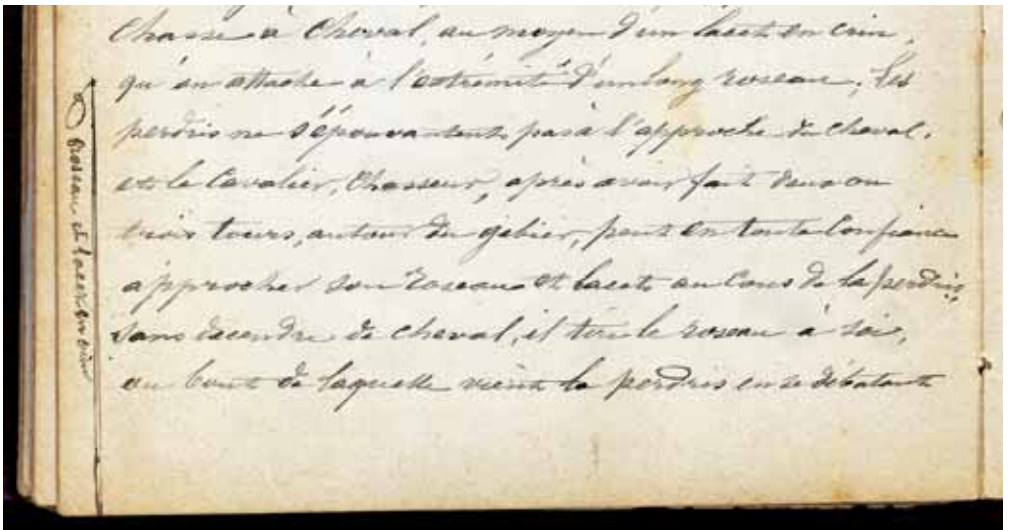
Les rues du Tandil, comme celles de B<sup>nos</sup> Ayres, sont tirées au cordeau ~~et~~, croisées et alignées à l'équerre fermant des concessions carrées de 130 mètres de côté [environ] ; de manière que cela forme la figure d'un damier

(voir le plan à la fin du second ~~volume~~ tome)  
Chacun

54 de ces carrés (manzana) est de plus, divisé en 8 lots appelés (sola-  
res) concessions à donner, comme nous avons parlé plus haut, aux  
sollicitants. Chaque lot est numéroté en chiffres pairs [ou impairs  
à droite et à gauche de la rue].

34

Tandil est contournée de montagnes, qui ont de la ressemblance avec nos pyrénées, exceptée qu'elles ne sont pas si hautes, et où il n'y a ni arbres ni forêts. Le pays n'est pas du tout boisé naturellement ; Cependant depuis 1860 on a fait beaucoup de plantations de saules [fruitiers] et peupliers. Dans la plaine, l'abondance ~~l'abondance~~ de la petite perdrix grise et de la grande rouge foncé, est telle, qu'on les chasse à cheval, au moyen d'un lacet en crin, qu'on attache à l'extrémité d'un long roseau ; Les perdrix ne



## ÉTUDES ET RECHERCHES

s'épouvantent pas à l'approche du cheval, et le cavalier, chasseur, après avoir fait deux ou trois tours, autour du gibier, peut en toute confiance approcher son roseau et lacet au cou de la perdrix, sans descendre de cheval, il tire le roseau à soi, au bout de laquelle vient la perdrix en se débatant.

- 55 Des troupeaux de daims, ou des chevreuils à poils roux paissent tranquillement dans la campagne et les chasseurs les incomodent [très] peu, et celà, parce que l'américain ne sait pas apprécier leur viande.

Ce qu'il y a de plus remarquable au Tandil : c'est un énorme bloc de rocher [(granite d'ur)] placé exactement et naturellement sur son centre de gravité ; très-incliné vers un précipice. Il est assis au sommet d'une montagne rocheuse, qui, elle-même a environ 300 mètres d'élévation. Ce rocher appelé (Piedra Movediza [pierre mouvante]) a la forme [à peu près] d'un chapeau de gendarme. Il a, 8 mètres de hauteur, 12 mètres de longueur au pied et 6 mètres de largeur [à la base]. Il pèse, aproximativement 580.500 kilos. g. Un seul homme peut le faire balancer sur son point d'appui (12) qui doit-être naturellement son centre de gravité. Suivants les diverses classes de quartz et micas de cristallisation qui existent superposés par couches, il est probable qu'on trouverait des mines de valeur au [territoire de] Tandil. Le mouvement de la pierre Movediza est presque insensible, à cause de son grand volume.



- 56 A dix lieues du village vers le Sud, il y a des carrières de marbre de diverses couleurs et du fer [(serpentine)] appelées ; les montagnes

de (La Tinta) ~~ou de~~ [veut dire] (couleurs) qui ne sont pas exploités faute de voie de communicat<sup>ns</sup>. On dit que dans les temps, les Indiens sauvages, se servaient de ces pierres de couleurs pour teindre leurs tissus ; plus loin on y trouve aussi du plâtre et des végétaux pétrifiés.

Depuis le 1<sup>er</sup> Février 1860, jusqu'en février 1868 j'ai tenu au Tandil une maison de commerce, en société avec mon frère aîné ; et en même temps, comme géomètre [et architecte] ~~du village~~ je dirigeai le tracé et les mesurages du village en construction (voir le plan à la fin du 2<sup>e</sup> Volume)

En 1860 on annonça une grande invasion d'Indiens. Je fûs nommé lieutenant, dans les forces étrangères, qui avaient pris les armes pour sauvegarder leurs intérêts personnels ; et nous dûmes pendant près de deux mois, être sous les armes jour et nuit. Tandil était cerné par un millier d'Indiens, sans compter leurs femmes et enfants qui servaient à

57 conduire les troupeaux de bétails, que volaient les hommes. Comme ils avaient peur des balles de nos fusils ils n'osèrent pas entrer piller le village, ils se contentèrent de voler, les immenses troupeaux qu'il y avait aux alentours. Un jour la troupe des Indiens fit un mouvement comme pour entrer, piller et massacrer dans le village. Aussitôt les femmes et les enfants poussèrent de hauts-cris et se sauvèrent sur les terrasses qu'il y avait, autour du centre de la place, avec plusieurs hommes peu courageux ; en abandonnant leurs maisons et leurs intérêts. Moi [un] des plus exposé, au bord du village, je ne voulus pas abandonner les miens, sans brûler quelques cartouches, et faire mordre la terre à quelques Indiens, je fûs secondé par mon commis et par un ouvrier, qui ne voulurent pas m'abandonner ; heureusement les Indiens changèrent d'idée et ne vinrent pas. Il y avait plusieurs mauvais chrétiens [créoles] ou bandits qui s'étaient joints [(armés à)] eux ~~aux Indiens~~, pour nous voler et nous assassiner.

58 Ils se contentèrent de voler les immenses troupeaux qu'il y avait aux alentours.

Après avoir travaillé sept ans consécutifs derrière le comptoir, je me retirai dans la vie privée [de la campagne]. Cependant je dois ajouter que je m'occupais encore, comme géomètre, des mesurages des terrains et au tracé des alignements des rues, en cours de construction ; En deux reprises je fûs membre du Conseil Municipal de Tandil ; je m'occupais aussi un peu des travaux domestiques, et à faire des plantations, dans mes propriétés, imitant en quelque sorte Robinson Crusoé.

Parcourez la campagne de Buenos Ayres et vous y trouverez une vraie [nouvelle] école de la nature. Les émigrés sont obligés d'embrasser plusieurs métiers, et y trouvent des ressources plus avan-

- tageuses qu'en Europe, pour développer leurs intelligences. Les naturels du pays (Créoles), ~~et dont~~ [avec lequel] notre paysan Basque se familiarise
- 59 promptement ; ceux-là sont très-indolents et surtout de basse-classe, qui ne cherche qu'à vivre au jour le jour [aussi]. L'émigrant trouve à s'occuper immédiat<sup>nt</sup> et à des gages convenables, pourvu qu'il ne soit pas difficile à faire le choix de son travail, mais malheureusement les gains ne sont pas secondés par l'économie, et l'ouvrier et l'artisan rencontrent là bas, des distractions et des amusements, qui contribuent à perdre beaucoup de nos compatriotes
- L'élève du bétail, fait la principale branche de richesse de la campagne. Les bêtes à laine se multiplient considérablement ; les brebis font deux portées à l'année. Plusieurs paysants font fortune en peu de temps, d'autres y végètent, et d'autres une fois acquis une position, se ruinent. Ce-ci dépend de la chance et de la conduite qu'on mène.
- La sécheresse n'est jamais générale, tantôt elle embrasse le Nord, et tantôt le Sud. C'est alors qu'on voit (de temps à autres) des
- 60 [nuées ou] invasions de sauterelles, qui détruisent tout le reste de la végétation, elles absorbent complètem<sup>nt</sup> toute l'herbe jusqu'aux racines, et ensuite pellent les arbres. Quand elles n'ont plus rien à manger elles meurent et tout le sol en reste couvert, et ensuite une odeur fœtode empeste l'air. C'est alors qu'on voit ces innombrables troupeaux de chevaux et de vaches en mouvements, beuglant, faisant un tapage lamentable et étourdissant courant à droite et à gauche, à la recherche de nourriture et d'eau ; beaucoup de ces troupeaux exténués à la fin, meurent épuisés ou empoisonnés par le Romarin, qu'ils mangent, faute de mieux
- Les Anglais sont les plus grands spéculateurs, et plusieurs de nos compatriotes tentent de les imiter ; On a réussi à perfectionner la race des brebis, on y a fait venir des Rambouillets et d'autres races mérinos pour croiser avec les brebis créoles. La garde des troupeaux est agréable, lorsqu' il fait beau temps, mais [bien] pénible lorsqu'il y a des orages. Je ~~comptera~~ [raconterai] à ce
- 61 sujet deux passages bien tragiques survenus à un Anglais et à un Basque. Le premier possesseur de 2.000 brebis, voyant son troupeau diminué par l'épidémie, réduit au nombre de 20 à 30, égorge ceux-ci et se brûle la cervelle. Le second intéressé, à moitié bénéfices sur une autre quantité égale, est surpris par un orage qui lui menace de faire disparaître son troupeau, peut-être pour ne plus le retrouver et durant plus de 24 heures, transis de froid, sans prendre aucune nourriture, ne peut gagner sa chaumière, et meurt épuisé, victime de son dévouement.



Je me permettrai entr'autre de parler un peu de la vie et mœurs des Indiens sauvages du Sud Amérique.

### (Vie et mœurs des Indiens)

Les Indiens du S. Amérique, ont le teint cuivré, la tête carrée, les cheveux rudes, comme du crin. Sans poil ni barbe, et voici à cet effet les moyens qu'ils emploient : Quand les premiers poils ou duvets commencent à pousser aux enfants ; le

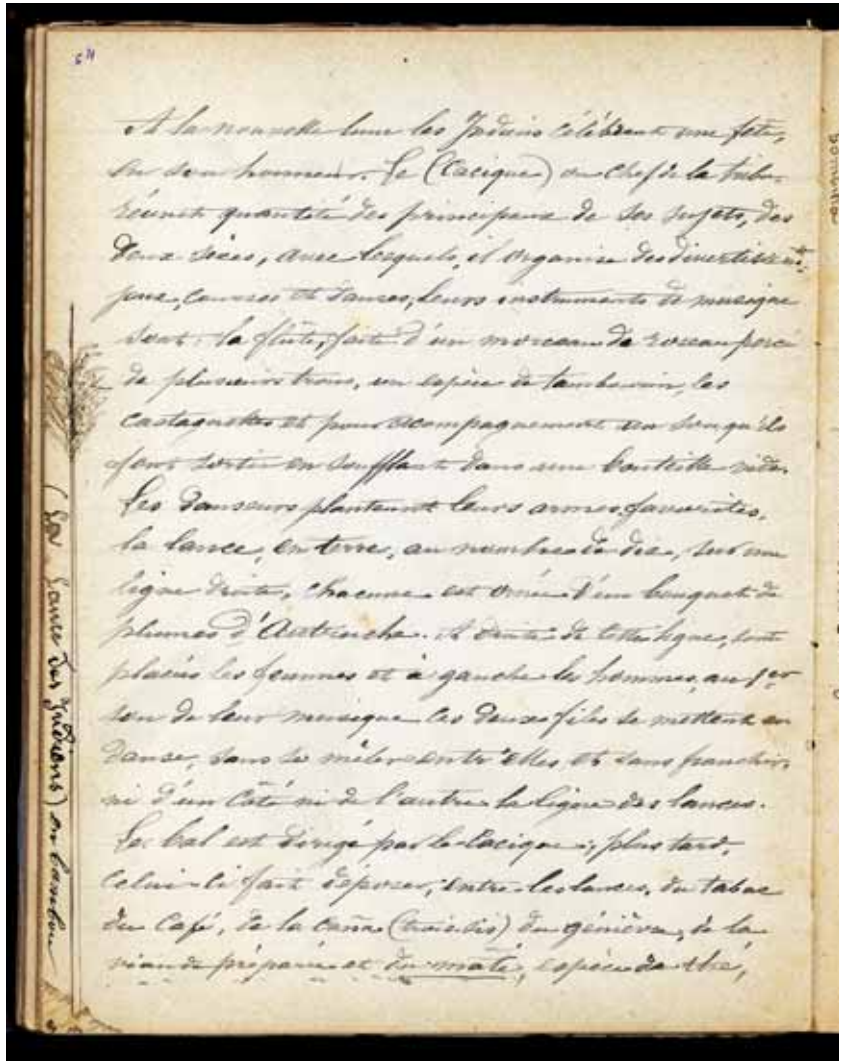
62 père ou la mère, leur frotte tout le corps, (moins le dessus de la tête) d'un enduit de terre glaise et la leur laisse ainsi bien sécher, après quoi on leur arrache cette terre avec les duvets qui y sont colés, et si quelque poils de barbe persiste à pousser [encore], ils les arrachent avec de petites tenailles, qu'ils ont pour cet usage, ils ont le cou court, une grande bouche et la taille au dessous de la moyenne en gén<sup>al</sup>. (voir les croquis de la dernière page)

38

En général la femme de l'indien sait filer la laine ; la teindre de diverses couleurs, et tisse très-adroitement (des ponchos) manteaux, ceintures et jarretières de diverses couleurs et dessins. Elle a ordinairement pour tout vêtements, une mante ou couverture de laine, dont elle attache deux angles, avec une lie, sur l'épaule gauche, et maintient les deux autres à la main, sans chemise ni jupon, de manière que leur nudité est facile à découvrir ; l'étranger en profite, moyenant quelques verres de (caña) eau-de-vie, qu'il leur paie. Les Indiens, des deux sèxes, n'ont pour couvre-chef, qu'un bandeau ou mouchoir de couleur (Voyez à la fin du cahier, les croquis)

63 Les Indiens adorent le soleil à son aparution et vénèrent la lune, ils ont la croyance qu'il y a un Dieu, Maître absolu qui les gouverne, appelé dans leur langue (Fuechaentro). Ils se nourrissent de préférence de la viande de Jument ou de jeunes poulins, et boivent leur sang cru, avec avidité ; [de plus,] avec celui-ci, ils imbibent la tête, avec la conviction d'adoucir l'aspérité ou la rigidité de leurs cheveux. D'autres-fois ils mettent ce sang dans une chaudiere en ébullition au feu, avec de l'eau et de la cendre ; le sang purifié par cette espèce de lessive, monte à la surface et devient blanc on l'épice en même temps et on le met, comme la graisse, à conserver, dans des vessies.

La femme de l'Indien nouvellement acouchée est obligé au 4<sup>me</sup> jour après ses couches d'aller se baigner dans un ruisseau ou rivière et d'y nétoyer, son corps, avec son nouveau-né ; son mari l'accompagne ordinairement et à la suite [de ce bain] beaucoup d'elles meurent, de flusion de poitrine.



- 64 A la nouvelle lune les Indiens célèbrent une fête, en son honneur. Le (Cacique) ou chef de la tribu, réunit quantité des principaux de ses sujets, des deux sèxes, avec lesquels, il organise des divertissem<sup>ts</sup>, jeux, courses et danses ; leurs instruments de musique sont : la flûte, faite d'un morceau de roseau percé de plusieurs trous, un espèce de tambourin, les castagnettes et pour accompagnement un son qu'ils font sortir en soufflant dans une bouteille vide. Les danseurs plantent leurs armes favorites, la lance, en terre au nombre de dix, sur une ligne droite, chacune est ornée d'un bouquet de plumes d'autruche. A droite de cette ligne, sont les femmes et à gauche les hommes ; au 1<sup>er</sup> son de leur musique ces deux

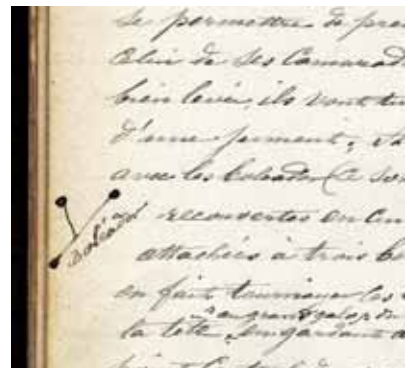
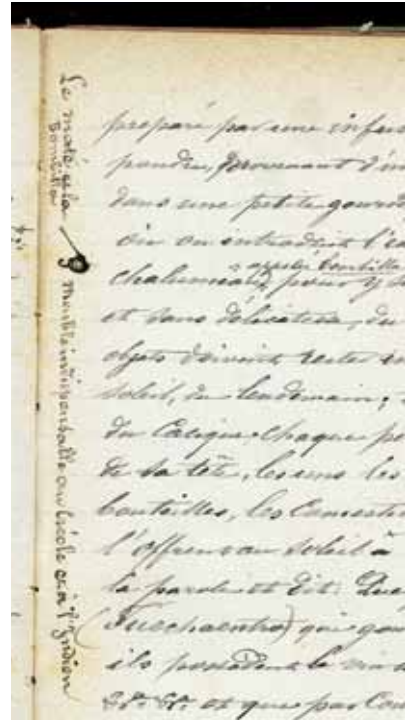
files se mettent en danse, sans se mêler entr'elles et sans franchir, ni d'un côté ni de l'autre la ligne des lances. Le bal est dirigé par le Cacique ; plus tard, celui-ci fait déposer ; entre les lances, du tabac du café, de la caña (trois-sis) du genièvre, de la viande préparée et du mâté, espèce de thé,

65 préparé par une infusion de feuilles sèches, en poudre, provenant d'un arbre [arbrisseau] ; qui est servie dans une petite gourde plâte et avec un trou où on introduit l'eau chaude et un [petit] tube (ou chalumeau) [appelée bombilla], pour y sucer chacun à son tour, et sans délicatesse, du même tuyau.

Tous ces objets doivent rester intacts jusqu'au lever du soleil, du lendemain ; Alors sous le commandement du Cacique chaque personne soulève au-dessus de sa tête, les uns les vases, les autres les bouteilles, les comestibles et autres etc. et l'offrent au soleil. Le Cacique prend alors la parole et dit : Que par la volonté de Dieu (Fuechaentro) qui gouverne le soleil et la lune, ils possèdent le vin la viande, le café le tabac etc. etc. et que par conséquent ils rendent grâce et se mettent à boire et à manger un peu de tout en y déposant les restes pour le lendemain afin de renouveler la même cérémonie ou ovation. Dans le langage Indien des Pampas, la vraie signification de (Fuechaentro) veut dire :

66 Dieu, homme vieux et puissant qui gouverne le soleil et la lune. Ces bals courses et diversions durent de trois à quatre jours, et chaque personne amène à cette fête son cheval arnaché, suivant sa position, de plus ou moins d'argent ; aucun d'eux, ne doit se permettre de prendre ou de monter, sur celui de ses camarades. Une fois le soleil bien levé, ils vont tuer, et lui faire l'offrande d'une jument ; Avant de la tuer, on l'attrape avec les boleador (ce sont trois boules en pierre recouvertes en cuir, comme les pelottes, et attachées à trois bouts de cordes, ou longues de cuir).

On fait tournoyer ces trois boules par dessus la tête [au grand galop du cheval] en gardant à la main l'une d'elles pour point central du mouvement de rotation des deux autres. On les lâches, tout d'un cout, en ligne droite vers les jambes de derrière de la pauvre jument qui veut se sauver au galop ; arrivées au bût, les boules s'entortil-



lent aux pieds de la bête qui est obligée alors de s'arrêter et de se laisser prendre.

- 67 Avant de tuer la jument, on lui lie les 4 pattes à 4 piquets plantés en terre, en suivant on lui arrache le cœur, tout vivant et palpitant, ils l'offrent au soleil, après quoi ils le placent à la pointe d'une lance. Toutes ces offrandes terminées, ils ont l'espoir d'avoir meilleure chance, pour voler les animaux aux chrétiens. [Ils boivent le sang de la jument tout cru].

Le Cacique, lorsqu'il veut passer son monde en revue, les fait réunir tous montés sur leurs meilleurs chevaux et munis de leurs armes qui consistent, en une lance, deux boléadores, un laso ou lacet fait avec des lanières de cuir, qui a de 20 à 25<sup>m</sup> environ de longueur

(voir les croquis à la fin du cahier N°1.)

Il leur fait former un cercle, et lui-même se place au centre à cheval aussi, se met tout nu, moins une espèce de ceinture, qui lui couvre le bas des reins jusqu'aux cuisses. Son manteau d'écarlate est roulé devant la selle (ou récado) de son cheval, et tient à la main une baguette en argent appelée

- 68 (Iaticula) il exhorte tout son monde à être courageux dans le péril. Après la revue, ils rendent grâce au soleil appelé (Authé) et à la lune (Kien) ensuite ils jouent de tous leurs instruments de musique et chacun se dirige en course et à toute bride dans la direction de leurs habitations, gritant des houras sauvages d'Alégresse.

Quand un Indien tombe malade, la famille de celui-ci appelle le médecin ou l'empirique, qui n'est ni plus ni moins qu'un être intelligent et rusé et qui au moyen de quelques plantes et du fanatisme sortilège, essaie de faire des cures ; si celui-ci guérit le malade, on le paie avec du bétail ou des objets fabriqués par eux-mêmes, tels que mantes, couvertures, étriers et éperons d'argent ou brides, garnies de même métal. Mais si le malade meurt, après que le guérisseur aura promis de

- 69 le sauver, celui-ci est exposé, à être massacré par les parents du défunt ; ils l'injurient l'appellent (Kalka) ou sorcier et souvent le lient par les quatre membres, à quatre chevaux, qui l'écartellent. En voici un exemple : Le médecin, du chef cacique Katriel des Indiens dociles du Tapalqué, près l'Azul, n'ayant pu réussir à guérir celui-ci, [ils] l'attachèrent à un bûcher et le firent brûler avec 5 femmes qui étaient au service du défunt. Car les Indiens croyaient leur chef immortel et accusèrent par conséquent, ces six victimes de l'avoir empoisonné.

Des fois lorsque le médecin dit : que le malade est possédé du (Gualicho) diable, et qu'il faut le lui chasser ; plusieurs parents s'arment de couteaux poignards, de lances et courent, après le

vent autour de la maison du malade en jettants de grands cris et des jurons, pour éloigner le démon. L'Indien qui viole ou embarasse une jeune fille, est obligé de se marier immédiatement avec elle. Les mariages se font indirectement.

70 et ordinairement [ainsi] : un ami ou un parent est chargé de le négocier auprès des parents de la future ; il est choisi, entr'autres, comme le plus habile et le plus éloquent afin qu'il puisse bien traiter et marchander l'affaire. Alors entre les intéressés commence un débat, où chaque partie fait des éloges de sa marchandise, et quand les parents de la fille acceptent le mariage ; le chargé d'affaire remet à ceux-ci, de la part du futur les cadeaux dont il s'est engagé de les remettre, à chacun des membres de la famille. Ainsi le futur, au lieu de recevoir une dot de sa femme, est obligé de se dépouiller, de l'argenterie, de ses harnais, de ses chevaux et autres, pour les donner aux parents de sa future.

42

J'oubliais d'ajouter plus avant : [que] Lorsqu'on enterra le cacique Katriel, son meilleur cheval tout couvert de harnais argent et or, suivait le convoi, mené à la main [par] un assistant, second chef. Aussitôt que le corps du défunt fût déposé en terre, on égorgé son cheval et on

71 l'ensevelit à côté de son maître, avec toutes ses richesses. D'ailleurs ce-ci est d'usage dans toutes les tribus, à l'occasion de la mort du principal chef. Quand un simple Indien meurt, on lui met dans sa tombe : du mâté, de la nourriture et une bouteille de boisson, afin disent-ils : qu'il ne puisse pas souffrir pendant la traversée à l'Eternité.

Le vêtement des Indiens et des Créoles consiste en un large caleçon, (un chirripa) espèce de tablier, qu'ils passent entre les cuisses, du devant en arrière, et maintenu sur les hanches par une ceinture, (un poncho) plus ou moins gros, suivant la saison ; un poncho, est un espèce de manteau, carré-long, qui a un trou [au milieu] pour y passer la tête, En outre, quelques Indiens, ou des pasteurs Créoles, ont une espèce de bottes, qui pour la forme paraissent à une paire de bas, elles sont faites, de la peau qu'on arrache, de la jambe de jeunes poulains, [et] qui ont été tannées et adoucies à la main. Un mouchoir en bandeau est lié autour de la tête, pour tenir les cheveux plus ou moins courts des Indiens

72 **[(El recordo)]**

La selle, ou bat, du cheval, de l'Indien et du naturel du pays, [est composée en général] de deux couvertures de laine grossière, faites à propos, qui sont d'abord posées sur le dos du cheval, appelées (jergas) on les couvre d'un cuir carré, de peau de vache de la grandeur de celles-ci, la dessus, on pose un espèce de bat composé de deux coussins en cuir, de forme cylindrique ; sur ceux-ci, une sangle, ensuite un (sobrepuesto), basane carrée couvrant ces

derniers, enfin une courroie fine passant sous le ventre du cheval maintient le tout ; ils ont des étriers en bois pour le travail et pour les jours ordinaires ; mais lorsqu'ils sont en fête ou en voyage, le Gaoücho et l'Indien, aisés, s'affublent mieux ; ils ont la bride, les étriers, le manche du (Revenqué) cravache un grand poignard, avec sa gaine, (qu'ils tiennent toujours assujetti à la ceinture) et les épérons massifs et lourds, avec lesquels ils font un grand tapage ([le] tout [est] en argent). Arrivé au bout de sa course du jour, le cavalier déselle son cheval, met par terre, tout l'attirail, que nous venons d'énoncer plus haut et y couche

73 dessus, [sur le dūr] faute d'avoir un lit. Avant tout, si son cheval est très fatigué et suant, il lui racle [bien] le dos avec le revers de son poignard et s'il trouve de l'eau, il lui jette un seau plein, par-dessus ; ils prétendent que ce bain leur fait du bien.

La (yerba) qu'on met dans le (maté) dont nous avons parlé plus haut et de laquelle le créole et l'Indien font un abus, par une grande consommation ; est un espèce de thé qu'on prépare dans une petite gourde [(le plus souvent, avec garniture en argent)] [voyez le croquis ci-avant] en y délayant avec de l'eau bouillante, avec ou sans sucre (la majorité a un penchant pour ce dernier) ; au moyen de la (bombilla) ou chalumeau, on aspire cette tisane. Cette boisson, sans sucre, est un peu amère, elle est rafraichissante et salutaire, d'après eux.

Les habitations des Indiens, sont construites très-simplement : Ils plantent en terre cinq ou 6 pieux assujettis par quelques traverses de saule ou des roseaux, et la couvrent avec les peaux de jument ou de cheval, grossièrement cousues, l'une à l'autre. On l'appelle (Toldo) tente ; et une tribu d'habitations agglomérées, (Tolderia) voir le croquis à la fin page 108

74 Dans la campagne de B. Ayres, le jour que l'on marque, avec le fer rouge, les jeunes bestiaux et vaches, le propriétaire invite ses voisins à [pour] l'aider. On commence par la race bovine. Chaque (Gaücho) et cavalier, prépare son long (Lazo) lacet, prend une partie de ~~celle-ci~~ celui-ci, en cercle, dans sa main droite et le lance sur la tête de l'animal, (encore sauvage) Rarement on manque le coup, l'autre extrémité du lazo, (voir à la fin du 1<sup>er</sup> tome) étant attaché à un anneau de la selle du cavalier, celui-ci, tout d'un coup, fait faire volte face à son cheval, et une fois le lazo tendu par ce mouvement, l'animal est arrêté, alors, un ou [deux] compagnons lui jettent, les lazos à travers les jambes et par suite, du même manège que le 1<sup>er</sup>, ils renversent l'animal par terre, là on finit par lui bien lier les jambes et par ce moyen le rendent inoffensif. Alors arrive le maître avec sa marque rougie au feu et la lui applique, sur la partie latérale de derrière. Ainsi de suite, on les passe un à un. Vient en suivant le tour de la race chevaline [Les

pasteurs aussi ont une marque particulière, pour leur brébis, contrôlée par le Gouvernement]<sup>7</sup>

Les hommes,

- 75 aulieu de se servir du lazo, prennent les boleadors à trois boules, les lancent (toujours au grand galop de leurs chevaux) au premier qui est destiné pour recevoir la marque, cheval ou jument, ces boules entortillées aux jambes le font arrêter, un autre lui lie alors les jambes du devant avec son lazo et le jettent à terre pour lui faire la même opération qu'aux vaches. Une fois fini [le travail], on fait cuire en plein air, le légendaire azado con cuero (régal recherché [rôti]) qui se compose de 2 ou quatre quartier de jeune bœuf avec la peau et tout le poil [et cela comme friandise], qu'on met sur de grandes broches entourées de bouse de vache ou de brébis, sèche qui sert de combustible ; on y met le feu, et pour exciter celui-ci, on lui jette des morceaux, du gras de l'animal. Une fois le rôti cuit, tout ce monde se met encercle autour de la broche sortant leurs grands poignards, de la ceinture, prennent le roti de la main gauche, coupent un morceau, le portent à la bouche, pour y recouper là, au risque de faire une entaille au nez. Ainsi de suite les uns après les autres. Ils ont pour boisson du Génivière ou de la cagña. Le soir tout le monde danse ~~au son de la guitare~~ et boit jusqu'à se souler

- 76 dans l'habitation au son de la guitare [(instrument de prédilection, du Créole)] et des couplets qu'on improvise spontanément (on peut bien dire ici que le proverbe espagnol vient à propos « de poeta y de loco, todos tenemos un poco » De poète et de fou, nous en avons un peu tous » et ce-ci finit souvent par des disputes et des coups de poignards qu'on se donne.

Les femmes, en général, dans la campagne de Buenos-Ayres, sont paresseuses et vicieuses (exceptées nos paysannes.) Souvent, plutôt que de faire la soupe (el pochéro) elles mangent un peu de rôti, que leur mari aura fait cuire, sur une broche plantée au milieu de la cuisine où dehors, au parfum de la bouse de vache et des os puants, qui leur sert de combustible ; dans la campagne ils ont pour siège, les carcasses des têtes de vaches recouvertes, plus ou moins bien, par une peau de mouton. La dépravation est telle dans plusieurs familles, que très peu de frère et sœur, se ressemblent physiquement. Ainsi un étranger, ou connaissance [du pays] ne se gêne pas de faire des propositions à la femme d'autrui ; celle-ci sans se fâcher, accepte ordinairement ~~accepte~~ et repousse si elle a de la pudeur. Pourvu [...]

77 à 80 pages inexistantes

[...]

81 et l'autre bout de celle-ci, à un anneau adapté à la sangle du cheval. On mettait les ustensiles ou le corps dans ce cuir bien attachés ; le cavalier montait à cheval et faisait traîner [(arrastraya cuero)] au trop cet équipage primitif à travers champs et poussière, qui arrivaient en piteux états à leur destination. J'ai oublié de raconter ci-avant, une autre manière, ~~de~~ [d'appliquer] la loi marciale, pour chatier les criminels : Un jour je passais près du fort de Tandil et j'entendis des lamantations, je m'approchais pour voir d'où venaient ces plaintes. Je fûs bien surpris de voir un pauvre soldat étendue et attaché, comme une grenouille par les 4 pattes, à 4 piquets ; à cet effet, on fait d'abord une pile de bois d'environ 0<sup>m</sup>60 de hauteur, on couche le criminel la-dessus, on lui attache aux poignets et aux pieds 4 cordes qu'on lie étroitement à 4 piquets plantes extérieurement, on sort [ensuite] le bois de dessous le corps du patient, qui reste ainsi suspendu en l'air par les 4 membres

En Amérique on joue beaucoup, et nos compatriotes s'y mettent aussi. Lorsque les joueurs ont eu la bonne veine de gagner, et ont de l'argent, ils vont acheter des vêtements neufs, des étriers des éperons des

82 brides ou des poignards, gaines et manches, en argent, suivant l'importance de leurs gains. Plus tard vous voyez ces mêmes gens, arriver à la maison du jeu avec toute leur argenterie et afiblement, s'attabler de nouveau en engageant au jeu, un à un, tous les objets qu'ils ont portés, sans omettre leurs vêtements jusqu'à la chemise et à la fin se retirer presque nus ; ils vont alors voler et tuer des animaux pour avoir de l'argent en vendant leurs peaux, et afin de recommencer à jouer le lendemain ; à la fin ils se disputent, la plupart de temps, et font jouer les poignards, en se blesant ; ou se donnant la mort.

Un jour je me trouvais loin, à trente lieues environ de ma résidence en plein pampa, ayant pour guide un indien sauvage converti, plus ou moins civilisé. Vers six heures du matin nous reprîmes, au galop de nos chevaux, la direction du Tandil, à travers les pâturages de hautes herbes ; un brouillard épais nous surprit et nous desorienta, pas une trace de sentier, de manière qu'à 10 heures nous nous retrouvâmes au même point, d'où nous étions partis, au lieu d'aller au Tandil nous étions revenus [fourvoyé] sur nos pas...

83 J'ai dit plus loin qu'au Tandil j'avais tenu une maison de commerce mais j'ai omis de donner la-dessus quelques détails. Quand les Estancieros (grands proprié<sup>tes</sup> de la campagne) viennent faire leurs emplettes, avec une charrette plus ou moins grande et prennent hospitalité chez leurs fournisseurs. Le négociant doit avoir une grande variété d'articles pour contenter [tous] les besoins de



son client. Comestibles, boissons, ustensiles etc. etc. habillements et nouveautés ; Les clients nous vendaient en échange les fruits du pays qui consistent en peaux d'animaux, la laine, le crin etc.

J'ai exécuté au Tandil les plans et devis descriptifs et estimatif de l'hôtel de ville et des édifices des champs des courses et j'étais chargé de mesurer et donner à chaque sollicitant, les lots de petites et grandes concessions. Je mesurais aussi pour deux propriétaires de grandes étendues de paccages (par lieues carrées).

Les chevaux de la Plata sont très-résistants pour faire de longues courses. Avec un seul cheval j'ai parcouru, dans un jour, de 18 à 20 lieues, sans rien lui donner à manger, toujours au galop, (habitude du pays) le laissant reposer, seulement,

84 deux heures à moitié chemin, franchissant souvent des plaines immenses sans trace d'aucun sentier, et de très-mauvais passages marécageux, ou le cheval en s'embourbant avait beaucoup de peine pour les franchir ; des plaines couvertes de hautes herbes de 40 à 60 centimètres de hauteur où se trouvent souvent cachés de grands trous [faits] par les tatous [(mulitas)] et les péludos ; le premier à du rapport avec la tortue, pour la caparasse qui le couvre ; le dessous du ventre est dégagé et court vite, il est très-bon à manger ; le second se distingue de celui-ci, par les poils qu'il a, sur la caparasse, ils est moins bon que l'autre

Une fois je galoppais, sur mon petit cheval, dans les champs à travers les hautes herbes, à la poursuite d'un chevreuil, avec un chien levrier, tout-à-coup mon cheval entra ses pieds dans un de ces trous qui était caché, il s'abattit et me voila, du même coup, projeté par dessus la bête, à une dizaine de pas plus loin ; heureusement ni l'un ni l'autre nous ne prîmes mal. Souvent par des chûtes semblables on s'extropie [pour] toujours.

85 Quand on doit faire des courses très longues, on prend ensemble plusieurs chevaux de rechange avec une jument portant sonnette, appelé tropilla. Lorsque celui qu'on monte est fatigué, on le change pour un autre qu'on prend dans la tropilla et quand la nuit est arrivé on attache la jument à une longue corde adaptée à un piquet afin de le laisser paccager dans le campo (la plaine). On laisse les autres chevaux libres à paccager tout autour, ensuite on défait le recado (attirails du bat) et on couche dessus sur le dÛr, souvent à la belle étoile. Le lendemain on continue à galopper, ainsi de suite, jusqu'à arriver à sa destination.

### [Mines]

Un jour un de mes compatriotes, me fit voir un sable quartzeu

micacé, qui renfermait beaucoup de paillettes jaunes, paraissant de l'or et me proposa d'acheter, en société, le terrain ou existait ce sable ; en vue de l'exploiter. Eblouis par une chose si curieuse et croyant nous enrichir par son exploitation nous achetâmes le terrain. Nous y fîmes, infructueusement, des fouilles pendant plusieurs années, où nous [restâmes les dûpes]

86 pour nos dépenses, car les paillettes jaunes et blanches n'étaient autre chose que du mika. Nous y trouvâmes aussi des couches de cristal de roches, intercalées dans du sable quartzé compact, mais qui n'avait aucune valeur dans ce pays.

Le principal amusement, des trois jours du carnaval dans l'Amérique du Sud est de se mouiller réciproquement les deux sexes avec de l'eau. A cet effet ils réunissent quantité de coquilles d'œufs vidés à propos par un trou ils remplissent ces coquilles avec de l'eau et on bouche le trou avec de la cire. C'est au moyen de ces balles hydrauliques qu'on se guerroit, d'autres ont des seringues et des arrosoirs pleins d'eau pour le même usage. Celui qui lance le mieux ces projectiles aux dames, est couronné par elles, d'un cerceau entouré de fleurs et de rubans de diverses couleurs.

L'été, après une forte journée de chaleur, on voit la nuit voltiger dans les ténèbres quantité d'insectes ailés [qui en] ouvrant les ailes jettent comme des étincelles de feu très vifs, ce qui produit un curieux effet.

87

### **Le chevreuil qui tue les gros serpents**

Lorsque le chevreuil rencontre un gros serpent, dans les champs, il se met à trotter et à piétiner autour de lui en faisant un circuit de plus en plus pressé [contre le] reptile, en même temps il lui lance une salive en expectorant dessus. Après un quart d'heure environ qu'il l'aura ainsi tourmenté le serpent meurt, probablement de rage et de désespoir

Le créole est très-adroit pour attraper les autruches, au coure à cheval ; lorsqu'il arrive à certaine distance, il lui lance deux boules de pierre ou de plomb, enveloppées de cuir, qui sont jointes par une corde d'environ 2 mètres de longueur environ. Cette corde avec les boules, le chasseur pendant qu'il va au grand galop sur son cheval, les fait tourner au dessus de sa tête les lance tout à-coup aux pieds de l'autruche ; et avec le choc sur terre les boules s'entortillent aux jambes, et les empêchent de plus courir Pour attrapper les chevaux et les juments ils ont un autre jeu de trois boules plus grosses

88

dont nous avons parlé ci-avant (voir les croquis de la page 107 ci-après) et qu'ils lancent de la même manière aux pieds des chevaux. Pour attrapper les vaches ou les taureaux indomptés, ils ont

une longue corde nommée Lazo tordue ou tressée de lanière de cuir avec un lacet au bout (voir à la page 107) pendant leur course éfrenée a cheval ils lancent, en tourbillant, comme les boules, au dessus de la tête, ce lacet, lorsqu'ils sont de 15 à 20 mètres de l'animal, sur leurs cornes, et aussitôt l'animal enlacé est arrêté, par la force que lui oppose le cheval, à la selle duquel est accroché l'autre extrémité du lacet (Détails qui ont été donnés ci avant).

Dans les provinces au nord de Buenos-Ayres il y a un animal rampant, de grandeur d'un crocodile (moins la caparasse) appelé : lampalagua qui par la fascination probablement, attire de loin à sa bouche, les bêtes ses victimes qui ont le malheur de tomber sous ses yeux et par l'aspiration il avale souvent de jeunes veaux et poulins de un an, mais si le veau

89 a déjà des cornes il ne peut pas le digérer et meurt victime de son imprudence. Pour faciliter la digestion, aussitôt qu'il a avalé sa proie, il s'enroule autour d'un arbre et aprête son ventre contre celui-ci, mais avant de l'avalier il l'enduit d'une bave gluante et puante, ce qui facilite son introduction dans le ventre

Le serpent de la croix, (vivora de la cruz - mamifère) à environ un mètre de longueur, il y en a qui en ont plus et sa grosseur, au milieu du corps est d'environ 15 à 20 centimètres de circonférence ; sur sa tête triangulaire et plate, il porte le dessin d'une croix, son corps est parsemé de très-belles tâches marbrées de diverses couleurs, sur un fond velouté, ~~et~~ cendré sur le dos, et écaillé sous le ventre. Il est très-vénimeux. Il n'attaque pas l'homme mais il sait se défendre, lorsqu'on le poursuit. Ce reptile attire aussi, par la facination et de sa respiration les oiseaux et autres bêtes plus volumineuse que lui ; je vais raconter deux cas survenus à cet effet, et dont j'ai été le témoin oculaire.

Un jour que j'allais à cheval, mon attention fût

90 attiré vers un oiseau qui sautillait, au bord du chemin en poussant des cris plaintifs, je m'y approchais et vis un gros serpent, qui l'attirait peu à peu vers sa bouche béante. Le pauvre oiseau malgré lui, perdait du terrain. Je descendis de cheval et d'un coup de cravache, je tuais le serpent ; aussitôt l'oiseau s'envola en débitant un petit chant d'alegresse, qui semblait m'être adressé en signe de remerciement. Une autre fois, mon domestique qui était occupé à couper de la luzerne, me cria qu'il y avait deux énormes serpents ; je lui répondis de les tuer avec sa faux, il m'avoua alors qu'il ne se sentait pas le courage, j'y fûs avec un long pieu et mes trois chiens qui les cernèrent en formant un cercle autour d'eux ; chaque fois qu'ils aboyaient et s'approchaient d'eux, les serpents qui s'étaient entortillés et formaient une grande pelote, ayant les têtes au centre ; par un mouvement subit, levaient leurs deux têtes, avec une partie de leur corps, à environ 50 centimètres de

91 hauteur vers les chiens. Après que je les eusse tués avec mon pieu ; nous ouvrimés le ventre à l'un d'eux qui paraissait beaucoup plus gros que l'autre, [et] nous lui trouvâmes un lapin, de la petite espèce, mais beaucoup plus gros qu'un rat. Ainsi que nous avons parlé, de l'oiseau faciné, ce l'apin avait été attiré et avalé de la même manière par le serpent ; après l'avoir enduit de bave, le pauvre lapin se dirige en victime vainement résignée vers la bouche de son énnemi, ses pattes alongées latéralement contre sa tête. Le serpent à force de le sucer, en démantibulant sa machoire le fait passer peu à peu, par sa large bouche et finit par l'avalé. Il y a aussi des vipères et d'autres serpents de différentes couleurs, vert, noir et rose tâchetés sur un fond blanc

**Le Zorrino**<sup>8</sup> Renard puant, a la queue panachée, comme l'écu-reuil, de grandeur d'un petit chat, a pour défense une urine puante, qu'il lance à certaine distance avec une adresse merveil-leuse, sur la figure et les vêtements de celui qui le trouble ; il n'y a ni eau ni savon qui puissent enlever cette mauvaise odeur, pen-dant plusieurs jours. A la distance de plusieurs centaines de mètres, on sent dans la campagne cette parfumerie et on est ainsi avisé de la proximité de

92 la petite bête, et [on] tâche alors, d'éviter sa rencontre. La mulita et le peluda, appelés tatoues, en français ont quelques rapports avec la tortue, une caparasse assez résistante les couvre, (j'ai déjà parlé d'eux ci avant)

**Iguana.** L'iguane, ou grand lézard est bigarré, fond vert-noirâtre, gris en dessous. Les plus grands ont de un mètre à un mètre cin-quante de longueur et 30 a 35 centimètres de grosseur, environ ; leur queue est très-flexible et à cause de ses nombreuses articula-tion, lui sert, comme un fouet, pour sa défense, ils ont sur tout le corps, des dessins ou lettres hieroglyphiques qu'on dirait être faits à la main

**La viscache.** Est un quadrupède de grandeur, à peu près d'un renard, de la famille des rongeurs, il a quelque analogie avec l'écureuil, qui s'assied comme lui, sur le train de derrière, sa queue est lisse, et non panachée, sa robe est grise, et blanche sous le ventre. Il fait de grands ravages, dans les plantations, fait des ter-riers énormes dans la plaine, en endommageant les paccages. Sa chair est blanche mais un peu sèche pour rôti, elle doit être très-bonne en civet, on en fait peu de cas [d'elle] en cuisine, en Amérique.

93

### Mon [1<sup>er</sup>] voyage en Europe

Le 28 mai 1868, je quittais Tandil pour me rendre à Buenos-Ayres et de là en Europe, monté sur une grande diligence [voiture] trai-

née par huit chevaux fougueux, attelés deux à deux à la file et montés par [3 ou] quatre postillons un par chaque couple ; Une grande chaîne accrochée du timon au 2<sup>me</sup> couple de chevaux, avait une longueur environ de 8 mètres, et cela afin que le timonier, eût le temps de voir et d'éviter, les fossés et les ornières qui y existent [sinon] ~~et~~ en les traversant, la voiture et les passagers (voyageurs) subiraient un violent choc. Il faut vous dire ici, que ces routes sont frayées, dans les vastes plaines de la Pampa, à travers des marais, ruisseaux et rivières sans pont et sans aucun empierrements, et quand ces passages commencent à être dégradés, on en fraie un nouveau à côté, ainsi de suite, en faisant graduellement de plus en plus des detour, au lieu de suivre autant que possible la ligne droite. Ainsi l'adresse et la dextérité de ces postillons (surtout du timonier) est incroyable, lorsqu'ils se mettent surtout en ~~devoir~~ devoir d'éviter les ornières ou d'autres

94 obstacles, car ces voitures roulent constamment avec une grande vitesse. Le postillon qui est à la tête de l'équipage, avise ceux qui viennent à sa suite par un cri, afin d'éviter un danger, et ceux-répètent l'un à l'autre jusqu'au timonier. Des fois, lorsqu'on doit traverser un ruisseau ou un terrain marécageux, les roues de la voiture entrent dans la fange, et les pauvres chevaux, malgré les coups de fuet qu'on leur débite, sont impuissants pour l'arracher. Alors conducteur et postillons se mettent dans l'eau, pour dégager les roues et s'ils ne réussissent pas ainsi, ils vont quérir au loin, un attelage de bœufs, pour remorquer. Après deux ou trois heures de travail on parvient à dégager la voiture et on se remet en route ; pendant qu'on y travaille, le conducteur procure un mouton aux alentours, on plante, une grande broche avec la moitié de la bête, en plein champ ; les postillons cherchent de la bouse de vache sèche [(fautes d'autre combustible)] entourent la broche, y allument le feu, et exitent celui-ci, en y jetant des morceaux gras de la bête, cela s'appelle préparer un azado (ou rotie) en plain air.

95 Une fois rôtie à point, tout le monde forme le cercle autour et chacun avec les grands couteaux ou poignards qu'ils portent constamment à la ceinture ; prennent un morceau, avec les cinq doigts en guise de fourchette le porte à sa bouche, prend ~~un~~ le morceau avec les dents, recoupe un [plus] petit morceau, dans cette position, au moyen de son grand couteau, au risque en même temps, d'entailler son nez. Souvent, lorsqu'on est resté ainsi embourbé au milieu d'un marécage, les voyageurs restent prisonniers, ils ne peuvent pas franchir à pied ce grand bourbier ou ruisseau. Alors le conducteur donne ordre au postillons de s'approcher de la portière de la voiture, pour sortir les voyageurs, en croupe de leurs chevaux.

Lorsqu'on doit traverser une rivière ou un gros ruisseau, on passe

- souvent diligences et voyageurs en radeau et des fois, ces derniers y passent, avec les postillons montés en croupe des chevaux. Une fois dans un poste, où nous passâmes la nuit, quelque mal-intentionné, vola une écroue qui retenait une des grandes roues, au moyeu. Le lendemain matin, le conducteur, sans se douter de rien, mit l'attelage en marche à franc étriers. Arrivé à peu près
- 96 à cinq cents mètres de distance, le postillon du timon, eût la présence d'esprit de jeter un coup d'œil vers la voiture, et aussitôt jeta un cri d'alarme, (altooo.... ). Une des roues de la voiture, n'avait plus que 2 ou 3 centimètres pour se séparer de l'essieu, une dizaine de mètres de marche, encore plus loin, et la voiture allait se briser probablement, par le choc de la chute, Vingt trois passagers piquions une tête, et qui sait, sous le poids de-tant de bagages et marchandises, si [nous] nous échapâmes pas à la mort. Aujourd'hui, le chemin de fer a fait supprimer ces casses-coups (vrais Galéras). Depuis B. Ayres jusqu'au Tandil, sur environ 95 lieues de trajet, les postes (si on peut toutefois les appeler ainsi) étaient dépourvus de comodités et du nécessaire pour les voyageurs. Surtout lorsque ces voitures enmènent beaucoup de monde, laplupart, sont obligé de coucher par terre, sur des planches, s'il y en a, ou sur des peaux de moutons, l'estomac léger, après avoir pris un peu (de puchéro [au riz]) pot-au-feu, ou un peu de roti.
- Arrivé à la ville de Buenos-Ayres le 1<sup>er</sup> juin 1868,
- 97 je me descidai à m'embarquer pour France ; par le vapeur [à roues] de Marseille, appelée, La Bourgogne, qui se trouvait mouillé, à environ deux lieues du port. Je m'embarquais du môle (du Paséo Julio) sur un petit bateau à vapeur ; d'autres passagers se mirent dans des baleiniers, mais à moitié du trajet notre bateau dût les remorquer, parce qu'ils avaient le vent contraire. Enfin vers 4 heures du soir, nous arrivâmes à bord du paket qui devait nous transporter, et vers les 5 heures celui-ci, se mit en mouvement. La Bourgogne était un bâtiment qui cale 300 tonneaux ; long environ de 110 mètres sur 10 de largeur, ses aménagements intérieurs sont très bien réglés
- Poussés par un vent favorable, qui venait en aide à la vapeur [et voiles tendues] nous arrivâmes le 2 au matin en face de la ville de Montévideo, où on jeta l'ancre. Ce jour là, on ne pût rien y embarquer ni débarquer, à cause que la mer était très-mauvaise ; malgré cela, on parvint à hisser à bord quantités de moutons, bœufs et autres
- 98 provisions de bouche. Le lendemain, l'eau ne s'étant pas encore apaisée, on dût travailler par force aux embarquements. Les passagers arrivaient tous mouillés et horriblement ballottés par les vagues dans de petites embarcations la plupart atteints par le mal

de mer. Pour parvenir à les embarquer [ou hisser] sur notre navire, on dût placer une poulie, à l'extrémité de la verge d'un mat, on y passa une corde qui a [l'une de] ses extrémités portait un tonneau vide, on descendit le tonneau vers les chaloupes, pour y prendre et hisser, un à un, chaque passagers, et les matelots les montaient, en tirant par l'autre bout de la corde. Quand le temps est calme, on monte à bord, par des échelles, qu'on suspend, à cet effet, de chaque côté du navire. (*c'est plutôt un escalier plutôt*) Montévideo est une belle ville, avec un port important, formant une péninsule, assez élevée au centre, assez bien fortifiée, surtout par la forteresse du Serro, qui est très bien située pour défendre la ville.

99 Le 3 au matin, nous quittâmes le port de Montévideo, et le 8 au point du jour, nous entrions à la rade de Rio-Janeyro. La [grande] baie d'entrée est magnifique, [le port immense]. Une nappe d'eau immobile, ce jour là, d'une immense étendue encombrée de navires de toute espèces et de toute grandeur. Les abords, bordés d'ilots et des rochers escarpés, l'ensemble formant à peu près la forme d'un fer à cheval Entouré d'assez hautes colines ou montagnes, qui sont couvertes de forets d'orangers et [variétés] d'autres arbres fruitiers, qui conservent leurs feuillages, verts, tout le temps, hivers ou été et où les singes et les perroquets, trouvent une abondante nourriture. Pendant notre traversée, depuis Montévideo jusqu'à ce point, nous ne vîmes rien de remarquable, si ce n'est quelques bandes de marsoins, des [petits] chiens et [des] cochons de mer, ainsi que quelques navires au lointain.

52

Ainsi que j'ai déjà dit ~~est~~ la ville de Rio est très pittoresque disseminée sur une grande étendue, bâtie en amphithéâtre, sans symétrie beaucoup de rues, sont étroites et tortueuses

100 sur un terrain accidenté, tout le long de la côte et sur les versants accidentés d'une multitudes de colines, paraissant avoir été des dunes, mais dont le sable quartzeu et les coquillages qui la composent ont été agglutinés par une matière pétrifiante, qui l'a durcie avec le temps. La ville possède plusieurs faubourgs où il y a de charmantes promenades, comme Bota-Foca, le jardin botanique où on admire surtout, la grande allée des palmiers, la Playa Grande etc. ....

Malgré cela la propreté de la ville et du port laissent beaucoup à désirer et cela contribue probablement à produire, les ravages qu'exercent, de temps en temps, sur la population, le choléra et la fièvre jaune. Aussi les Brésiliens, en général, sont maigres et de couleurs jaunes ; Un air sombre et orgueilleux les domine et sont peu courtois

Le 14 au matin nous quittâmes Rio-Janeyro et le 18 nous entrions dans la rade de Bahia, autre port du Brésil, pays aussi accidenté

101 que Rio ; C'est là que les passagers achètent quantité de singes, perroquets, des oiseaux empaillés de diverses couleurs et d'autres objets curieux, ananas, bananes etc. ... Il s'y fait, ainsi qu'à Rio un grand commerce de sucre, tabac, café etc. ... cultivés et récoltés dans le pays. La baie [et le port] ont une étendue immense et est très profonde entourée également, par de hautes colines [très] escarpées.

Le 19 au soir nous partîmes de Bahia et le 22, on jettait l'ancre devant Pernambuco ; jolie petite ville, avec un port peu profond, où nous nous arrêta mes, quelques heures seulement, à certaine distance, sans descendre à terre. Cette ville, est encore dans le territoire du Brésil, on la nomme ainsi parcequ'elle a un mauvais port, rempli d'écueils. Le même jour nous quittâmes ce port

Le 29, jour de S<sup>t</sup> Pierre, à onze heures du soir, on encre notre navire, devant l'île S<sup>t</sup> Vincent où on fit des provisions de charbon de terre, pour alimenter les machines. Il faut vous dire, que les Anglais, grands spéculateurs, ont sur ces points, à Bahia et ailleurs des dépôts immenses de houille qu'ils transportent d'Angleterre, pour les revendre et pourvoir aux vapeurs, qui se trouvent en nécessité

102 Il est surprenant la quantité de houille que consomme un bateau à vapeur, surtout le nôtre

La baie de S<sup>t</sup> Vincent est petite ; les abords arides, sans végétation ni plantation ; des colines et des montagnes nues, la contourne.

Une centaine de maisons baties sur la côte, produisent un joli point de vue. L'île S<sup>t</sup> Vincent est une possession portugaise, les habitants sont pauvres et misérables, laplupart. Des bandes de pauvres mendient dans les rues, et viennent, sur de petites chauloupes, demander quelques sous aux passagers des navires qui s'y arrettent. Leur nourriture en général, est du maïs bouilli dans l'eau avec un peu de sel et quelques poissons

Le lendemain 30 juin à 5 heures du soir, nous nous dirigeâmes vers l'île de S<sup>ta</sup> Cruz de Ténérife et le 5 juillet à 6 heures du soir on y jettait l'ancre. Aussitôt les autorités de cette ville intimèrent à notre commandant, qu'il eût à continuer imméd<sup>t</sup> son chemin, si nous ne voulions faire quarantaine, et cela, de crainte qu'il y eût à bord quelque cholérique.

103 Le 9 juillet, au matin, nous étions en vue des territoires espagnols, c'est-à-dire-que nous entrions dans le détroit de Gibraltar. Le premier village qui se présenta à notre vue, fût Tarifa avec son petit ilot, bien entouré de fortifications. Le même jour nous mouillions en face de la ville pittoresque de Gibraltar à cause de ses hautes montagnes qui l'entourent, hérissées de rochers escarpés, entrelesquels [les anglais] ont établi des batteries formidables, bien cachées. Ainsi qu'à l'île S<sup>ta</sup> Cruz on ne



voulut pas nous y laisser stationner, qu'un moment, de crainte que nous portions le choléra. Il y eût cependant quelques bâte-  
liers qui portèrent la correspondance et des provisions ; mais la  
crainte de contagion leur faisaient prendre des précautions ridi-  
cules, entr'autres, ils se servaient de pincettes en fer pour prendre  
l'argent, la correspondance et les paniers qu'on avait vidés à bord  
en évitant ainsi tout contact avec les passagers et les hommes de  
l'équipage. Aussi et pour ces motifs, les voyageurs, ou passagers,  
qui étaient en destination pour Gibraltar furent obligés, d'aller  
débarquer à Marseille. Vers les 5 heures du soir

104 nous quittâmes ce port et bientôt la nuit nous empêcha de voir  
ces pittoresques vues, ainsi que les côtes d'Afrique. Le lendemain  
étant un jour où la température était très-calme, nous rencontrâ-  
mes des milliers de bâtiments à voiles qui cotoyaient de droite à  
gauche, dans la Méditerranée sans pouvoir avancer sur leur che-  
min ; il est probable que le calme y durait depuis plusieurs jours,  
pour qu'une aussi grande quantité d'embarcation se trouvât sur  
ce point.

Le 10, nous passâmes près des Caps Gata et Palos, jouissant de la  
belle et brillante riante vue des côtes de l'Andalousie et de la  
Murcie. Le 11, nous passâmes entre l'île Yvice et le Cap S<sup>t</sup> Martin  
en vue des beaux pays de Valence. Le 12 nous nous trouvions en  
face de la Catalogne ; et le 13 au matin nous entrions dans la rade  
de Marseille. Je me sens ici incapable de faire une description de  
cette belle ville et de ce magnifique port encombré de navires,  
dont la multitude des mats figuraient comme une forêt touffue  
dépouillée de feuilles, pendant l'hivers.

105 Le 15 je pris le chemin de fer qui passe à Toulouse, pour aller à  
Pau. Pendant le trajet, j'admirais la belle organisation de ce ser-  
vice ; Quelle grande différence avec celles des compagnies qui  
gèrent les lignes de Buenos-Ayres !

Pour les mêmes motifs, que j'ai donnés pour Marseille, je m'abs-  
tiendrai de donner des détails des autres villes que je visitais dans  
mon parcours, jusqu'à chez moi.

Pendant les trajets en chemin de fer, les voyageurs doivent bien  
s'informer de la marche des trains car s'il se mettait imprudem-  
ment à causer ou à dormir, et devant souvent changer de wagon  
dans certaines gares principales, ils peuvent être transportés à une  
autre destination, que la leur ; d'autres cas peuvent arriver aussi,  
en voici un exemple : Il y avait dans notre compartiment une  
vieille dame, qui en causant avec ses voisins oublia de descendre à  
sa destination ; tout à coup elle se trouva transportée à 20 lieues  
plus loin. [Toute] au désespoir, elle mit pied à terre à la 1<sup>re</sup> station,  
il faisait presque nuit,

106 et elle fût obligé d'attendre le passage d'un autre train pour retro-

## ÉTUDES ET RECHERCHES

grader, elle était désolée.

A l'entrée du pont de Feas, arrond<sup>mt</sup> d'Oloron, situé à environ [3 lieues] de chez moi, la voiture qui nous transportait fût versée et brisée contre le parapet d'un pont, par l'imprudance du postillon qui probablement dormait sur son siège. Heureusem<sup>t</sup> personne de nous, ne prit mal.

Le 15 août, j'assistais aux fêtes de l'Empereur Napoléon III à Paris ; la veille j'avais assisté à la grande revue des troupes aux champs Elisées. Il y avait plus de cent mille hommes de tous les corps, sous les armes, c'était beau et imposant. Vers les deux heures de l'après-midi, l'empereur arriva à cheval avec son fils, et le défilé des troupes dura jusqu'à 6 heures du soir, par un temps chaud et splendide. Il y eût ensuite de grandes illuminations feux-d'artifice et on fit jouer les grandes eaux à Versaille (où j'y fûs aussi) et sur d'autres points. Durant les dix à douze jours que je passais à Paris, je visitais les principales curiosités.

107 Comme le Jardin de Plantes, le palais royal, les Tuileries, l'hôtel des Invalides, le Palais de Versaille, les Trianons et divers musées etc. etc. Il m'est impossible aussi, de donner des détails de ces merveilles. D'ailleurs pour connaître un peu en détail Paris il faudrait y séjourner plusieurs mois. **Voir la suite au second tome**





TOME 2

- 1 Pendant mon séjour chez mes parents, je fis don au Musée de Pau, des objets suivants : Un Lézard grand (iguane [iguana]) mesurant environ 1<sup>m</sup>20 de longueur, de la tête à l'extrémité de sa queue, et 0,<sup>m</sup>38 de circonférence (au milieu du corps.) Un tatou ou (mulita) Un œuf d'autruche vide. Un serpent de la croix [(mami-fère)] dans un bocal, qui avait 30 petits dans son ventre, avec un serpent vert et un autre rouge tacheté, de blanc et de noir... Un Cent pieds dans une fiole, dans [de] l'esprit de vin.  
Après plusieurs parties de plaisir et de chasse, faits avec mes amis, dans les pittoresques B<sup>ses</sup> Pyrenées, surtout une chasse au chevreuil, que nous fîmes (plusieurs chasseurs réunis) sur les montagnes et forêts de Haux et de Licq et où, comme le plus maladroit des chasseurs, j'eus la chance de tuer une de ces bêtes. Bientôt je dûs penser à retourner en Amérique... J'oubliais de raconter ici une petite aventure qui me succéda pendant mon séjour chez moi : A cette époque l'Espagne était à la veille d'une révolution ; les douaniers français avaient reçu l'ordre d'arrêter le Général Prim (s'ils rencontraient à la frontière). Aussi en traversant le village de Licq, un douanier voulut # m'arrêter, prétendant que j'avais les mêmes signalement qu'on lui avait donné, pour le Général Prim; mais un de mes frères, qui était avec moi, et des personnes connues qui survinrent me firent livrer chemin.

1 bis

**Mon 2<sup>me</sup> retour à Buenos.Ayres**

Le 20 octobre, je quittais encore une fois, le toit paternel et j'arrivai le même jour à Bordeaux où la foire la plus intéressante, me procura beaucoup de distractions, jusqu'au 25 ; jour où je m'embarquais de nouveau pour le Rio-de-la-Plata, à bord du paquebot à vapeur la Guienne (voyez le croquis ci-avant) Les trois premiers jours de notre navigation, dans le golfe de Gascogne, nous fûmes (tous les passagers) un peu souffrants, du mal de mer. Le 30 nous nous promenions dans la belle ville de Lisbonne.  
Lisbonne possède une vaste baie ; d'où on jouit d'un point de vue magnifique. La ville est très propre ; on y voit aux alentours des dépressions profondes, sur le sol ; qui datent des grands tremblements de terre survenus en Novembre 1755, et qui détruisirent presque toute la ville.

Plus de trente mille personnes y périrent. Les ruines de S<sup>t</sup> Paul et autres, qui existent encore, sont des témoins de cette grande catastrophe.

Le 1<sup>er</sup> Novembre nous passions en face des îles Canaries. Ainsi, en peu de temps, je venais de faire le tour de la péninsule espagnole, partie par mer et partie par terre. Le 4, nous mouillions au port de Dakar, en vue de l'île Gorée (Affrique) possession française dans le Sénégal. Aussitôt notre arrivée, quantités de nègres, montés sur des petits canots entourèrent

- 2 notre navire. Ils étaient tous nus, moins un morceau de chiffon qui couvrait, tant bien que mal, leur abdomen ; Aussitôt, ils commencèrent à nous appeler en français « Camarade un sou, camarade un sou » Chacun de nous leur jettait une monnaie et aussitôt on les voyait se plonger dans la mer et souvent se battre sous les ondes, pour se disputer ces modiques proies. Leur adresse dans la natation est admirable.

Rien de remarquable dans l'île, ni au port de Dakar, où le terrain paraît très-aride et peu propre à l'agriculture. Le même jour nous quittâmes ces parages et l'équipage se mit en devoir de nous faire franchir l'Océan, presque perpendiculairement, vers le Nouveau Monde.

Le 12, nous arrivions au port de Pernambuco. le 14 à Bahia. Le 18 nous stationions dans la belle rade de Rio-Janéyro.

Pendant les cinq jours que nous y restâmes, nous eûmes le temps de visiter de nouveau ses magnifiques promenades. Le séjour y est insupportable pour les personnes non habituées aux chaleurs tropicales ; sans cela, c'est le pays où la nature a dû répandre le plus de prodigalité, en fait de la merveilleuse végétation et de la flore. Les divers fruits sont si abondants dans toute saison, que le pays ne doit jamais craindre de disette. C'est un vrai jardin d'Eden, (moins le climat). Depuis dix heures du

- 3 matin, jusqu'à quatre heures du soir, on voit peu de monde circuler dans les rues, seulement des noirs, quelques domestiques et les pauvres ouvriers.

Les familles aisées font de la nuit le jour. L'européen en général, y dépérit peu à peu et de plus, les vices et la corruption, font beaucoup dégénérer les habitants ; ils sont presque tous pâles et maigres et accablés d'infirmités. Enfin je me sens incapable ici de pouvoir faire une relation détaillée sur les merveilles [qui existent]. Le 23 nous quittâmes le port, ~~et~~ le 28 nous étions à Montévideo ; et enfin le 29 nous débarquions à Buenos-Ayres.

Entre la ligne de l'équateur et celles des tropiques nous rencontrâmes à profusion, deux espèces de poissons gélatineux l'un appelé la méduse et l'autre la galère ; leurs conformations est très-bizarre (voir le dessin à la fin figurant une méduse à clo-

chette, dévorant un poisson) ; il se tient comme un bol renversé sur la surface de la mer, si on le touche il a des mouvements de contraction et de dilatation. On lui voit la bouche, le canal alimentaire, des bras souples et nerveux, qui sont les pourvoyeurs de cette bouche affamée, ouverture unique qui sert à l'introduction des aliments et à la sortie des digestions.

La galère ne diffère de la méduse que par la structure de son corps. Elle ressemble à une crête de coq, dont la crête

- 4 rosée, surnage sur la surface des eaux. Ces deux espèces, sont phosphorescentes, surtout pendant les nuits sombres ; elles forment, le magnifique spectacle d'une mer en feu. Pendant le jour nous nous plaisions à regarder ces diverses masses flottantes de couleurs variées, avec leurs ceintures dorées et leur longs bras rouge. Tous ces objets distraient le navigateur et lui rend plus supportable, les ennuies et les fatigues d'une longue traversée.

Je tâcherai de raconter ici, quelques détails, sur le mode de transport de la ville et du port de Bahia. La ville est bâtie en amphithéâtre sur des falaises élevées et escarpées, où les voitures ne peuvent [pas] circuler, que sur certains points, à cause des fortes pentes du terrain. On y voit, dans tous les carrefours des chaises-porteurs à louer par heure, ou par course. Une fois introduit dans cette espèce de niche, le voyageur quitte la terre soulevé par deux nègres esclaves ou libres ; c'est bien là le rouage indispensable de la primitive civilisation des Portugais. D'autres portent [des] colis, malles, pièces de vin, viandes barriques de sucre etc. etc. Les voilà bientôt en marche, ils sont deux ; d'abord bien courbés enterrer, passent une corde [ou courroi] sous la barrique ou le colis ; la nouent au dessus, passent sous celle-ci une poutrelle de bois, longue et flexible, mettent leur son extrémités sur les des épaules, puis les reins se cambrent, appliquent les deux mains sur les cuisses ;

- 5 les jarrets se tendent et voilà ces homme debouts en marche, débitant sur tout le long du chemin un murmure qui n'est pas un chant, mais plutôt un gémissement plaintif qui, dit-on, contribue à soulager leur fatigue. Aujourd'hui un chemin de fer aérien qu'on a construit, fait concurrence à ces rustiques véhicules.

Après avoir quitté le chemin de fer à Chascomu, situé à 30 lieues au Sud de Buenos-Ayres, et pris la diligence (galera) pour m'en retourner au Tandil, je faillis une autre fois perdre la vie, avec six ou sept autres compagnons. La voiture marchant à toute vitesse, les postillons, pour éviter une ornière ou une flaque d'eau, tournèrent trop brusquement l'attelage ; alors les roues du côté extérieur se soulevèrent et l'impériale étant très chargée de bagages contribua aussi à faire perdre tout-à-fait l'équilibre à la voiture. La voiture se renversa avec un choc terrible et se fit en pièces,

comme une bouteille qu'on jette sur une pierre. Après avoir culbuté et pirouété, entre les débris de bois, vitres et bagages, je me relevai quitte avec une légère blessure au bras. Le paletôt que j'avais sur moi se trouvait déchiré en plusieurs endroits. Le choc fût comme un coup de foudre, tant nous marchions vertigieusement. Avant que nous eûmes le temps d'apprécier le danger, nous étions pèles mêles disséminés sur le sol et sous les débris ; se plaignant chacun, suivant la gravité

- 6 de son mal. Le conducteur et un vieillard, reçurent seuls de graves contusions et fractures et dûrent s'arrêter pour se faire soigner à Chascomus

Me voilà enfin, de nouveau installé dans ma jolie et pittoresque propriété au Tandil ; mais en même temps, un nouveau nuage d'illusions vient troubler ma tête. Je pourrais y passer une vie retirée et heureuse à côté d'une bonne compagne. Figurez-vous, ma jolie petite habitation, presque couverte par l'ombrage des saules, peupliers et péchers, que [ma] main [avait] plantés, entourée de plusieurs allées contournée de colines rocheuses granitiques ; plus loin, une immense étendue [de semis] de blé travaillé par mon fermier et ses voisins ; d'une végétation et production surprenante. Mon pigeonnier encombré de nouvelles familles ; dans mes plantations, quantité de nids de tourterelles perchées sur les branches, sans que personne ne les incomode. La grande perdrix rouge et la petite grise, débitants en pleine liberté, leurs chants d'amour ou de rappel à leur petite famille et enfin le ramage des petits oiseaux à robes bigarrées de différentes couleurs se cachant entre les feuilles et les branches pour se garantir de la chaleur du jour. Tout ce-ci produit un charmant concert autour des habitations et distrait beaucoup.

- 7 Cependant je ~~ai~~ promis et fait vœu de retourner au plus tôt en France et j'aime autant que possible à tenir mes promesses ; et quoique j'étais obligé de faire à cet effet, beaucoup de sacrifices pécunières, je le ferai encore cette-fois, si Dieu écoute mes prières et ne m'arrive quelque contretemps.

Afin de distraire le lecteur, je reviendrai ici sur le passé et raconterai brièvement quelques incidents que j'ai oublié de les écrire plus avant :

Vers l'année 1862 je fûs me baigner au ruisseau du Tandil, avec un ami ; dans un étang d'eau <sup>où nous étions</sup> [mon camarade] s'exerçait à la nage traversant une profondeur de courte distance, qui formait entonnoir ; tout à coup je l'entends crier ; au secours !. la peur ou la fatigue lui avait fait paraliser ses forces. Au milieu du trou où il se débattait, on le voyait par moment disparaître dans l'eau et un moment après il reparaisait implorant du secours. Quoique ne sachant guère nager moi-même, je ne pus plus souf-

frir ce triste spectacle, je m'élançais vers lui en lui tendant une main, mais déjà étourdi par l'eau qu'il avait avalé il ne me faisait pas cas, alors je m'approchais de lui, mais aussitôt il m'enlaça avec les bras et monta sur mes épaules, et m'exposait de cette manière à me noyer à mon tour ~~sous l'eau~~; ne pouvant plus nager ; alors par un effort désespéré, je le lançais par-dessus ma tête et lui

8 criai d'essayer de faire pied, attendu que je l'avais repoussé à la berge du trou. Il n'en fit rien lorsque j'arrivais épuisé de fatigue à terre, j'eus la douleur de le voir une seconde fois se débattant au milieu du trou ; mes yeux ne pouvaient plus contempler cette triste agonie, je m'élançais une seconde fois à son secours, sans réfléchir. Alors celui qui se noyait m'enlaça et paralisa par ce moyen tous mes mouvements, un quart d'heure de plus et nous passions les deux à l'Eternité ; heureusement un créole nous vit et vint nous jeter une corde, alors je criais à mon ami, déjà à moitié asphyxié de s'en emparer, ce qu'il pût le faire avec beaucoup de peine et se sauva par ce moyen, et moi fatigué et épuisé je pus, tout juste, arriver à terre.

Une autre fois j'étais à la chasse avec le même compagnon, celui-ci par distraction, fit l'imprudence de bourrer son fusil avec un billet de banque de 40 francs [qu'il avait dans la poche]. Au retour de la chasse et lorsqu'il s'[en] aperçoit, il me fit part de sa perte ; j'eus l'idée de lui observer que peut-être, il le trouverait encore dans le canon de son fusil, qui était resté chargé. Mes prévisions furent vraies, et il fut bien content, lorsqu'il retira, avec le tire-bourre, le susdit billet.

9 Depuis douze ans que j'habitais, Tandil, personne n'avait aperçu jusqu'à ces jours, d'animaux féroces, ni aux alentours. Le 10 Avril 1869 au soir, mon fermier tout haletant m'appelle, en me disant : qu'il y avait un lion (coguar) entre les rochers de ma propriété. J'y fûs avec mon fusil, et après quatre décharges je l'abattis. C'était un jeune lion embâtardi, qu'on appelle coguar mais déjà aussi grand qu'un veau de un an, couleur fauve, plutôt canelle, le mâle n'a pas de crinière, ils sont moins grands que les lions d'Afrique.

Des européens qui ont été captifs chez les Indiens sauvages, assurent que quand le temps est froid, ceux-ci font des parties d'un jeu qui à beaucoup d'analogie avec le mail, jeu favori des enfants basques : pendant l'hiver. La partie est composée de huit à dix personnes, chacune armée d'un gros bâton à tête recourbée, en crosse qui se mettent en deux files, en adversaires d'un égal nombre, faces à faces, laissant un intervalle entre les deux files. La première personne qui est en tête, butte une pelote de cuir ou de bois, en la frappant de toutes ses forces, avec la tête du bâton recourbé et la dirige vers les deux files. Aussitôt la pelote tombée



à terre, les deux files se mettent en mouvement pour la repousser, avec les bâtons, dans une direction opposée à ses adversaire d'en face, afin d'arriver à l'un des deux bouts [ou buts] qui se trouvent signalés aux

- 10 deux têtes de files ; Celle qui a gagné la partie, c'est-à-dire [la file] qui est parvenue à repousser la pelote jusqu'au bût qui lui correspond, a la main pour recommencer de son côté la tactique. Comment se fait-il que ce jeu ait franchi une distance de plus de 2.500 lieues ? Ou serait-ce le hasard qui aurait fait inventer à ces sauvages, ce même exercice ?

J'ai parlé ci avant que j'ai tenu au Tandil, associé avec mon frère aîné une maison de Commerce mais j'ai omis de donner de détails de nos marchandises et de notre industrie : Nous vendions du sucre du café, toute espèce de comestibles, pain, charcuterie froide, boissons de toute espèces, tabacs cigares bâteries de cuisine poteries, fers, cristaux, verrerie, chaussures, vêtements confectionnés, linges et nouveautés etc. etc. Nous avions dans notre campagne un abattoir pour tuer et débiter les juments grasse, mon frère s'en occupait spécialement ; on leur enlevait le suif et la graisse et [avec] le reste de la viande [on nourrissait des cochons], nous faisons de l'huile d'éclaira avec cette graisse que nous vendions en détail et avec le suif nous fabriquons des chandelles. Après avoir vendu partie de mes propriétés du Tandil, dans le but de me retirer définitivement en France, j'eus encore le malheur d'entamer un procès, contre un individu de mauvaise foie, français, qui me nia de reconnaître deux billets qu'il m'avait souscrits, de sa propre main, d'une

- 11 valeur totale de dix-neuf mille francs, qu'il me devait, pour lui avoir confié, des troupeaux, provenant des recouvrements, en nature, que je lui avais confiés. (et avoir lui-même faussé sa signature) Mais les hommes de loi à Buenos Ayres, lorsqu'ils sentent que leurs clients ont des biens ou de l'argent, prolongent à l'infini les procès et si les plaideurs s'obstinent à continuer l'affaire, ils finissent par les ruiner. La presse a fait souvent, des plaintes à ce sujet, mais le Gouvernement fait la sourde oreille ; aussi pour ne pas faire [plus] de mauvais sang et pour éviter un acte de désespoir, je laissais la poursuite de mon procès, au soin d'un de mes frères, avec plein pouvoir de le continuer mais je n'ai eu aucun bon résultat à ce sujet. Le jugement fût rendu en ma faveur, le tribunal ordonna qu'on s'emparât de ce faussaire ; mais celui-ci, d'accord avec le juge de paix du canton, (parce qu'il lui avait abondam' graissé les mains) était prévenu par ce dernier, qu'on allait le prendre, et lui ~~avait~~ donnait le temps de se sauver dans une province voisine.

Le 20 juin 1871, je quittais de nouveau Tandil, avec un peu plus de

12 soucis dans le cœur, et me dirigeais vers l'Europe. Le 23 dans un village appelé Chascomus, ou je m'arrêtais, quelques jours chez un ami ; nous partîmes un matin, quatre connaissances, à la chasse, dans une calèche, nous prîmes quantité de bécassines, perdris et canards. Notre cheval de l'attelage était si paisible, que l'un de nous le menait près du gibier et les autres fesaient feu de dedan la voiture.

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1871, jusqu'au 1<sup>er</sup> juin, la fièvre jaune avait fait de terribles ravages dans la ville de Buenos-Ayres ; vingt-cinq ou 30 mille personnes étaient morts, victimes de ce fléau. Le 25 juin j'arrivais dans cette ville avec l'intention de m'embarquer [définitivement] pour la France ; mais deux jours après, la petite vérole me prit et durant un mois me fit endurer d'horribles souffrances.

Enfin le 30 juin, me voyant un peu rétabli et covalessant je m'embarquais ~~pour la France~~ à bord du paquebot à hélice la Gironde et le lendemain, à trois heures du matin, nous mouillions en face de Montévideo. Ce jour là, la mer étant très mauvaise, les passagers qui arrivèrent de cette ville pour s'embarquer, à bord de nôtre navire, étaient dans un état pitoyable, tous mouillés par les vagues, trempés comme des canards, se débattants pâles-mêles contre le mal de mer. Le même soir 1<sup>er</sup> Juillet, on se remit en marche. Durant plusieurs jours le vent ne cessa de souffler avec force et produisait un fort roulis, qui nous rendit malade, presque tous les passagers.

13 Le 2 juillet, nous vîmes flotter au large, une grosse pièce de charpente. Le 4, nous contemplions de grosses baleines ou cachalots, qui se débattaient sur l'eau. Le 5, nous entrions dans la rade de Rio-Janeyro, vers les 10 heures du matin. J'ai je ne puis pas m'empêcher de parler de nouveau de cet Eden. La mer étant très calme, on ralentit la marche de notre navire ; tout le monde monta sur le pont et resta en extase de contemplation de ce riche et admirable pays, panorama précieux et indescriptible, ces rochers pointus et gigantesques, sortant un à l'embouchure, de forme d'un pain de sucre, qui parait à une sentinelle avancée, au milieu de la mer. Ces hautes chaînes de montagne, que la clarté du jour reflétait les premiers, pleines de végétations luxuriantes, toujours vertes ; [et] toutes de formes variées, voici les noms que portent quelques unes. Pan de Azucar, (celle dont nous venons de parler) La Corcoba, S<sup>ta</sup> Tereza etc. etc. L'entrée de Rio est défendue par plusieurs forts, comme celui de S<sup>ta</sup> Cruz, San Jecan, plaza de Bermejos etc. etc. Et toute cette réunion de meirveilles est admirable, et fait éprouver à tous un bien-être corporel, qu'on ne peut définir. Toutes les impression favorable que nous causa l'entrée du port, disparurent en parcourant certains quartiers de la

ville, plusieurs rues étroites et tortueuses, des édifices bâtis irrégulièrement<sup>s</sup> et couvertes en tuiles, [et] où on respire, une atmosphère suffoquante et forte de [ce qui] fait disparaître les premières illusions que nous avons éprouvées. Il y a cependant, quelques belles

14 places et des carrefours, où des édifices superbes, sont bâtis à la moderne.

Le 7 au soir nous quittâmes Rio-Janeyro, le vent qui soufflait avec force, refoulé par la vitesse du navire, faisait rejaillir de la mer, beaucoup d'écumes blanches phosphorescentes qui ressemblaient à des étincelles de feu, qui s'allumaient, et s'éteignaient ensuite, très-rapidement.

Le 8, nous croisâmes en mer le paquet anglais de Liverpool et le 10 au matin nous entrions dans le port de Bahia ; en même temps nous rencontrâmes des pêcheurs qui avaient harponé une baleine et qui bravaient beaucoup de péril, contre le grand cétacé, qui était furieux contre ses ennemis, entraînant à volonté, leur embarcation tantôt à droite tantôt à gauche, en lançant à une grande hauteur des jets d'eau, bouillonnant l'eau, par les mouvements de sa redoutable queue. Au moment où nous perdions de vue ce spectacle un des pêcheur lui piqua un second harpon.

Le 10 au soir nous quittâmes Bahia, et le 13 avant jour nous nous arrêtaimes en face de Pernambuco. (J'oubliais de dire, que dans les ports de Brésil, et surtout à Rio et à Bahia, les paquebots chargent de grandes quantités [de riz], de sucre, du café, du tabac, et d'autres produits du pays). Un poitrinaire, Portugais, mourût à bord le

15 9 ; on l'enseveillit sans pompe, on lui attacha un poids au pied, et fût précipité dans la mer

Au port de Pernambuco nous fûmes distraits par la pêche d'un requin, que fit un capitaine du bord, par le moyen d'un grand ameçon au bout duquel on avait mis un morceau de lard, pour appât, le tout fixé au bout d'une forte corde, jetée dans la mer, [et] attachée au navire ; en plus, nous fûmes témoins d'un plongeon [involontaire] que firent dans la mer un visiteur et le marin qui le conduisait, de la manière suivante : un jeune monsieur correctement habillé était venu au navire pour accompagner un ami qui devait prendre passage pour l'Europe. Au moment où ils mettait un pied sur l'échelle de notre navire un contrechoc des vagues fit tout à coup, abaisser la barque qu'ils montaient ; le jeune homme se crampona de suite à une corde, et en même temps le marin son compagnon voulut le secourir et le saisit ; mais aussitôt la corde céda d'en haut, et les voilà les deux, tout d'un coup, plongés dans la mer ; on les retira immédiatement en hissant la même corde, qu'ils n'avaient pas lâché un moment ; ce monsieur

se retira moins pimpant qu'il n'était arrivé et en faisant une triste figure [bien] piteuse et pénant

Le 13 au soir nous prenions le large vers Dakar possession française au Sénégal et le 18 au soir, après avoir traversé

16 presque en ligne droite l'Océan Atlantique, nous entrions dans ce port. La nuit du 17 il mourût [encore] à notre bord un homme poitrinaire et le lendemain une femme atteinte de paralysie ; on les transporta à cette terre d'Afrique, où nous y étions, pour les ensevelir. Le 19 à 9 heures du matin, notre navire se mit de nouveau en marche vers Lisbonne et le 26 au matin nous entrions dans ce beau port, après avoir essuyé durant quatre jours, des vents contraires et une grosse mer. Ainsi que j'ai déjà dit, la vue de Lisbonne est superbe, aussi les Portugais disent avec raison : (El que no ha visto Lisboa no ha visto cosa boa) Les édifices les plus remarquables, sont je crois, à l'entrée, comme le Lazaret, où on fait faire quarantaine aux passagers et marins, qui sont suspects, de porter quelques germes de maladie, le couvent de San Jeronimo, la tour de Belem et le palais Adjuda, résidence du roi et cinq lieues plus loin est le palais de Cintra, petit Eden qui renferme entre autres choses notables, les jardins de Madame. On l'appelle ainsi, parce qu'il fût jadis habité de Holstein épouse de Don Fernando. Plus loin se trouve une autre résidence royale appelée : Torres Vedras.

Les portugais ne voulurent pas nous laisser descendre à terre, de crainte de contagion. Aussi comme il y avait près de 160 passagers, à notre bord, en destination

17 pour Lisbonne, on leur intima l'ordre d'aller débarquer, comme nous à ~~Marseille~~ Bordeaux, s'ils ne voulaient faire une quarantaine de 8 jours au Lazaret.

Le 26 au soir, on remit à la voile, et à la vapeur, pour Bordeaux. Le 29 au soir on encrent en face de Poillac et le 30 au soir, après avoir fait une quarantaine de un jour et demi, nous descendîmes à terre à Bordeaux.

Revenons encore, un peu ici, sur le passé : A mon départ du Tandil (en 1871) il n'y avait que la moitié environ, des habitations concédés et bâtis, sur le local destiné, à cet usage ; Le tout divisé et coupé par 19 rues qui se croisaient symétriquement en équerre formant ainsi, 90 carrés, ou îles de maison, en forme d'un grand damiers, ayant chacun 192 mètres environ de côté, et ceux-ci divisés en même temps, en 8 lots ou concessions [solares] (A voir le dessin ci-après, à la fin) Les bâtiments qui y étaient déjà construits sont indiqués, par de petits carrés lavés en noir ; j'y ai mis aussi les noms de rues, sur le plan. Tandil n'est plus aujourd'hui un village en construction, mais bien une ville importante. Comme géomètre et architecte ; je fis en principe, le plan de la ville en construc-

tion, les devis, estimatifs et plans de l'hôtel de ville, des extrades et des bâtiments du (cirquo) ou champ de courses et le tracé et plantation de la nouvelle place publique ; et m'occupais [aussi] du mesurage, bornage et des délimitations, que la municipalité concédait aux sollicitants ; Moyénant le prix modique de 20 francs, qu'on versait à la caisse de celle-ci, comme droit de concession on leur livrait un titre sur papier timbré

18

### Mœurs et chasse primitive de l'autruche<sup>+10</sup>

L'autruche d'Amérique est beaucoup plus petite que celle d'Afrique. [Les indigènes] faisai[ent] leur chasse, uniquement pour l'intérêt de la valeur de sa plume. Lorsqu'on apercevait certaines bandes qui fréquentaient quelque localité ; les créoles et même quelques étrangers, organisaient pour un jour fixé, une battue au moyen des boléadores à 2 boules (voir à la page 107 [1<sup>er</sup> volume]). Quinze à vingt cavaliers commençaient à former dans la plaine un vaste cercle et en même temps commençaient à partir au galop, à épouvanter ces oiseaux ; peu à peu, et au commandement des principaux chasseurs le cercle va de plus en retrécissant. Ces pauvres bêtes sont renvoyés à grands cris d'un chasseur à l'autre [épouvantés] et menacés en même temps par les évolutions des boules (boléadores,) à un moment donné, le cercle étant assez retrexi et les oiseaux bien cernés. Chacun se met en mesure de lancer ses boules à ceux qui sont à portée ; le carnage commence et bien comptés seront celles qui en échappent.

Les Anglais toujours ingénieux, ont trouvé un moyen plus lucratif et moins difficile pour exploiter ce commerce ; ils ont acheté et clos en fil de fer et pieux, d'importantes étendues de champs et en élèvent des quantités [d'autruches pour la reproduction] qui leur donne un grand revenu ; Lorsque leur plume est assez longue, il la leur arrache, sans les tuer, et ainsi de suite chaque année, ils en plument une quantité. Lorsque la saison de leurs amours est venue, le mâle choisit des compagnes, quelquefois il n'en a que deux

- 19 mais il n'est pas rare qu'il en rassemble jusqu'à 6, six. Toutes les femelles dépendant d'un même mâle, pondent dans le même nid et partagent le soin de l'incubation. Le nid est creusé dans la terre et le produit de l'excavation, sert à rehausser les bords. Les œufs y sont déposés très habilement ; pour ménager l'espace et conserver la chaleur, le petit bout est dirigé vers le centre et l'autre vers le contour ; chaque femelle couve à son tour ; durant la journée, et pendant la nuit c'est le mâle qui prend sa place et defend en même temps les œufs ou les poussins contre les chacals, les chats-tigres et autres maraudeurs. Un nid contient quelquefois jusqu'à

60 œufs, mais plus souvent on n'y trouve que la ponte de deux femelles, c'est-à-dire 24 à 32 œufs. La durée de l'incubation est de 36 à 40 jours. Lorsque les œufs sont frais, c'est un aliment que les gourmets ne dédaignent pas.

Pendant nos traversées en mer, nous avions à bord d'autres distractions : Notre capitaine commandant, levait tous les jours avec sa lunette, en vue du soleil, les degrés de longitude et de latitude, où nous nous trouvions ~~chaque jour~~ et les écrivaient sur un tableau noir, à la vue de tout le monde. Je prenais alors la mape-monde que je possédais et y pointais jour par jour, le lieu où nous nous trouvions. C'était pour moi une agréable distraction de plus. On appelle Pampéra un ouragan impétueux qui vient souvent en rasant les Pampas ; soulève [subitement] une grande poussière qui obscurcit tout l'horizon, et fait [courir ou] disperser les troupeaux de leur parcours habituels.

Le lecteur me pardonnera ici de corriger quelques passages, sur les relations que donne M. Jules Vernes dans son ouvrage : Les enfants du Capitaine Grand, à la recherche de leur père, traversant les Pampas de la province de Buenos Ayres. Je puis le faire, puisque j'y suis resté depuis 1859 jusqu'à 1871

Je trouve étrange, lorsque la caravane, à la recherche du Capitaine Grand, passant au territoire de Tapalqué, ne parle point d'un village conséquent (aujourd'hui ville) limitrophe à ce dernier, appelé Azul, (qui veut dire bleu,) nom donné probablement par rapport au ruisseau, couleur bleuâtre, qui le traverse ; ce village est situé de 15 à 20 lieues de distance de mon ancienne résidence, Tandil.

Le récit que fait Jules Verne, du brave basque, Manuel Ipharraguerre, commandant en 1865 le fort Independencia, [en train de faire l'exercice avec ses 5 ou 6 fils en chemises ; au fort,] situé au centre du village de Tandil, ne peut pas être vrai ; parce que le seul commandant de la dite place à cette date, était le colonel Machado, que j'ai connu en particulier, il était (né dans le pays) créole par conséquent, et n'avait pas de fils. Le village de Tandil est situé vers le 38<sup>me</sup> degré au Sud, et par conséquent, il ne fait pas assez chaud, pour que les conscrits se soient mis en chemise ; afin de faire l'exercice avec le sus-dit Ipharraguerre (exagération peu véridique)...

Le même auteur dit aussi : qu'il y a beaucoup d'enfants dans les familles créoles ; moi j'ai observé le contraire [surtout] à la campagne. Les nombreuses, en famille, sont comptées, et la cause principale doit-être, le désordre conjugal et immoral qui y existe. Il dit encore : que pour arriver au village et au fort du Tandil ils dûrent grimper des montagnes et de fortes pentes. Cela ne se consoit pas non plus, ce village [et l'ancien fort en ruine] étants

bâties sur une plaine. Il est étonnant aussi qu'il ne parle point, de l'unique merveille, du pittoresque Tandil : (la piedra Movediza) le rocher mouvant assis sur son centre de gravité, suspendu au sommet d'une montagne granitique, dont j'ai fait la description ci-avant.

Ainsi que j'ai déjà dit : il y a beaucoup de désordre dans les familles indigènes et par ce motif, la population décroît tous les jours. Il y aurait encore, plusieurs autres passages à contester sur le susdit ouvrage de Jules Verne ; concernant la traversée de la caravane, à travers les Pampas, du Sud de Buenos-Ayres, et [aussi des notes qu'il donne] sur les mœurs et coutumes des habitants ~~qu'il donne~~. [on voit bien que l'auteur n'est jamais allé dans ce pays]

Quand les propriétaires amènent des troupeaux de juments, vaches, ou bœufs, indomptés, aux abattoirs de Buenos-Ayres, on les enferme dans un (corral) ou grande cour formée d'une haute palissade, placée contre l'établissement. Trois ou quatre hommes avec leurs lazos, commencent à les enlacer, d'autres attachent leurs membres et les couchent à mesure sur une plateforme roulante, qu'on fait glisser vers une ouverture de l'établissement. Là un tueur spécial, avec son grand poignard le saigne dans deux minutes ; deux autres ouvriers dépouillent de suite l'animal de sa peau ; D'autres arrivent, l'un pour ouvrir et arracher les intestins et met la graisse de côté, l'autre met la viande bien dépécée ~~de côté~~ et enfin d'autres la préparent et la mettent en salaison. Ces ateliers sont si bien organisés qu'en un clin d'œil l'animal est débité et salé

Au Tandil, j'eus la mauvaise chance, entr'autres) de vendre certains terrains que je possédais, au pied de la merveilleuse roche mouvante (la movédisa). Car à mon retour en France, j'ai su que ces terrains avaient pris une grande importance, par suite des carrières de pierre qu'on y avaient ouvertes et que si je les avais conservés, j'aurai bénéficié au moins 500 mille francs de plus sur leur vente.

Après la découverte du Continent Américain, ces plaines si vastes (Pampas) se sont faits plus hospitaliers et habitables. Pour faciliter les communications entre ses côtes et le centre, il s'est établi des populations aux bords des rivières et des ruisseaux de la pampa ; et depuis lors, on continua à peupler de bétail, toute cette immense étendue. De grandes distances à autres, se rencontrent des estancias, maisons [bâties en briques et pisée] (propriétés des maîtres) et de petites habitations isolées [celles-ci] construites

de quelques pieux [plantés]. Des roseaux [formant la carcasse du toit] couverte de cuir ou de la paille ; le tout attaché au moyen de lanières de cuirs qu'ils fabriquent avec leurs couteaux. Dans les intervalles de ces grossières habitations se trouvent errants dans

la plaine d'innombrables troupeaux, brèbis, vaches et chevaux, demi sauvages. L'augmentation et la prodigieuse propagation de ces animaux, transporté de l'ancien Continent en Amérique, est surprenant.

Quand, par l'action verticale des rayons du soleil, qu'aucun élément l'amortit, les paturages se sèchent, jusqu'à se réduire en poussière ; la terre embrasée, se fend et s'ouvre en crevasses, comme si elle avait été ouverte par l'ocillation d'un tremblement de terre ; alors il arrive souvent que deux vents opposés (qu'on appelle el Pampero) se rencontrent et luttent sur la superficie et si leur choc se termine, comme il arrive fréquemment, par produire en [eux], un mouvement circulaire ; alors la plaine présente un spectacle extraordinaire. Le sable et la poussière si fins, semblables à un nuage forment un entonnoir qui avec sa pointe inférieure va rasant la terre, comme une ébruitante trombe et fait peur aux voyageurs qui n'ont pas d'expérience. Le ciel qui paraît beaucoup plus bas, ne brille que d'une faible clartée, trouble et livide à la fois, sur ces plaines déséchées, l'horizon se retrécit aussi et comprime le cercle du désert et le cœur du voyageur observateur, en même temps.

- 24 Ainsi le sable ardent et pulvérisé suspendu dans l'atmosphère qui l'obscurcit et le couvre avec un épais voile, augmente l'insupportable ardeur de l'air environnant

Le vent de l'Est [le Pampéro (décrit ci avant)] au lieu de fraîcheur et de soulagement, enmène de nouvelles ardeurs au désert, traînant après lui les ardentes émanations d'un terrain brûlé pour longtemps. Les flaques d'eau et les petits lacs, que protègent souvent l'ombre de quelques saules, deséchés par l'ardeur du soleil, s'évaporent et disparaissent peu à peu. Les chevaux, les vaches et les autres animaux, formant de grands troupeaux vaguent par-ci par-là, opprésés couverts de nuages et de poussière, tourmentés par la faim et une soif ardente. Les uns lancent des mugissements sourds et profonds tandis que les autres alongent et tendent leurs cous en direction contraire au vent, aspirant avidement l'air, pour voir s'il leur porte quelque émanation ou indice de quelque mare d'eau qui n'est pas encore complètement évaporé. Quand après une longue sècheresse, s'approche la saison des pluies, l'aspect du désert change de face. Vers le Sud commencent à se faire voir des nuages isolés qui paraissent à des montagnes éloignées et les vapeurs vont s'étendre comme un nuage sur tout l'horizon, en faisant attendre entendre au loin les rumeurs du tonnerre, qui annoncent la pluie vivifiante. Alors la Pampa se couvre de vapeur et l'humidité s'étend sur toute la plaine. La sensitive scorsonere déploie

- 25 ses feuilles endormies au point du jour, et paraît saluer l'arrivé du



soleil, comme font les plantes aquatiques qui ouvrent leurs tendres feuilles et les oiseaux avec leurs chants mélodieux. Les chevaux et les troupeaux de tout genre, folâtraient et font des courses éfrénées en gambadan, dans toute la plaine. Le Jagüar, gracieusement mouchetée, se cache sous les hautes herbes et d'un agile saut, comme un chat se lance, comme le tigre de l'Asie, sur la proie que pour son malheur, passe à sa portée ; Mais cet animal s'est retiré loin des lieux habités.

L'invasion des nuées de sauterelles (la langosta ) dans les plaines du Rio de la Plata fait de temps à autres de grands ravages

En 1871, pendant ma traversée de retour en mer, j'inventais et dessinais un nouveau système de traction, que j'appelais chemin de fer, Aéro-automoteur. Croyant avoir fait une découverte utile, je pris un brevet d'invention, que je possède encore, mais qui est périmé, faute d'avoir continué à remplir les formalités d'usage. J'avais pris ce brevet croyant pouvoir l'utiliser, mieux que je l'ai fait et surtout en vue d'exploiter à Licq, dans la propriété de ma famille, une mine paraissant très-intéressante de charbon de terre ou d'anthracite, que nous croyions y avoir découverte, c'est à cause de sa ressemblance en couleur, de la houille, ~~mais qui~~ ça n'était que de la marne noire irisée sans valeur mêlée de carbure de fer, avec des boursouflures volcaniques. J'y fûs pour mes frais avec un de mes frères, qui avait fait faire [aussi] des fouilles.

26

En 1874, entre une douzaine de chasseurs, nous organisâmes une battue au chevreuil, dans la pittoresque forêt vierge d'Iraty, située à la frontière d'Espagne ; et où par exceptions des autres chasseurs toujours habitués à tuer quelque pièce, nous eûmes la mauvaise chance de ne rien prendre. Après deux jours de trotte, nous rentrâmes chacun chez soi, harassés, mornes et brédouilles. Des vieux chasseurs qui étaient avec nous, nous dirent, que jamais dans de pareilles chasses, ils ne s'étaient retirés sans rien.

Ainsi que j'ai dit plus loin, le 30 Juillet 1871, nous débarquâmes définitivement à Bordeaux. A bord, nous avions un compatriote du village de Trois-Villes [bien] malade, et à toute extrémité, qui m'avait prié, pour l'amour de Dieu, de ne pas l'abandonner dans ses dernières heures. Je fis approcher une voiture au port et nous l'amenâmes à l'hôtel, où il mourut le lendemain ; son enterrement dans la dernière classe, fût bien lugubre et nous fit beaucoup de peine.

Deux jours après, je m'abritais sous le toit paternel à Abense de haut. Possesseur dans la même commune d'une maisonnette, que m'avait laissée ma défunte marraine, je me mis en mesure de la faire restaurer. Aussitôt ces travaux terminés, je ~~me mis~~ fûs à la recherche d'une compagne, et mon choix tomba sur celle que je

possède, [qui m'a rendu heureux]. Notre union se fit à Oloron le 23 Avril 1873

### 27 (Repas en plein air, à la campagne de B. Ayres)

Après que la viande de la broche, plantée verticalement en terre, décrite plus loin, est rôtie, on la retire du feu, on la plante de nouveau sur le sol et le personnel forme aussitôt un cercle autour d'elle ; chacun sort alors de sa ceinture un long couteau poignard ou dague, qui ne le quitte jamais, coupe une tranche en se servant de ses cinq doigts, pour plat et fourchette, l'apportant à la bouche, la serrent avec les dents, l'coupent dans cette portion avec le poignard, le morceau tenu par les dents, au risque de se faire une entaille au nez.

D'autrefois, pour conserver la viande de bœuf ou de vache, on la coupait en lanières très minces, qu'on suspendait, comme du chiffon, sur une corde, exposée pendant plusieurs jours au soleil, pour la faire sécher et conserver, comme provision, [(el charco)].

Les peons ou pasteurs à gages, finissent par contracter le vice du jeu et de l'ivrognerie. Cette première passion est si forte ~~que~~ chez eux qu'ils ont souvent des cartes par eux [seuls] marquées et connues, et qu'on les voit souvent, étendre leur (poncho) par terre, et jouer tout ce qu'ils possèdent, ~~jusqu'à leurs~~ vêtements qui les couvrent. Le poncho, est un espèce de manteau, carré long, avec une fente au milieu, pour y passer la tête, qu'ils ont continuellement sur eux, [l'hiver plus épais et l'été plus léger] Ces hommes ne portaient en général ni bas ni souliers, une jaquette, une chemise, un caleçon, un poncho, un chirripa espèce de tablier carré long, qu'ils passent entre les jambes, les 4 coins relevés et assujettis à la taille, par une ceinture étroite. Ils se

*Pages 28 à 93 ... n'existent plus*



## Notes

- 1 illisible
- 2 [Ma mère fut immolée] : phrase ajoutée entre les lignes et au crayon.
- 3 Ce passage est ajouté perpendiculairement dans la marge gauche.
- 4 Un schéma grossier fait de pointillés en boucle représentant le paseo (va-et-viens) est inséré.
- 5 "capitale" est écrit sur le mot "castille".
- 6 Illisible
- 7 Un signe renvoie à cette phrase écrite verticalement, tout le long de la marge gauche.
- 8 A partir de là, les animaux observés sont toujours introduits par leur nom, en caractères droits.
- 9 suit le prénom du compagnon de Jean-Baptiste, raturé, illisible, est noté au-dessus : [mon camarade]
- 10 Ce titre est en début de page, légèrement souligné, barré discrètement de trois coups de plume



## POSTFACE AUX IMPRESSIONS ET NOTICES DE VOYAGE DE JEAN-BAPTISTE ALTHABÉGOÏTY (1848-1874)

Ariane  
BRUNETON (\*)

Ami lecteur, au sortir de la lecture de ce document, tu as pu être frappé par son caractère hétéroclite et disparate et être amené à te poser la question du temps d'écriture par rapport aux faits mentionnés. Alors peut-être n'est-il pas inutile d'explorer ensemble quelques pistes susceptibles de rendre compte de cette impression d'étrangeté que dégagent ces cahiers de Jean-Baptiste Althabégoïty.

En ce qui concerne le temps d'écriture, l'auteur annonce dans l'avant propos, une écriture rétrospective en forme de souvenirs. Toi lecteur, comme moi du reste, avons eu par contre par moments la sensation d'un récit sur le vif ou du moins inscrit dans une temporalité proche des faits. Ceci est particulièrement net de la relation sur l'Espagne ainsi que des récits de traversées, ponctués notamment de dates, d'heures et de détails précis. Aussi bien, considérer qu'à l'instar d'une pratique courante à l'époque (pour qui maniait sans problème la plume) consistant à noter sur des petits carnets ou de simples feuillets, des informations à mémoriser, l'auteur de ce récit se soit livré, à différentes périodes de sa vie à semblable exercice, ne doit pas nous étonner. Et il est dès lors plausible de l'imaginer disposer sur sa table de travail, les nombreux feuillets épars sur lesquels étaient portées ces notations, en un mot un matériel mémoriel (feuillets, carnets, croquis) dont les originaux ont disparu. Althabégoïty souhaitait-il ainsi mettre de l'ordre dans un certain désordre et y voir plus clair ? On ne cherchera pas à se prononcer pour lui, mais pour nous, le résultat demeure comme un fouillis d'impressions et de petits tableaux, au demeurant très agréable, intéressant et amusant, alternant reprises de notes, souvenirs et anecdotes écrites au fil de la plume et passages relativement rédigés. Si cette suggestion vaut pour la forme, il se pourrait aussi que le caractère disparate du récit découle de la personnalité même de son auteur, faite de nombreuses facettes. Tentons de les cerner.

Après une vocation refoulée d'artiste (il signale avoir voulu faire les Beaux-Arts) dont témoigne la finesse de ses croquis, le talent d'Althabégoïty (et les possibilités financières de ses parents) l'orientent vers une formation d'agent-voyer (préposé à la police des voies et des

chemins), complétée par celle de géomètre monté en grade jusqu'à être piqueur conducteur, soit surveillant et directeur de travaux publics. Il participe ainsi à la grande aventure du développement du chemin de fer.

Jeune homme, il part travailler en Espagne mais le cahier commence par la relation d'une simple excursion dans ce pays où s'observent un style souvent lyrique (surtout dans la description de la nature), un sens de l'observation et du détail ainsi qu'un intérêt ethnographique qui se manifesterà plus tard à propos des Indiens mais qui s'applique pour le moment à la procession de la Fête-Dieu. Le ton est donné d'un mélange de descriptions précises, d'informations générales rapidement esquissées et de considérations personnelles.

Les faits rapportés – et ce sera valable tout au long – signent l'homme de l'art, "mécanicien" dès son plus jeune âge, encore inventeur de brevet sur le tard. Rien d'étonnant à trouver de manière continue chez lui une attention soutenue à la question des routes et des transports. On ne change pas comme cela l'œil d'une personne formée à regarder et étudier les éléments techniques. Rien d'étonnant non plus à ce que les scènes de chasse et le gibier fassent l'objet de relations circonstanciées de la part d'un homme issu d'une élite rurale dont la chasse pouvait passer comme le passe-temps favori.

Les cahiers laissent également voir un homme de son temps, homme éclairé, qui aborde avec curiosité tant le domaine des sciences naturelles (minéralogie, zoologie) qu'humaines. La mention du don fait au musée de Pau lors de son premier retour en France (lézard grand iguane, tatou, œuf d'autruche vide etc.) donne à penser qu'il est au courant du projet formé par la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau concernant la création d'un musée départemental, véritable muséum d'histoire naturelle (incluant l'Homme dans ses objets). Cela nous permet-il d'avancer qu'Althabégoity était membre de cette société savante ? Cela n'est pas impossible si l'on songe aux passages, davantage construits et structurés, concernant la vie et les mœurs des Indiens. On pourrait faire du reste l'hypothèse qu'Althabégoity fit ou projeta de faire des communications sur ce thème lors de séances de la dite société, utilisant par la suite ses notes pour les insérer dans ses cahiers. Se voulait-il ethnographe ? Pourquoi pas, dans la mesure où la relation résulte d'observations et d'enquêtes personnelles ; cependant, celles-ci étaient sûrement nourries de lectures et d'informations de seconde main telle celle fournie par ces Européens "captifs d'Indiens sauvages" sur la ressemblance entre le mail "jeu favori des enfants basques" et un jeu de balle indien (p. 57). Quoiqu'il en soit, Althabégoity est un homme de terrain qui se targue de savoir de quoi il parle lorsqu'il en parle ; n'oublions pas la façon dont il "égratigne" à ce propos la prose de Jules Verne !

Le qualificatif de "sauvage" qu'il accole souvent à ces Indiens, semble

vouloir désigner des Indiens non convertis ou non acculturés, mais sans caractère péjoratif. Certes, ils ne sont pas "civilisés" comme les Européens, mais Althabégoity les appréhende en tant que tels, sans jugements de valeur. À vrai dire, conformément à la pensée de l'époque, les Indiens sont perçus comme trop différents, trop "autres", pour permettre une comparaison avec l'homme blanc ; dans une veine rousseauiste, ils jouissent même de la chance d'être plus proches de la nature, donc meilleurs.

Par contre vis à vis des Espagnols - et cela est assez frappant -, Althabégoity ne se prive pas de juger ! Parce que ce peuple est proche justement, il se permet des comparaisons, comme par hasard pas très louangeuse à l'égard de ce voisin ! L'Espagne, écrit-il, peine à copier les progrès et coutumes français en matière d'éducation (p. 8), il accuse la bonne société d'être oublieuse et inhumaine envers les pauvres (p. 10), en somme, il conclut : "le progrès de la civilisation marche à pas lents en Espagne" (p. 10). Par ailleurs, c'est bien le séjour en Espagne qui donne à voir en Althabégoity, un homme relativement acquis aux idéaux républicains ; rappelons-nous en particulier la remarque selon laquelle, lors des promenades, "une grande fraternisation existe parmi toutes les classes de la société" (p. 11).

Puis Althabégoity, partant en Argentine, incarne la figure de l'émigrant ; comme la publication de ce récit intervient dans un temps de redécouverte du phénomène migratoire qui a marqué profondément le XIX<sup>e</sup> siècle basque (mais aussi béarnais et bigourdan), il peut être intéressant de préciser en quoi l'expérience de cet homme – et le peu qu'il nous en dit – peut être considérée comme révélatrice ou non de celles d'autres émigrants.

En premier lieu, on repérera que le départ au loin du jeune célibataire correspond à un projet parental d'avenir : "En même temps mes parents m'écrivait (sic) de France que je ferais mieux de rejoindre mes frères en Amérique, que de rester à végéter en Espagne" (p. 17). Issu d'une famille de petits notables, pas forcément très argentés, il incarne ces vies de jeunes hommes que les parents envoyaient dans des maisons de commerce en Espagne au XVIII<sup>e</sup> siècle, puis dans les îles du golfe du Mexique, sur le continent américain plus tard, et ce régulièrement encore dans les deux premiers tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils étaient censés y parfaire leur formation et gagner de quoi s'établir (c'est à dire se marier et vivre en "américain" de retour au pays). Ce sera exactement l'itinéraire de Jean-Baptiste dont le retour, soi dit en passant, ne tient qu'au fil d'une promesse qu'apparemment ses parents lui arrachent.

On notera ensuite qu'il rejoint des frères déjà sur place (ce qui caractérise l'émigration en chaîne qui fut particulièrement celle des Pyrénées occidentales) et que si lui-même est bien un cadet, il semble que l'aîné ait également fait partie du lot des partants (c'est avec son frère *aîné* qu'il dit s'être associé à Tandil).

Puis ce sont les récits des traversées d'Althabégoïty qui vont nous intéresser ; car tout le monde en conviendra, sa vie et ses occupations d'émigrants ne sont, malheureusement elles, que brossées à grands traits.

Le voyage est détaillé. Les précisions (jours, heures, petits événements, escales etc.) confirment que des notes ont été prises sur le moment même, notes utilisées par la suite pour la rédaction de ces cahiers. La première traversée (deux mois), encore entièrement à voile, rend compte de l'inconfort des conditions de voyage pour les passagers ordinaires. Il faut savoir qu'elle se situe juste avant l'époque (1855-1860) où se mettent en place les lois réglementant les conditions de transports des émigrants dans des "navires affectés au service de l'émigration" prévoyant pour eux une hauteur d'entrepont d'au moins 1,66 m, la présence d'un médecin à bord à partir de 100 passagers, le contrôle d'un embarquement suffisant de nourriture etc.

Jusqu'à ces années-là, en effet, les voyageurs désirant franchir l'océan trouvaient à s'embarquer généralement sur des "vaisseaux" chargés de fret. C'est ainsi que 87 passagers seulement pourrait-on dire, tiennent compagnie à Jean-Baptiste. Le gros du chargement est constitué de marchandises auquel lui-même contribue en achetant à Bordeaux pas moins de 50 fûts de vin rouge et autres de vin blanc, absinthe et cognac qu'il compte vendre en débarquant. Choix pas tout à fait étonnant si l'on tient compte du port d'embarquement mais aussi au succès de l'alcool auprès des populations migrantes, en manque de repères, de contrôle social et sevrées jusque-là de ces élixirs de vie et d'oubli. Cette pratique – qui supposait de pouvoir faire l'avance des fonds et d'être informé de l'écoulement de la marchandise à l'arrivée – était habituelle chez ces fils de famille se dirigeant par la suite majoritairement vers le négoce ; la vente de cette "pacotille", ainsi appelait-on ce que l'émigrant chargeait avec lui, lui permettait de se faire un premier pécule, une fois arrivé à destination.

Mais ces récits de traversée ont aussi un autre mérite, celui de pouvoir être comparés à d'autres témoignages, la traversée constituant un sujet incontournable des premières lettres adressées par l'émigrant au pays<sup>1</sup>.

Ainsi peut-on se rendre compte que le mal de mer, dans sa présence ou son absence, est un thème récurrent ; que la description de la flûte et du tambour faisant danser les passagers des deux sexes, servira d'icône aux eaux-fortes représentant les émigrants ; que les observations d'oiseaux volants seront relativement fréquentes même si pas aussi précises que chez Althabégoïty ; que le spectacle des "négrillons" se jetant à l'eau pour aller chercher les piécettes que les passagers jettent dans la mer à Dakar durera des générations... Par contre, la distribution de champagne au passage de l'Équateur peut surprendre : Jean-Baptiste s'était peut-être fait des relations parmi les membres de l'équipage ou

bien le champagne était-il de consommation plus courante qu'aujourd'hui... Quoiqu'il en soit le passage de la ligne fut toujours marqué de rites et de festivités. Cependant, là où l'on peut saisir qu'on n'a pas affaire avec cet émigrant à l'émigrant "ordinaire", c'est lorsqu'il évoque, dans la première traversée, la beauté des couchers de soleil... On repère là l'éducation et l'instruction qui l'ont sensibilisé à la beauté des choses de la nature. En effet, on peut dire que cette évocation est largement absente dans les écrits d'émigrants en général, de même que toute considération esthétique sur la mer, le ciel, les astres, que sais-je encore.

Dans les traversées ultérieures, qui se sont probablement déroulées dans de meilleures conditions, l'esprit d'observation et le goût du détail de Jean-Baptiste continuent de nous régaler : quand il relate l'embarquement des passagers à Montevideo hissés dans des tonneaux lorsque la mer est trop agitée ou les précautions prises par les bateliers se servant de pincettes pour prendre notamment la correspondance remise par les passagers, de crainte du choléra<sup>2</sup> !

Pour le reste de sa vie d'émigré... il est sûr que l'on aurait aimé en savoir davantage. Pourquoi Jean-Baptiste passe-t-il si vite sur l'achat et le fonctionnement de sa propriété agricole, sur son commerce, sur ses activités de géomètre et planificateur, sur ses rencontres, sur son implication dans le conseil municipal de Tandil ? Les détails étaient-ils trop loin de son esprit ou trop longs à narrer lorsqu'il se met à l'ouvrage ? N'avait-il pas envie de s'étendre sur ces chapitres pensant qu'ils n'intéressaient personne ou bien qu'il n'avait pas à en rendre compte ? Il se serait alors aligné là sur l'attitude fréquente des émigrants s'étendant peu dans leurs missives sur leurs conditions de vie et d'existence au loin. On ne saura jamais en fait pourquoi l'auteur s'en tient strictement, comme il l'intitule lui-même, à ces *Impressions et notices de voyage* ; et en tout cas, il apparaît peu probable que les 60 pages manquantes aient été consacrées à ces années-là ; pourquoi alors, auraient-elles été censurées ?

Cependant un autre aspect de la personnalité d'Althabégoity peut nous mettre sur la voie : d'où vient la désinvolture avec laquelle il évoque non pas un, ni deux mais bien sept déboires majeurs qui ont parsemé son existence : en Espagne, prêt d'argent non remboursé par un entrepreneur italien (p. 4), association malchanceuse avec des Français dans la construction du chemin de fer Bayonne-Madrid (p. 7), en Argentine, manque à gagner dans la vente de ses alcools à Buenos Aires (p. 24), investissement erroné dans une mine d'or (p. 40), perte d'un procès concernant la demande de récupération de deux billets d'une valeur de 19 000F (p. 57), perte sur la vente de ses terrains proches de la *piedra movediza* (p. 58), et enfin, de retour au pays, erreur d'appréciation sur une mine d'anthracite qu'il prend pour de la houille et en vue de laquelle il avait pris un brevet sur un système de traction



(p. 67) ! On peut avancer qu'on a affaire là, à une nature particulièrement optimiste, d'une grande vitalité, à un incorrigible entrepreneur, phénix qui renaît à chaque fois de ses cendres. On peut encore comprendre que la réussite a été globalement suffisante pour gommer à chaque fois les effets de ces coups du sort. Mais on peut aussi se demander si la légèreté avec laquelle il les évoque, n'a pas pour but de le présenter comme un "protégé des dieux" : ne se complait-il pas encore à relater des "aventures" desquelles il sort non affecté (deux fois il se perd en route, les brigands ne voient pas sa bourse en cuir contenant 2 000 écus posée sur sa table de nuit, la noyade, la chute de cheval, le renversement de diligence, le lion dans sa propriété etc. !) Peut-être finalement est-il possible d'avancer qu'Althabégoïty, tout en voulant mettre de l'ordre dans ses écrits épars, souhaitait tout simplement, dans un esprit facétieux et léger, laisser à ses descendants ce par quoi, à travers la vie extraordinaire de cet aïeul, ils pouvaient accéder au rêve de l'émigrant, aventurier des temps modernes.

78

Et nous-mêmes, que pouvons-nous retenir de ces cahiers, parallèlement au plaisir de leur lecture et de la rencontre avec son auteur ? Que parmi d'autres choses, ils nous sensibilisent et nous rappellent – si besoin en était – le fait que dans ces campagnes ou montagnes reculées, telle cette Haute Soule, en apparence si éloignées et isolées, le mouvement du Monde et ses idées avaient, par des intermédiaires comme Jean-Baptiste, l'occasion d'être présents et de circuler.

---

(\*) ethnologue,

### Notes

- 1 L'Association pour la Maison de la Mémoire de l'Émigration (A.M.M.E.), 56 rue Émile-Guichenné à Pau, qui œuvre à collecter des lettres et des documents relatifs à la thématique de l'émigration, a un projet d'édition de recueils de premières lettres d'émigrés retraçant la traversée et l'accueil en terre nouvelle.
- 2 On peut voir ce type de pincettes au Musée de la Poste à Paris.

## JEAN-BAPTISTE ALTHABÉGOÏTY (1829-1905) : LE GÉOMÈTRE DANS LA VILLE AU PLAN QUADRILLÉ<sup>(\*)</sup>

Hernán OTERO  
(\*\*)

Le texte décrit les principales étapes de l'histoire de Tandil, de sa fondation jusqu'à nos jours. L'objectif central de l'argumentation est la reconstruction du contexte général dans lequel s'est déroulée l'action de Jean-Baptiste Althabégoïty, émigrant français installé dans cette ville dans les années 1860.

79

### *Laburpena*

*Tandil-en sortuz geroztikako historiaren aro nagusiak eskainiak dira artikulu honetan. Erakusten du nola, orduko giroan, garatu den Jean-Baptiste Althabegoity-ren ekintza hiri horretan 1860-ko hamarkadan kokatuz gero.*

La récupération de documents personnels et leur mise à la disposition du public est toujours une bonne nouvelle. Ainsi, "Les impressions et notices de voyage de Jean-Baptiste Althabégoïty" viennent s'ajouter - avec l'intérêt que présente chaque nouvel écho du passé - à l'énorme masse de documents des voyageurs qui ont parcouru les terres argentine au cours du XIXe siècle. En ce qui concerne la ville de Tandil - centre géographique des lieux qui nous concernent -, les carnets de voyages de Jean-Baptiste Althabégoïty s'ajoutent aussi aux mémoires des émigrants qui ont traversé la région, comme Hans Fugl, pionnier de la communauté danoise en Argentine, et le galicien Suárez Martínez, apportant par cette occasion les perceptions et coutumes d'un pyrénéen<sup>1</sup>. Avec pour objectif d'accompagner les impressions de Jean-Baptiste - dont nous ne voulons surtout pas supplanter le récit -, nous présentons ici une ébauche générale de l'histoire de la ville et de la région de Tandil, de ses débuts à nos jours.

### ■ Les "années héroïques" du Far South

L'un des événements les plus importants de l'histoire argentine du XIXe siècle fut la lutte entre blancs et indigènes, conflit qui prit une impor-

**Mots Clés**  
Jean-Baptiste  
Althabégoïty,  
immigration française,  
émigration française,  
tracé urbain,  
Tandil.

**Hitz-gakoak**  
Jean-Baptiste  
Althabégoïty,  
frantses etorraldia,  
frantses erbesteratzea,  
hiri egitura,  
Tandil.

tance croissante à partir de la Révolution de Mai 1810 mettant fin à la domination espagnole. Les luttes pour l'indépendance d'abord, puis les guerres civiles, ont détérioré la relation de force entre les gouvernements blancs et les indigènes, alors même que l'ouverture du pays au commerce avec l'étranger – surtout avec la Grande-Bretagne – accentuait l'importance économique et démographique de la ville de Buenos Aires et de son arrière-pays, ce qui favorisa l'expansion progressive de la frontière. Tout comme dans le Far West d'Amérique du Nord, cette expansion a donné lieu à un complexe et fascinant processus d'avancée des trois frontières (militaire, démographique et socio-économique), chacune avec ses propres lignes de démarcation et ses moments historiques. Ainsi, alors que l'expansion militaire mettait définitivement un terme à la Conquête du Désert de 1879, expulsant les indigènes vers des zones marginales et plaçant la Patagonie sous contrôle de l'État argentin, l'expansion démographique s'accrut à partir de ce moment-là, grâce à l'immigration massive d'européens qui, malgré des hauts et des bas, se poursuivit jusqu'à la crise de 1930.

80

C'est précisément dans ce contexte général, - résumé ici dans ses grandes lignes - qu'eut lieu la fondation de la ville de Tandil, le 4 avril 1823. Contrairement à d'autres villes de la province de Buenos Aires, nées autour de chapelles coloniales ou de petites agglomérations agricoles, et de celles que le chemin de fer fit proliférer durant la deuxième moitié du siècle, la future ville de Tandil est née de la fondation d'un fort militaire pendant les premières années de l'indépendance. En effet, le Fort de l'Indépendance, créé par le Brigadier Général Martín Rodríguez – vétéran des luttes pour l'émancipation et gouverneur à ce moment-là de la province de Buenos Aires - faisait partie d'un ensemble de fortifications destinées à freiner les avancées indigènes. Ce petit fort, une copie sommaire des fortifications de style Vauban, fut dessiné par Ambrosio Cramer, ancien officier de Napoléon qui, comme tant d'autres, a émigré vers le Rio de La Plata pour participer aux mouvements d'émancipation de l'Amérique. Dans notre pays, il avait combattu sous les ordres de Belgrano et de San Martín, et il dessina le fort alors qu'il était aide de camp de ce dernier. La forteresse fut élevée au cœur d'une vallée montagneuse, à 370 kilomètres de la ville de Buenos Aires, distance énorme et propice aux aventures comme en témoignent les récits hauts en couleur de Jean-Baptiste.

Le fort abritait initialement une garnison militaire, à l'ombre de laquelle se développa aussi une population civile aux origines sociales modestes, qui se consacrait au commerce et à des activités de subsistance. En 1836, l'agglomération comptait 322 habitants (dont 70 % étaient des militaires), auxquels s'ajoutaient 359 habitants dans la zone rurale. Compte tenu du fait que le *partido* de Tandil<sup>2</sup> s'étendait

alors sur plus de 6000 km<sup>2</sup>, on peut avoir une idée précise de la faible densité de population et de la précarité de la frontière à cette époque. Une preuve dramatique en est le pillage du village par le célèbre chef indien Yanketruz en 1855, qui entraîna le dépeuplement et l'émigration temporaire des habitants vers d'autres villes de la province. Même si les *malones*<sup>3</sup> continuèrent pendant quelques années (la dernière attaque indigène de Tandil se produisit en janvier 1876), la situation commença notablement à s'améliorer à partir de 1869, de sorte que pour le premier recensement national argentin de 1869, le *partido* comptait déjà 4.870 habitants et une structure économique et sociale suffisamment diversifiée pour effacer l'empreinte militaire primitive. La démolition du fort fut le signe manifeste de ces changements.

Tandil, de même que les centaines de villages surgis au XIX<sup>e</sup> siècle dans la *pampa gringa*, eut pour principal moteur de croissance l'arrivée incessante des immigrants. La migration par étapes, depuis des provinces plus pauvres du pays, et depuis des régions au peuplement plus ancien dans la province de Buenos Aires, conduisit à Tandil, en nombre toujours plus grand, des habitants dont beaucoup poursuivaient leur route vers des régions nouvelles et dépeuplées. Il n'est pas surprenant non plus que ce flux ait été composé essentiellement d'hommes jeunes, en activité, caractéristique constante des processus migratoires du XIX<sup>e</sup>, encore accentuée par les risques de la frontière. Selon les mécanismes bien connus des parcours migratoires et des liens sociaux, l'arrivée de pionniers fut rapidement suivie de celle des femmes et des familles aidant à fixer progressivement la population, et donnant naissance aux premières dynasties locales.

Comme le montre l'ample historiographie des Basques des deux côtés de la frontière, leur rôle a été fondamental dans ce processus, accompagnant, ou parfois précédant l'avancée de la frontière militaire. Cette situation, en vigueur dans toute la province, fut particulièrement active dans la région de Tandil, et aujourd'hui encore, les nombreux patronymes basques reconnaissables par n'importe quel familier de l'euskara voyageant dans cette zone<sup>4</sup> en sont la preuve. La raison en est que le cycle migratoire basco français vers la Plata se renforça à partir des années trente du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est à dire bien avant l'arrivée massive d'émigrants en Argentine, commencée en 1870. Ce caractère précoce du cycle basque - présent également chez d'autres groupes arrivés en Argentine, comme les Irlandais par exemple - a coïncidé avec le rattachement massif de terres lors de l'expansion de la frontière, coïncidence qui a favorisé l'origine de fabuleuses fortunes comme celle du légendaire Pedro Luro de Gamarthe.

Bien entendu, tous les Basques n'ont pas acquis de semblables fortu-

nes ; mais en règle générale, l'ascension du niveau social fut caractéristique, grâce aux activités d'agriculture et d'élevage, de commerce, ou aux toutes nouvelles industries comme l'industrie laitière, dans laquelle les Basques ont acquis une réputation qui survit encore aujourd'hui dans la mémoire populaire. L'importance du noyau basque se manifesta également par son implication et son engagement dans les instances de la vie locale. Ce qui n'empêcha pas l'émergence de formes et lieux de rencontre – en particulier, les auberges et hôtels basques - qui ont favorisé le maintien de la société basque et la consolidation progressive d'espaces culturels propres, comme les fêtes communautaires.

L'appel à des parents et amis des lieux d'origine permit d'alimenter ce flux migratoire. Quand ces hommes et ces femmes, aussi bien basques que béarnais et du sud-ouest de la France en général, commencèrent à se marier, à avoir des enfants et à mourir sur cette nouvelle terre, ils laissèrent des traces indélébiles dans les registres paroissiaux, dont l'étude historique postérieure permet de dessiner peu à peu les contours géographiques de leurs origines dans les Basses-Pyrénées. Ceci est valable aussi, bien sûr, pour les Basques espagnols et pour d'autres groupes fortement présents dans la région comme les Danois<sup>5</sup>.

### ■ Jean-Baptiste Althabegoity à Tandil

C'est précisément dans ce contexte général que s'inscrivent les pas de Jean-Baptiste<sup>6</sup> dans la région. On les retrouve dans trois domaines bien déterminés : l'activité de laboureur, la participation à la vie politique locale et la collaboration à des œuvres d'intérêt général, liées également au gouvernement local.

En ce qui concerne le premier point, le "Libro de solicitudes de tierra del ejido de Tandil" (Livre des demandes de terre de la municipalité de Tandil), 1846-1872, permet de reconstituer une trajectoire de petit laboureur de la section des *quintas*, en bordure du noyau urbain. Grâce à cette source, nous savons que lui et son frère Francisco avaient en commun une *chacra* (ferme) en 1865<sup>7</sup>. Trois ans plus tard, Jean-Baptiste reçut en concession deux *quintas* de seconde zone, qu'il acheta finalement en octobre 1870 au prix de 1.100 pesos chacune<sup>8</sup> ; ces propriétés se virent augmentées en mai de l'année suivante par l'achat d'une nouvelle terre à d'autres Basques. Dans tous les documents officiels concernant l'achat de propriétés, Jean-Baptiste figure en tant que "laboureur" ou – comme c'est le cas dans le recensement de 1869 - "agriculteur". La facilité d'accession à la propriété, ainsi que la modestie des superficies et valeurs des biens acquis permettent de définir sa trajectoire comme honorable, mais pas du tout exceptionnelle.

D'autres documents, marginaux et plus rares, concernent le mariage contracté le 9 septembre 1869 entre Juan Esteban Etchegoyen et Juana Maritorena, basques français et espagnole respectivement. Le caractère basque des deux protagonistes (et aussi celui de la marraine, Marina Ansolabehere, et du parrain, Jean-Baptiste Althabégoity lui-même) illustre le degré significatif d'endogamie qui caractérisait ce groupe, impossible à percevoir à partir d'une analyse générale de leurs respectives nationalités (Otero, 1990).

Il faut analyser la participation de Althabégoity à la vie politique, commune à d'autres personnages références des communautés ethniques de la région, à la lumière des caractéristiques de l'époque ; il s'agissait de quelque chose de différent d'une organisation formelle, structurée en partis politiques. C'était, ne l'oublions pas, une société en formation et très ouverte, dans laquelle le développement des institutions, - de la simple construction de l'école élémentaire en 1854, à la plus complexe organisation de la municipalité - était extrêmement fragile et balbutiant. C'est pour cela que les habitants, - c'est à dire les personnalités ayant une certaine stabilité dans la région, et représentatives de leurs concitoyens, par leur niveau de richesse, leurs qualités personnelles ou d'autres raisons - pouvaient jouer d'importants rôles politiques au niveau municipal, indépendamment de leur condition juridique d'étrangers (Míguez, 1987). Les cas typiques du galicien Ramón Santamarina, qui arriva à Tandil en 1845, du Danois Hans Fugl, arrivé en 1849, et d'Althabégoity lui-même une dizaine d'années plus tard, illustrent clairement cette situation.

Nous retrouvons Jean-Baptiste Althabégoity, cette fois dans les *Actas Municipales*, participant comme électeur ou élu dans les votes réalisés pour constituer des commissions de travaux ou pour faire partie du conseil municipal. Ainsi, par exemple, lors des élections municipales de novembre 1867 sont sortis vainqueurs Arabehty avec 207 voix et Althabégoity avec 171 ; quatre ans plus tard, il apparaît à nouveau comme suppléant dans des élections au cours desquelles le pourcentage de Basques élus par les habitants de la ville est remarquable (Iriani, 2000 : 279).

En étroite relation avec ce qui précède, il y avait les chantiers de travaux publics, à réaliser dans une région où, littéralement, "tout était à faire". Ainsi, quand en 1869, on délimita le tracé de la place principale et des rues *Independencia* et *Maipu*, situées au centre même de la ville, le responsable en était Althabégoity, (Fontana, 1947), qui fut également chargé de délimiter un espace de deux pâtés de maisons, connu par la suite comme *La Plaza de las Carretas*, (Place des charrettes), lieu

d'arrivée de ce moyen de transport. Sa grande expérience dans le domaine des voies ferrées en France et en Espagne, entre 1853 et son voyage en Argentine, lui octroyèrent une compétence plus que suffisante pour cette tâche. Comme il le notait dans ses carnets, le tracé des rues impliquait aussi l'exécution du "*plan de la ville en construction, les devis estimatifs et plans de l'hôtel de ville, des estrades et des bâtiments du champ de courses et le tracé et plantation de la nouvelle place publique*" et aussi "*le mesurage du bornage et des délimitations que la municipalité concédait aux sollicitants ; moyennant le prix modique de 20 francs que l'on versait à la caisse de celle-ci et comme droit de concession on leur livrait un titre sur papier timbré*" (en français dans le texte).

Le contraste entre le tracé urbain européen, avec ses ruelles étroites et irrégulières d'origine médiévale, et la tradition hispanique du damier, est un des éléments qui ont impressionné les voyageurs et les émigrants, comme on le voit aussi dans la description de Althabégoity : "*les rues de Tandil, comme celles de Buenos Aires sont tirées au cordeau, croisées et alignées à l'équerre, formant des concessions carrées de 130 mètres de côté environ, de manière que cela forme un damier (...). Chacun de ces carrés est de plus divisé en huit lots appelés "solares", concession à donner (...) aux sollicitants. Chaque lot est numéroté en chiffres pairs ou impairs à droite et à gauche de la rue*" (en français dans le texte).

Vers la même époque, d'autres émigrants, caractérisés aussi par leur rôle dans la vie publique et par leur niveau élevé de qualification, participèrent au tracé d'autres rues du "*village en construction*". C'est le cas du Guipúzcoan Francisco Juldain, l'un des premiers maîtres d'école de la ville, et du déjà cité Juan Fugl (Iriani, 2000 : 274-275). C'est précisément Fugl qui en 1858, alors qu'il était membre du conseil municipal, dessina le premier plan connu de la ville, copié et signé ensuite par Taylor (Pérez, 2007 : 154). Sur ce plan, très proche de celui dessiné en 1870 par Althabégoity, on peut voir la place principale (plus tard *Independencia*) et l'ensemble de la ville, qui était alors un carré d'une vingtaine de rues perpendiculaires. Des années plus tard, le célèbre ingénieur Carlos de Chapeaurouge définit le plan en quelque sorte définitif de la ville.

Au-delà des traces existantes dans les documents municipaux, les carnets de voyage nous montrent également que Jean-Baptiste eut entre 1860 et 1869 une maison de commerce en société avec son frère aîné. Comme fréquemment à l'époque, une maison de commerce était un lieu multifonctionnel, aussi bien espace de sociabilité que banque offrant des crédits aux clients. La description que nous en fait

Althabégoity est assez éloquente : “...le négociant doit posséder une grande variété d’articles pour contenter tous les besoins de son client : comestibles, boissons, ustensiles, etc....habilllements et nouveautés. En échange ces clients nous vendaient les fruits du pays, c’est à dire les peaux d’animaux, la laine, le crin etc. (...) Nous vendions toute espèce de comestibles : du sucre, du café, du pain, des charcuteries froides, des boissons de toutes sortes. Du tabac et des cigares, des batteries de cuisine et des poteries, des fers, des cristaux et des verreries, des chaussures et des vêtements confectionnés, linges et nouveautés etc....”. L’établissement était complété par un abattoir “pour tuer et débiter les juments grasses” où l’on faisait l’huile servant à l’éclairage et les bougies. Ses mémoires montrent aussi que notre homme entrevit clairement les avantages économiques futurs de la mine et qu’il tenta quelques expériences vers ce secteur.

Somme toute, Althabégoity possédait les caractéristiques définissant, selon la conception “weberienne” de *l’homme idéal*, “le Basque qui a réussi” d’un village comme Tandil : l’exercice d’activités liées au monde rural et au commerce, une large représentativité auprès de ses compatriotes et des Argentins, l’engagement dans la vie publique, et ce goût pour l’innovation et le risque en affaires, né de l’application de pratiques culturelles précédant l’immigration à un milieu nouveau. Il ne faut pas oublier qu’il avait trente ans lorsqu’il arriva au pays et qu’il avait donc vécu une large partie de sa vie sur le vieux continent.

Contrairement à ce qui était prévisible, la prometteuse implantation dans la région ne donna pas lieu à une installation définitive. Comme il le raconte dans ses mémoires, et à part une courte visite dans son pays en 1868, Jean-Baptiste Althabégoity resta à Tandil jusqu’en 1871, année au cours de laquelle il rentra définitivement en France. Malgré quelques références dans les années 1870<sup>9</sup>, le nom d’Althabégoity ne figure pas aujourd’hui parmi ceux d’une ville où, par ailleurs, abondent les patronymes basques.

### ■ Une fin de siècle sans Jean-Baptiste Althabégoity

Quelques mois après son retour définitif, un événement local aux répercussions nationales et même diplomatiques secoua la ville. Le premier janvier 1872, un groupe de *gauchos* (vachers), inspirés par un mystérieux personnage appelé *Tata Dios*<sup>10</sup>, entreprit un massacre systématique d’étrangers. La cruauté des faits (une trentaine de victimes, surtout des Basques français), la violence des discours et la folie du projet sont restés un élément marquant dans la mémoire locale. Fait exceptionnel dans l’histoire argentine, on peut y deviner les multiples tensions qu’entraîna le vertigineux changement social et économique que



connaissait la région. L'installation massive des émigrants dans les secteurs ruraux et semi urbains, au détriment du *gaucho* traditionnel et des grands propriétaires natifs du pays, et les différences culturelles entre les deux populations, sont des éléments incontestables pour expliquer un fait qui eut également un retentissement messianique important. Au-delà des causes apparentes, sur lesquelles ont été écrites des œuvres de grand intérêt (Nario, 1976 ; Lynch, 2001), il est important de souligner ici que les massacres de 1872 coïncidèrent avec une période de changements fondamentaux dont l'élément décisif fut l'émigration européenne.

En effet, à partir des années 1870 et jusqu'à la crise de 1930, l'Argentine connut une période d'essor économique et démographique basé sur l'exportation à grande échelle de produits de l'agriculture et de l'élevage. L'arrivée massive d'immigrants et de capitaux étrangers (français et anglais notamment) dans des secteurs-clefs comme les ports, le chemin de fer et les travaux publics furent le complément d'un panorama de profonds changements dans tous les aspects de la vie matérielle et sociale. Naturellement, ces changements se firent aussi à Tandil.

86

Les années 1870 marquèrent le renforcement des institutions locales, avec la création de la *Sociedad Española de Socorros Mutuos* (1873) et de la *Sociedad Italiana de Socorros Mutuos* (1877). Ces deux institutions étaient des filiales d'une association mère (la *Sociedad Filantrópica La Caridad de Tandil*) créée en 1870 avec un caractère pluri ethnique. Les Français avaient leur propre association - la Sadi Carnot - à partir de 1894 (Otero, 2005). Malgré l'importance de la communauté basque dans la région, le *Centro Vasco* fut une création assez tardive (1949), qui eut des liens avec l'arrivée des exilés du régime franquiste et avec le renouveau du nationalisme basque dans les communautés de l'extérieur (Irani, 2001).

L'arrivée du chemin de fer en 1833 relia Tandil à la capitale du pays et amorça un dynamique processus d'échanges commerciaux, culturels et de populations, qui changèrent de façon définitive le visage de l'ancienne ville. Le tracé des voies ferrées délimita une nouvelle zone d'extension urbaine qui, sans altérer profondément le damier, introduisit quelques modifications dans la géométrie de ses omniprésents angles droits. Sur le plan institutionnel, la loi de 1886 réorganisa la municipalité et créa la figure de l'*intendant*, le premier élu à cette charge étant Pedro Duffau, né à Buenos Aires et titulaire d'un Baccalauréat français. En 1895, date du Second Recensement National, le *partido* de Tandil comptait 14.982 habitants<sup>11</sup>. En un peu moins de vingt ans la popula-

tion fut multipliée par deux (34.061 lors du troisième recensement de 1914), ce qui met en évidence le long chemin parcouru depuis la fondation du fort. Les étrangers constituaient alors 37 % de la population et presque la moitié (46,3 %) des habitants du *partido* demeuraient en ville<sup>12</sup>.

Les années 1880, vitales sur le plan national pour la construction de l'État, furent caractérisées à Tandil par des améliorations décisives dans les services urbains. Ainsi, en 1886, furent placés les premiers pavés dans les rues, sous l'impulsion d'un groupe de notables locaux, dont faisait partie Bernard Sabatté Laplace, originaire de Pau, spécialiste de l'agriculture auprès de la municipalité (Di Paola, 2003 : 107). Les premiers éclairages avaient été inaugurés une dizaine d'années auparavant, en même temps que l'installation de quelques services essentiels comme *El Banco de la Provincia de Buenos Aires*. La création de *El Echo de Tandil* en 1882 – le journal le plus ancien de la province de Buenos Aires – est une autre des dates importantes.

Le destin économique de cette ville située en pleine *pampa* humide fut subordonné au développement de l'agriculture et de l'élevage. Ce serait cependant une erreur de réduire l'histoire de Tandil à cette unique – et néanmoins maîtresse – activité. La fondation de la ville au cœur d'une vallée de collines granitiques de hauteur moyenne – que Jean-Baptiste Althabégoity compara avec indulgence aux Pyrénées<sup>13</sup> –, vit rapidement naître une industrie minière basée sur l'extraction de pierre pour la construction et pour le pavage des rues. La demande constante de ces produits, renforcée par l'augmentation des chantiers de travaux publics et privés dans la capitale du pays, garantit à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle l'émergence d'une activité minière soutenue, qui se poursuit jusqu'aux années 1930. Les carrières, industries non-inscrites dans les traditions culturelles indigènes, vécurent grâce aux immigrants, en particulier italiens et yougoslaves. Leur empreinte matérielle et immatérielle donna à la ville une de ses caractéristiques de singularité. Les dures conditions de travail et la tradition politique apportée par les étrangers favorisèrent l'émergence d'un actif et important mouvement anarchiste qui se maintint avec vigueur jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle.

### ■ Le XX<sup>e</sup> siècle

Le changement de siècle apporta, bien entendu, ses propres nouveautés. En matière d'urbanisme, la place principale, tracée par Althabégoity, acquit sa forme actuelle grâce à la plantation d'arbres et à la construction de modernes et élégants immeubles, parmi lesquels

les sièges de grandes banques (*Hipotecario Nacional, Comercial Tandil, Nación*) et surtout, le *Palacio Municipal*. L'intendant de la ville du moment, un admirateur de la France, fit venir des statues de France pour décorer la place, sur laquelle il chercha également à reproduire, à plus petite échelle mais avec un résultat honorable, des éléments de Versailles. Le caractère français de la place *Independencia* est une preuve de plus du lien invisible des apports français au tracé urbain qui, depuis la création du fort, a uni les exilés et les immigrants de cette même origine, comme Cramer et Althabégoity. De leur côté, "los Hermanos de la Sagrada Familia", communauté fondée par le prêtre français Gabriel Tabourin, créèrent en 1908 le *Colegio San José* à quelques pas de la place *Independencia*. L'année suivante fut inauguré l'Hôpital Municipal, dont les lignes adoucissent quelque peu la lourde symétrie du damier.

Le développement de la ville au XX<sup>e</sup> siècle se fit parallèlement à l'évolution du pays, à tel point qu'il fut considéré – surtout dans la deuxième moitié du siècle - comme un exemple représentatif de la société argentine dans les diverses études sociologiques. Le développement des secteurs ouvriers à partir du processus de substitution des importations, dès 1930, et la forte progression des classes moyennes argentines jusqu'aux années 1970 y trouvèrent leur corrélation évidente, de même que des phénomènes plus généraux comme les transformations capitalistes qui rendirent les secteurs de l'agriculture et de l'élevage hautement compétitifs, le développement des services, et les progrès de l'éducation à tous ses niveaux. En ce qui concerne ce dernier point, la création de *El Instituto Universitario de Tandil* en 1964 et sa transformation – tout comme pour d'autres centres d'enseignement dans les villes voisines de Azul et Olavarria- en *Universidad Nacional del Centro de la Provincia de Buenos Aires*, dix ans plus tard, ont constitué, sans aucun doute, l'un des faits les plus marquants de la période.

L'ouverture de l'économie pendant la dernière dictature militaire (1976-1983) a induit un processus de désindustrialisation qui causa la ruine de nombreuses entreprises de l'industrie métallurgique née dans les années 1920. Paradoxalement, la grave crise de 2001 et la dévaluation de la monnaie, ont eu des effets favorables sur la ville et sa région. D'un côté, la ville est devenue une des destinations privilégiées du tourisme intérieur, vu la difficulté pour la majorité des Argentins de voyager à l'extérieur. La proximité de Buenos Aires, et l'attrait de ses paysages de montagnes, (si rares dans l'uniforme plaine de la *pampa*) ont favorisé son destin de ville touristique. Elle accueillait surtout un tourisme saisonnier lors de la célébration de la Semaine Sainte et du *Via Crucis del Monte Calvario*, circuit de statues de sculpteurs argentins, de grande valeur artistique, construit au début des années 1940. La

## ÉTUDES ET RECHERCHES

récente inauguration de *La Piedra Movediza*, - Le Rocher Branlant, tombé en 1912, qui avait tellement émerveillé Althabégoity - malgré son intérêt esthétique discutable, montre un nouvel axe de développement touristique de la ville.

Par ailleurs, les énormes bénéfices issus de l'exportation de *commodities* [NDLR : matières premières] provoquèrent les dernières années, une accélération des investissements dans la construction de logements et dans l'offre touristique. Les indicateurs de richesse et de bien-être de la ville sont supérieurs à la moyenne nationale et ses structures productives très diversifiées combinent, entre autres, un secteur de pointe dans l'agriculture et l'élevage, une industrie laitière remarquablement moderne, le tourisme et les activités typiques du secteur tertiaire. L'industrie métallurgique constitue un point essentiel pour définir la structure socio-économique de la région : si la dévaluation de la monnaie a favorisé un nouveau processus de substitution des importations et le renouveau de l'industrie nationale, la revitalisation de la métallurgie locale, et surtout la définition de son rôle dans le nouveau schéma socio-économique régional sont des points forts de l'avenir de la ville.

Le dernier recensement national (2001) lança le chiffre de 101.010 habitants pour l'ensemble du *partido*. Comme dans les années de sa fondation, la ville attire une population venant du milieu rural, de la capitale du pays et du grand Buenos Aires, mais aussi d'autres villes de la province moins dynamiques. Le tracé urbain en damier, autrefois niché dans le fond de vallée, a commencé à grimper sur les versants des montagnes voisines et à effacer quelque peu la monotonie de sa géométrie. La forte urbanisation vers les endroits les plus élevés entraîne des problèmes dans l'environnement et les services urbains, de plus en plus dans l'ordre du jour des municipalités.

Parallèlement, l'industrie de la pierre – qui n'emploie plus aujourd'hui que peu de main d'œuvre - menace de détruire les montagnes, avec l'impact que cela suppose sur le patrimoine touristique. Contrairement à d'autres zones de la province où se manifestent la pauvreté ou la récession, Tandil doit apprendre à contrôler les effets indésirables d'un développement urbain et touristique accéléré. Selon des données officielles, la municipalité reçoit, chaque année des centaines de demandes pour l'ouverture de nouvelles rues, au travers desquelles – et sans grande difficulté grâce à la géométrie monotone du damier- on arrive à celles que traça d'une main ferme, il y a 139 ans, Jean-Baptiste Althabégoity.



---

(\*) Texte original en espagnol : "Jean-Baptiste Althabégoity (1829-1905) : el geome-  
tra en la ciudad cuadrículada "Traduction de Pauline SCOTTA

(\*\*) Docteur en Démographie (École des Hautes Études en Sciences Sociales/EHESS)  
Chercheur Indépendant du *Consejo Nacional de Investigaciones Científicas y  
Técnicas* (CONICET) à l'*Instituto de Estudios Históricos y Sociales* (IEHS)  
Professeur Titulaire de la *Universidad Nacional del Centro de la Provincia de Buenos  
Aires*, Tandil

Membre associé du Centre d'Études Nord Américaines (CENA) de l'EHESS, Paris

Adresse : 25 de mayo 149 (7000) – Tandil - Provincia de Buenos Aires - Argentine

Tél. : (02293) 425056

hernan.otero@speedy.com.ar

### Notes

---

- 1 Cf. Fugl (1988) et Suárez Martínez (1942) ; pour une analyse des biographies des deux émigrants basée sur la théorie des liens sociaux, voir Bjerg et Otero (2006). La production des voyageurs est tout simplement incommensurable, comme le montre le travail de Kircheimer (1987). Une autre approche des expériences d'émigration est possible – rare dans le cas qui nous intéresse - à travers la correspondance. L'étude des lettres de León Ibós, émigrant français de Tandil, constitue une exception (Otero, 2006).
- 2 D'un point de vue politico administratif, l'Argentine est divisée en territoires nationaux et en provinces. Ces dernières sont à leur tour organisées en unités territoriales plus petites, qui dans le cas de la province de Buenos Aires, sont appelées "*partidos*". L'expansion de la frontière et l'incorporation de millions de kilomètres carrés firent augmenter le nombre de *partidos* et certains d'entre eux virent une diminution de leur superficie. C'est ce qui arriva au *partido* de Tandil, dont la superficie passa de 6.175 km<sup>2</sup> en 1854 à 4.935 km<sup>2</sup> actuellement.
- 3 Les "*malones*" étaient les incursions armées des indigènes dans le but d'obtenir du bétail ou des femmes captives.
- 4 Ceci explique en partie l'exagération de Emile Daireaux (1889 : 78) lorsqu'il affirme que Tandil avait été fondée par des Basques.
- 5 L'immigration constitue une zone de recherche très fréquente pour l'historiographie argentine. En règle générale les discussions tournent autour des procédés d'intégration des émigrants (la théorie du "creuset des races" soutint une intégration rapide et harmonieuse, alors que le "pluralisme culturel" prôna une intégration plus lente et conflictuelle). Un bilan des résultats et des débats peut être consulté dans la synthèse de Devoto et Otero, 2003. Les mécanismes d'émigration, (chaînes, liens sociaux, etc.) ont été largement étudiés ces dernières années, comme le démontrent les travaux réunis in Bjerg et Otero (1995). En ce qui concerne Tandil, Bjerg, Otero et Iriani ont reconstruit respectivement l'émigration danoise, française et basque.
- 6 Nous avons uniformisé l'orthographe du nom vu qu'il figure sous diverses formes dans les sources de l'époque.
- 7 Si Jean-Baptiste a écrit qu'il se rendit en Argentine pour rejoindre ses "frères" nous n'avons trouvé trace que de Francisco et aucune de celui qu'il mentionne avec l'initiale B.
- 8 Comme nous le raconte Jean-Baptiste : "Toute personne qui possédait une petite économie pouvait bâtir une maison en briques et pisé sur un *solar* ou lot de terrain sollicité à la municipalité. Ce lot, de 20 ares de superficie environ, était concédé gratuitement sauf l'obligation que le concessionnaire s'imposait d'y bâtir une maison en briques et pisé dans un délai d'un an ; passé cette date sans bâtir, ses droits devenaient nuls, ainsi que les 20 % de droits versés à la caisse communale et les 6 % avancés pour le mesurage qu'il avait avancé".
- 9 Il existe une Graciana Althabégoity, qui épousa en 1879, à l'âge de 34 ans, Basilio Zuleberry, mais nous n'avons pu confirmer une parenté éventuelle avec Jean-Baptiste, même s'il semble peu risqué d'avancer qu'il puisse s'agir d'une nièce. Nous n'avons aucune information non plus sur son frère Francisco.
- 10 En argot rural du Rio de la Plata, *Tata* signifie père.
- 11 Jusqu'aux années 1880, les Européens présents dans le *partido* étaient surtout des Espagnols et des Français ; plus tard, le flux de Français se réduisit notablement, les groupes les plus nombreux étant alors les Italiens et les Espagnols.

### Notes (suite)

---

- 12 Le *partido* comprend, outre sa ville principale, quelques villages ruraux de moindre importance (Iraola, Gardey, Vela, De la Canal, Azucena, Fulton, La Pastora), dont la vitalité se vit durement affectée par les migrations et la fermeture du chemin de fer pendant les années 90 du XX<sup>e</sup> siècle. Pour l'évolution démographique du *partido*, voir Amadasi (1981) et Velázquez et al. (1998).
- 13 Les montagnes de Tandil, particulièrement celles qui entourent la ville, atteignent un peu plus de 500 m. au-dessus de la mer.

### Bibliographie

---

- AMADASI, E., 1981, *Estructura y dinámica de la población, evolución económica y empleo en el partido de Tandil*, Tandil, Universidad Nacional del Centro de la Provincia de Buenos Aires, 203 p.
- BJERG, M., 2001, *Entre Sofie y Tovelille. Una historia de la inmigración danesa en la Argentina, 1848-1930*, Buenos Aires, Biblos, 191 p.
- BJERG, M., 2004, *El mundo de Dorothea. La vida en un pueblo de la frontera de Buenos Aires en el siglo XIX*, Buenos Aires, Imago Mundi, 170 p.
- BJERG, M.; OTERO, H (comp.), 1995, *Migración y redes sociales en la Argentina moderna*, CEMLA-IEHS, Tandil, 241 p.
- BJERG, M.; OTERO, H., 2006, Inmigración, liderazgos étnicos y participación política en comunidades rurales. Un análisis desde las biografías y las redes sociales. In : Alicia Bernasconi y Carina Frid, *De Europa a las Américas. Dirigentes y liderazgos (1880-1960)*, Buenos Aires, Editorial Biblos, pp. 43-61.
- DAIREAUX, E., 1889, République Argentine. La vie sociale et la vie légale des étrangers. Extrait de : *La vie et les mœurs à la Plata*, Paris, Hachette.
- DEVOTO, F.; OTERO, H., 2003, Veinte años después. Una lectura sobre el Crisol de Razas, el Pluralismo Cultural y la Historia Nacional en la historiografía argentina, *Estudios Migratorios Latinoamericanos*, Año 17, N° 50, Buenos Aires, CEMLA, pp. 181-227.
- DIPAOLA, N., 2003, *La ciudad de las cierras. Reseña histórica del Tandil*, Tandil, Ediciones del Chapaleofú, 284 p.
- ÉBELOT, A., 1994, *La guerre dans la Pampa. Souvenirs et récits de la frontière argentine (1876-1879). Textes réunis, présentés et annotés par Bernard Lavallé*, Paris, L'Harmattan, 329 p.
- FONTANA, O., 1947, *Tandil en la historia*, Tandil, Talleres Vitullo, Vistalli y Cía, 517 p.
- FUGL, J., 1988, *Memorias de Juan Fugl. Vida de un pionero danés durante treinta años en Tandil, 1844-1875*, Traducido y editado por Alice Larsen de Rabal, Tandil, 510 p.
- IRIANI, M., 2000, "Hacer América". *Los vascos en la pampa húmeda, Argentina (1840-1920)*, Universidad del País Vasco, 345 p.
- IRIANI, M., 2001, *Centro Vasco Argentino Gure Etxea de Tandil. ¿La punta de un gran iceberg?*, Vitoria-Gasteiz, Servicio Cultural de publicaciones del Gobierno Vasco, 183 p.
- KIRCHEIMER, J-G., 1987, *Voyageurs francophones en Amérique hispanique au cours du XIX<sup>e</sup> Siècle, répertoire bibliographique*, Paris, Bibliothèque Nationale.
- LYNCH, J., 2001, *Masacre en las pampas. La matanza de inmigrantes en Tandil, 1872*, Buenos Aires, Emecé Editores.
- MIGUEZ, E., 1987, Política, participación y poder. Los inmigrantes en las tierras nuevas de la Provincia de Buenos Aires en la segunda mitad del siglo XIX, *Estudios Migratorios Latinoamericanos*, Buenos Aires, CEMLA, 2, 6-7, p. 337-379.
- NARIO, H., 1976, *Tata Dios. El mesías de la última montonera*, Buenos Aires, Ed. Plus Ultra, 223 p.



### Bibliographie (suite)

---

OTERO, H., 1990, Una visión crítica de la endogamia : reflexiones a partir de una reconstrucción de familias francesas (Tandil, 1850-1914), *Estudios Migratorios Latinoamericanos*, CEMLA, Buenos Aires, n° 15-16, agosto-diciembre 1990, pp. 343-378.

OTERO, H., 1992, La inmigración francesa en Tandil. Un aporte metodológico para el estudio de las migraciones en demografía histórica, *Desarrollo Económico*, Ides, abril-junio, vol. 32, n° 125, pp. 79-106.

OTERO, H., 2005, L'immigration française en Argentine : une histoire ouverte. In : Adrián Blázquez (coord.), *L'émigration basco-béarnaise aux Amériques au XIXème siècle. Regards interdisciplinaires. Actes du 1er. Colloque International sur l'émigration basco-béarnaise aux Amériques, Pau, 2000*, Editorial Gascogne, Orthez, pp. 117-148.

OTERO, H., 2006, Lettres à Léon. À propos des continuités et des ruptures des immigrants français en Argentine. In : Yves Frenette, Marcel Martel, John Willis (comp.), *Envoyer et recevoir. Lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, Presses de l'Université Laval, Canada, pp. 39-73.

PASTOR, N., 1999, *Aportes para una historia de la Universidad Nacional del Centro de la Provincia de Buenos Aires*, Tandil, UNCPBA, 185 p.

PEREZ, D., 2007, *Historias del Tandil*, Tandil, Cidle Editora, 265 p.

SUÁREZ MARTINEZ, 1942, *Memorias de Manuel Suárez Martínez, seguidas de los "Apuntes biográficos de D. Manuel Suárez Martínez" por José María Suárez García*, Edición del autor, Tandil, 259 p.

VELAZQUEZ, G.; LAN, D.; NOGAR, G., 1998, *Tandil a fin del milenio. Una perspectiva geográfica*, UNICEN, CIG, Tandil, 272 p.

## MIGUEL DE ARIZMENDI : UN PRODUCTEUR DE VINS DE QUALITÉ EN AMÉRIQUE DU SUD<sup>(\*)</sup>

Pablo LACOSTE  
(\*\*)

Ce texte fondé sur la consultation de nombreuses archives nous entraîne à la rencontre d'un Labourdin qui connut un fabuleux destin dans la province de Cuyo (aujourd'hui située en Argentine) à la charnière des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle. Homme de pouvoir, entrepreneur, il fut aussi un personnage important dans le développement de l'activité vitivinicole dans cette contrée située entre les Andes et la Pampa.

95

### *Laburpena*

*Artxiboetako paperei esker Lapurtar baten ezagutza egiten da. Gaur egun Argentinan den Cuyo-ko probintzian harrigarriko etorkizuna ukan du XVII. mendearen bukaeran eta XVIII. mendearen hasieran. Boteretsu, enpresari, Andes mendien eta Pamparen artean den herrialdean garrantzi haundiko gizona izana da mahastigintzaren garapean.*

Miguel de Arizmendi fut l'un des plus illustres basques français d'Amérique latine pendant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. En tant que viticulteur, Arizmendi réussit à faire du vin avec la délicate méthode du "voile de fleur", ce qui représentait sans aucun doute une première parmi les expériences de la biotechnologie américaine. En tant que chef d'entreprise, il défendit les producteurs de vin devant les autorités de Buenos Aires, Santiago du Chili et Lima : il traversa les pampas argentines, la cordillère des Andes ou l'océan Pacifique pour négocier en tête-à-tête avec le vice-roi du Pérou. Il s'illustra aussi en tant que mécène, par son énergie à développer des ateliers d'art, à susciter la collaboration avec les artistes et à encourager la sculpture religieuse. Il développa le culte de la vierge Marie, à travers la dévotion à Notre Dame du Rosaire, et obtint que le roi d'Espagne et le pape de Rome la reconnaissent comme patronne de sa ville. Toute sa vie se déroula dans une atmosphère intense et dramatique, marquée par les pressions du représentant de l'Inquisition, la séparation de son épouse adorée jusqu'à sa mort par amour. L'image de "don Miguel" est restée

**Mots Clés**  
Argentine,  
Chili,  
Mendoza,  
biographie,  
viticulture,  
vin.

**Hitz-gakoak**  
Argentina,  
Txile,  
Mendoza,  
biografia,  
mahastigintza,  
ardoa

vive dans la mémoire populaire, à travers le récit colporté par les muletiers et les convoyeurs de bétail, devenu plus tard chanson folklorique, et que l'on entend encore aujourd'hui en Argentine dans tous les festivals de musique populaire.

La vie de Miguel de Arizmendi a permis également de connaître la trame politique, sociale, économique et culturelle de son époque ; Miguel de Arizmendi s'installa en Amérique après l'avènement des Bourbons au trône d'Espagne, événement qui facilita largement l'installation aux *Indes* des sujets du royaume de France. Il s'établit à Mendoza, l'une des principales plates-formes commerciales de la région. Dans cette ville, il noua des contacts avec la dynamique petite bourgeoisie que faisaient prospérer les muletiers et transporteurs (pour une population de 6.000 âmes, chaque année, entraient et sortaient de Mendoza 10.000 mules de charge et 1.600 charrettes, pour relier les marchés de l'Atlantique et du Pacifique). Outre sa qualité de carrefour commercial, Mendoza offrit à Arizmendi un terroir parfaitement adapté à la culture de la vigne. De son temps, Cuyo cultivait 5.000.000 de pieds de vigne, soit un quart de la production totale du Chili, principal pôle viticole de l'Amérique du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'ampleur acquise par l'industrie viticole à cette époque dans le sud de l'Amérique fut un autre des éléments importants du contexte dans lequel évoluait Arizmendi.

La reconstitution de la vie d'Arizmendi a été faite à partir de documents originaux inédits issus des archives de Buenos Aires, Mendoza, San Juan et Santiago du Chili, et des écrits recueillis auparavant en France et en Espagne. Sur cette base, nous avons fait le présent article, dont l'objectif est de proposer une synthèse de la vie d'Arizmendi. Toutefois, plusieurs des aspects de son parcours ont eu suffisamment d'intérêt et de profondeur pour être à eux seuls le thème d'articles, que ce soient les relations avec son épouse, son côté mécène et protecteur des arts, ou ses compétences dans le domaine viticole. En réalité, il faudrait un livre pour donner une image complète de la vie d'Arizmendi. En attendant, nous présentons cet article.

### ■ Des Pyrénées aux Andes

C'est à Sare, village du Labourd appartenant à la couronne de France qu'est né Michel d'Harizmendy vers 1670<sup>1</sup>. Ses parents étaient le capitaine Pedro Harizmendy, et Maria Bordachipe ; il eut au moins deux frères, Esteban et Pedro Harizmendy. Il passa son enfance et la première partie de sa vie d'adulte dans sa ville natale. Il apprit à parler, lire et écrire le français, sa langue maternelle. Il fut membre de plusieurs

clubs et participa à des cérémonies protocolaires ; il fut témoin lors de nombreux actes sociaux de sa communauté. On sait qu'il y vécut au moins jusqu'en 1710<sup>2</sup>. Il fut également un remarquable marin ; il assura le commandement d'une frégate, sur laquelle il était chargé de la sécurité des côtes françaises entre 1712 et 1713<sup>3</sup>.

Il émigra en Amérique entre 1714 et 1716. Il voyagea probablement sur le *León Franco*, parti du port de Cadix en 1716, avec un groupe important de Basques : Juan José de Anzorena (Biscaye), Juan Bautista de la Reta (de Guipúzcoa) et Manuel Zarazua (Biscaye), entre autres. Le but était d'arriver jusqu'à El Callao, mais le bateau parvint seulement à Buenos Aires. Les voyageurs poursuivirent leur route par voie terrestre et quelques-uns d'entre eux s'établirent à Mendoza<sup>4</sup>.

L'installation à Mendoza fut un changement considérable. Michel Harizmendy devint don Miguel de Arizmendi. Il apprit l'espagnol, et en un temps relativement court, acheta des propriétés dans un endroit central : il établit sa maison à deux pas de la place, face aux terrains de l'illustre famille des Ponce de León. Ce voisinage lui permit d'entrer en contact avec eux, et en 1718, il épousa la charmante Tomasa Ponce de León. Lui avait 40 ans et elle 15. Outre sa beauté et sa jeunesse, elle lui ouvrit les portes des milieux sociaux et financiers de sa famille. Les Ponce de León avaient des relations importantes des deux côtés de la cordillère des Andes, de l'Atlantique jusqu'au Pacifique. C'est grâce à ces réseaux que Arizmendi a pu commercialiser ses vins et ses eaux de vies.

Les vins et eaux de vie produits par les caves de Miguel de Arizmendi étaient distribués sur un vaste marché situé à 200 lieues à l'est des vignobles, dans la toute nouvelle Buenos Aires. Il réussit à produire des vins de qualité, et à s'assurer la suprématie dans ce domaine<sup>5</sup>. Il devint une grande figure régionale, à peu près semblable au modèle que Burckhardt donnait du prince italien de la Renaissance<sup>6</sup>.

Il est certain que les comparaisons sont toujours imparfaites, en particulier quand on a l'audace de comparer des personnages importants de l'Italie de la Renaissance et du baroque américain ; cependant, *mutatis mutandis*, les faits démontrent qu'ils avaient aussi beaucoup de points communs, surtout si on examine certains détails. Burckhardt évoque un cas concret intéressant pour notre travail :

*“Ercole fêtait l'anniversaire de son accession au pouvoir avec une procession que l'on comparait explicitement à celle de la Fête Dieu ; même la plus petite boutique était fermée comme pour un dimanche, et au centre du cortège figuraient tous les membres de la famille d'Este dans leurs plus beaux atours”<sup>7</sup>.*

Recourir aux processions pour affirmer son prestige personnel, ce fut exactement ce que fit Miguel de Arizmendi à Mendoza. Pour cela, il installa la Vierge du Rosaire, objet de sa dévotion personnelle, au centre du paysage socioculturel de sa ville. Et lors des processions, tout comme dans l'Italie de la Renaissance, les atours élégants qui donnaient la touche d'éclat, de solennité et de pompe à la célébration, étaient incontournables. Mais au-delà de ces détails, l'important est que cette anecdote nous montre un XVIII<sup>e</sup> siècle plein de doutes et de sensibilités, avec ses aspects autoritaires et traditionalistes, mais aussi avec ses espaces de liberté créative, tant sur le plan de la technologie que dans celui des arts.

Sur le plan financier, Arizmendi occupait l'une des plus hautes positions du Chili Transandin. Ses biens furent estimés à \$23.889<sup>8</sup> ; ce chiffre était l'un des plus élevés de la région et seulement cinq habitants de Mendoza possédaient \$20.000 ou plus. Dans le domaine viticole, avec une capacité avoisinant les 32.000 litres, les caves d'Arizmendi étaient les plus importantes des caves civiles de Mendoza, avec celles de don Santiago Puebla. L'activité viticole d'Arizmendi prospéra grâce à ses puissants liens avec le marché du *Río de la Plata* dont il était un des commerçants les plus actifs. Il transportait le vin à Buenos Aires pour le vendre et ramenait des marchandises pour son commerce de Mendoza. Il sut gagner la confiance des fournisseurs de Buenos Aires, et obtint de recevoir des marchandises à crédit pour un montant de \$3.575.<sup>9</sup>

Outre sa remarquable position économique, Arizmendi était aussi une autorité militaire. Il était le sergent-chef de la place de Mendoza, et en tant que tel, chargé de la sécurité. En cas d'alerte, face à de possibles invasions indigènes, le Conseil Municipal le convoquait pour connaître les effectifs militaires disponibles (fusils, lances, bouches à feu, poudre, hommes). C'est ce qui apparaît, par exemple, dans un compte-rendu du Conseil Municipal, daté du 7 mai 1746 à Mendoza.<sup>10</sup>

Par ses fonctions militaires, Arizmendi était un homme d'armes. Il portait une épée garnie d'argent. Ses armes à feu étaient un fusil et un pistolet. Armé, il montait à cheval sur une selle à bride avec étriers et fontes. Sur le mors étincelaient 33 boucles, bossettes et ferrures d'argent. L'image de don Miguel était celle d'un puissant militaire et d'un riche propriétaire espagnol des *Indes*.

Les relations politiques, économiques et sociales le conduisirent à se déplacer sur un vaste territoire qui s'étendait de l'Atlantique au Pacifique. La prestigieuse position d'Arizmendi se vit confirmée en 1745, quand les Conseils Municipaux de San Juan et de Mendoza le chargèrent d'une mission délicate à Lima, pour négocier l'exonération

d'une série d'impôts qui affectaient le commerce du vin et de l'eau-de-vie. Il s'acquitta de ces missions avec succès et obtint que le vice-roi du Pérou promulguât deux décrets favorables aux vins de Cuyo. Le Conseil lui paya \$2.000 en guise d'honoraires, ce qui était une somme considérable pour l'époque et supposait pour la municipalité de Mendoza une dépense extraordinaire<sup>11</sup>. Pour pouvoir tenir sa promesse, elle dut créer un nouvel impôt sur le maté, grâce auquel furent réunis les fonds nécessaires pour une telle dépense. Par la suite, les mêmes municipalités le chargèrent d'autres négociations, cette fois auprès des autorités de Buenos Aires. C'est là que la mort le surprit en janvier 1748<sup>12</sup>.

La culture de la vigne et la fabrication du vin étaient les principales activités économiques de la propriété de Arizmendi. La grande rentabilité de l'entreprise permettait l'existence de l'Atelier d'Art et les considérables investissements dans la sculpture religieuse. Outre sa maison de ville, don Miguel possédait une riche propriété *extra-muros* comprenant une demeure, des chais et les principaux vignobles :

"Une grande pièce servant de chai et son pressoir, trois cuves enterrées, une grande pièce divisée en plusieurs parties avec porte de communication, une pièce plus petite servant de four à pain, 6 poiriers et un figuier, et le terrain sur lequel il est construit".<sup>13</sup>

La propriété possédait une petite vigne de 4.000 pieds et les plus grandes caves civiles de Mendoza, avec 3 cuves enterrées et 24 cuves d'une capacité de 409 *arrobos*, un pressoir et les bâtiments de vinification. Il y avait des installations d'alambics pour l'obtention de l'eau-de-vie, de nombreuses jarres pour le transport et la commercialisation et plusieurs récipients pour préparer du sirop et du *cocido*, un additif que l'on incorporait au vin pour éviter sa détérioration lors des grands voyages à travers la pampa. En s'appuyant sur cette activité économique, don Miguel mit en place ses ateliers d'art religieux.

### ■ Un contrôle de qualité pour les vins de Mendoza

Un des domaines où Arizmendi excella tout particulièrement fut le développement des mesures de contrôle de la qualité des vins de Mendoza. Le contrôle de qualité était la méthode employée pour garantir les opérations commerciales, surtout en ce qui concernait la vente de vins destinés au marché du *Río de la Plata*. Le producteur et l'acheteur se mettaient d'accord pour inspecter les chais et vérifier la bonne qualité des crus, de sorte que si les vins changeaient pendant le voyage, la responsabilité en incombait au transporteur et non au viticulteur. La coutume de contrôler les vins, en Amérique, était un héritage de l'Espagne du Moyen Age<sup>14</sup>, lorsque les besoins en ravitaillement des villes imposaient de strictes mesures de contrôle, surtout

pour les denrées alimentaires. Par la suite, ces mesures furent adoptées en Amérique, dans les zones de production. C'est ainsi que dans la région de Cuyo, on trouve des règlements de ce genre, tant au XVII<sup>e</sup> qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>.

La municipalité de Mendoza manifesta très tôt son attachement à différencier la qualité des vins. Ainsi, par exemple, lors de la session du 6 mai 1628, les conseillers prononcèrent une série de décrets pour que le seul fabricant de la ville, Juan Carrera, différencie, par leur qualité, les vins qu'il vendait à sa clientèle. La résolution disait ceci :

"Il s'est agi de revoir la façon dont Juan Carrera vend le vin, et à cet effet le *Fiel Ejecutor* lui rendit visite et lui imposa que chaque *arrobe* de bon vin vieux, de cette même qualité, soit vendue 18 réaux, et lui enjoignit de signaler désormais le vin qu'il achète pour le vendre, afin qu'on puisse en contrôler la qualité et en fixer le prix"<sup>16</sup>.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, un cas témoignant de ces pratiques fut constaté dans les caves de don José de Videla. L'idée était de certifier la qualité des vins qu'il devait livrer à don Vicente Pérez ; le volume de l'opération s'élevait à \$543 et portait approximativement sur 270 *arrobos*, soit 10.000 litres de vin. La demande de contrôle de la qualité fut faite par Videla, dans une note rédigée ainsi :

"J'ai pris l'engagement auprès du capitaine Vincent Pérez, habitant du Port de Buenos Aires, de lui livrer du vin bon à donner et à recevoir pour \$543 et vu que le délai passé, et que c'est moi qui encours les risques, je supplie Votre Seigneurie de bien vouloir se rendre dans mes chais et en présence de témoins, de contrôler si le vin que j'ai est bon à donner et à recevoir et de me donner une attestation de la qualité que Votre Seigneurie aura constatée pour que dorénavant, Monsieur Pérez en soit le responsable. Je prie et supplie Votre Seigneurie d'intervenir dans cette affaire"<sup>17</sup>.

Cette demande avait un but commercial évident. Le document certifiant la qualité des vins dans les caves rendait la transaction plus claire, car elle serait accompagnée d'une attestation officielle. Le maire, Godoy, répondit favorablement à la requête de Videla et ordonna que la tâche fût exécutée avec les soins requis. C'est ce qu'il écrivit en ces termes :

"J'ordonne que l'on se rende dans les caves dudit Don Joseph et que l'on vérifie et contrôle le vin qu'il a pour le (interrompu)...Vicente Pérez, s'il est bon à donner et recevoir et qu'on lui remette une attestation sous la forme qu'il demande pour que les risques soient à la charge dudit Vicente Pérez dès que le délai de remise du vin sera passé" ...<sup>18</sup>

Le contrôle de qualité n'était pas une simple formalité. Les autorités s'engageaient à vérifier réellement si les vins étaient bons. Mettant en

jeu leur nom et leur honneur, elles avaient à cœur de donner concrètement les informations les plus conformes à la réalité, comme le prouve le cas cité précédemment. En effet, deux jours après avoir reçu la demande, le 24 octobre 1689, Godoy lui-même se rendit dans les chais de Videla accompagné de deux témoins et dégustateurs, le capitaine Diego Martínez Tirado et le sous-lieutenant Bustos de Lara pour réaliser en personne le contrôle de qualité. Leur inspection terminée, ils en firent le compte-rendu suivant :

“Je soussigné, Capitaine Juan Godoy del Castillo, maire de cette ville de Mendoza, certifie et atteste que, aujourd’hui, le 24 de ce mois, je me suis rendu dans les vignes et les caves de Pedro Joseph de Videla et que j’ai vu et contrôlé le vin que ce dernier doit fournir au Capitaine Vicente Pérez. J’ai constaté que le vin qui était dans ses cuves était bon à donner et à recevoir sans tromperie. Le Capitaine Diego Martinez Tirado a goûté successivement le vin de chacune des cuves et celui qui était dans l’une d’entre elles était mauvais et frelaté, soit environ 26 *arrobes*. J’atteste également que j’ai contrôlé le vin de 26 jarres et qu’il était bon à donner et recevoir, vu et approuvé par moi”<sup>19</sup>.

C’est ainsi qu’a été parachevée la démarche de contrôle et vérification de la qualité des vins de don José Videla. Les documents révèlent quelques détails intéressants. Premièrement, c’était l’Etat qui se chargeait de l’inspection. Le maire se déplaçait en personne pour goûter le vin et émettre son verdict. En outre, il n’agissait pas seul, mais accompagné d’autres observateurs qui eux aussi devaient goûter le vin. D’autre part, la dégustation n’était ni superficielle ni rapide. Au contraire, on prélevait des échantillons dans les différentes cuves et jarres pour établir les différences de qualité qui pouvaient exister entre leurs contenus. Les dégustateurs pouvaient déceler des différences : le vin de 26 jarres était “bon”, par contre, dans une des cuves il y avait du vin “mauvais et frelaté”. C’est ainsi que cela a été scrupuleusement notifié dans le rapport officiel de l’inspection. En somme, le contrôle de qualité n’était ni une simple formalité, ni une démarche laxiste. Au contraire, une certaine rigueur était de mise, au risque de se faire des ennemis chez les patrons puissants, comme l’était don José Videla.

La coutume de faire des contrôles de qualité du vin dans les caves de Mendoza, commencée au XVII<sup>e</sup> siècle, s’est poursuivie au siècle suivant. Ainsi, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les vins de don Miguel de Arizmendi furent soumis à un contrôle de qualité. Le négociant Juan Pereira de Caravallo, qui était en instance de contrat avec Arizmendi, sollicite cette démarche auprès du maire. Pour réaliser l’opération, on chargea deux experts, deux habitants de Mendoza, don Manuel de Ábrego et don José Loyola, de vérifier la qualité des vins dans les caves du Français. Selon la demande de Pereira, l’expert devait dire si “la couleur et le goût étaient tels que le vin puisse voyager avec lui et don Manuel de



Ábrego".<sup>20</sup> Il devait déclarer "l'état dans lequel étaient les cuves quand le demandeur est allé voir le vin et au moment de son transvasement pour le transport, et s'il était ou non bon à recevoir ; et de même pour une cuve d'eau-de-vie qui faisait partie du contrat"<sup>21</sup>.

Muni de ces instructions, don Manuel de Ábrego se rendit dans les caves de Arizmendi pour faire son travail. Il fut alors établi un acte dans lequel figuraient les détails de l'opération. L'un des témoins signala que "don Miguel de Arizmendi lui-même ouvrit de ses mains les jarres qui étaient bouchées avec du plâtre et préleva dans chacune d'elles le contenu d'une petite tasse d'argent qu'il donna ensuite aux témoins pour qu'ils voient si le vin était bon. Ensuite, le vin fut déclaré bon".<sup>22</sup>

Les gestes montrent soin et délicatesse. C'est le viticulteur lui-même qui débouche les cuves et utilise une petite tasse d'argent, en guise de taste-vin, pour prélever l'échantillon et le donner au dégustateur. Ce sont des gestes délicats, dans la pénombre des caves de Cuyo au XVIII<sup>e</sup> siècle. Un autre témoin a raconté, avec quelques nuances, ce même épisode :

"Don Miguel ouvrit de ses mains toutes les jarres qui étaient bouchées. Il sortit du vin de chacune d'elles pour le contrôler. Dans certaines jarres, il avait une belle couleur, dans d'autres, il avait perdu un peu de son goût, mais restait de bonne qualité"<sup>23</sup>. Ce témoin confirme les gestes familiers du viticulteur dans son chai. Mais il ajoute les caractéristiques du vin qui étaient prises en compte : la couleur, le goût et la qualité. Il précise que la *qualité* est en général bonne, mais que la *couleur* varie ; dans certaines cuves, il est *bon*, dans d'autres pas. Il mentionne aussi que dans certaines jarres, le vin a perdu son goût, ce qui montre une capacité à différencier. Avec ces données a été conclue ce qui est sans doute la plus ancienne démarche de contrôle de qualité des vins de Mendoza, réalisée par les autorités municipales.

Le souci de la qualité des vins est né dans un paysage marqué par la petite propriété<sup>24</sup>. Il n'y avait pas à Mendoza ces grands domaines typiques des paysages de l'Amérique Latine, basés sur le modèle des plantations, consacrés à la production pour l'exportation, et qui ont favorisé l'existence des oligarchies de grands propriétaires terriens. Au contraire, les conditions climatiques et orographiques, ajoutées à une tradition de petite entreprise de transport et de commerce (muletiers et transporteurs), ont contribué à l'émergence d'une culture bourgeoise ou *protobourgeoise*<sup>25</sup>. À Mendoza et San Juan, se développa un mode de production basé sur la petite propriété d'exploitation intensive. C'était le cadre idéal pour une viticulture soignée. Les vins de qualité étaient fabriqués par de petits viticulteurs. On en veut pour preuve la dimension modeste des vignes d'Alonso de Videla, Juan de Puebla

Reinoso et Miguel de Arizmendi : ils avaient entre 3.000 et 4.000 plants de vigne ; la plus grande était celle de Joseph de Villegas, avec 30.000 pieds, ce qui, à une époque où les vignes avaient 2.000 plants par *cua-dra* (un quart de mille), correspondait à 15 *cuadras*, soit un peu moins de 20 hectares. Il faut insister sur le fait qu'aucun d'eux ne possédât de grande plantation. Il s'agissait de propriétés bien délimitées, cultivées avec soin et application pour obtenir un produit de qualité, dans le cadre d'une culture plutôt bourgeoise ou *protobourgeoise*, orientée davantage vers le commerce et l'industrie que vers le secteur primaire.

L'évolution du patrimoine de don Miguel de Arizmendi montre le lien entre l'industrie du vin de qualité et l'ascension sociale. En 1718, lors du mariage avec doña Tomasa Ponce de León, aucun des deux époux n'apporta au ménage un capital considérable. La dot se composait de 4 mules, une charrette avec 10 bœufs, estimée à \$80, la valeur du chargement de deux charrettes à Santa Fe et \$17 en argent<sup>26</sup>. En 1730, quand Arizmendi rédigea son premier testament, ses biens étaient une vigne de 1.000 pieds, 29 mules, un esclave, un magasin de tissus en ville ; ses caves étaient en cours de constitution : elles comprenaient 100 jarres, pour la plupart non encore payées, et environ \$1000 en espèces. Mais ses réseaux commerciaux sur Buenos Aires, Mendoza et San Juan constituaient déjà un riche capital social<sup>27</sup> ; sa fortune fut estimée à \$4.600 en 1739<sup>28</sup>, et après sa mort, en 1748, ses biens furent évalués à \$23.889<sup>29</sup>. En trente ans, grâce aux vins de qualité, don Miguel de Arizmendi parvint à se hisser au plus haut de la pyramide socio-économique.

### ■ De l'histoire à la légende

Ses déplacements, d'un côté et de l'autre, obligeaient don Miguel à passer de longues périodes hors de chez lui. Ainsi, son voyage à Lima le retint presque un an loin de Mendoza. C'était là une situation banale pour les habitants d'une plate-forme commerciale comme Mendoza. Les muletiers et les transporteurs effectuaient généralement de longues traversées, et les femmes, qui restaient là, connaissaient une longue habitude du mari absent et des avances d'autres hommes qui voulaient profiter de la situation. En l'absence du voyageur, la femme affrontait la solitude et assumait la charge d'élever les enfants. Mais le retour était plein de nouvelles émotions : le compagnon ramenait avec lui la joie, la fantaisie et l'argent. C'est pour cela que les retrouvailles étaient toujours passionnées. La chanson *Luna Cautiva*, (Lune Captive), raconte bien ces épisodes. Comme chacun sait, l'auteur de ce poème, José Ignacio Chango Rodriguez<sup>30</sup>, a vécu une expérience personnelle douloureuse, dont il s'est inspiré pour créer une œuvre

d'une grande sensibilité artistique. Il a raconté ses malheurs dans une suite d'images qui ont pour cadre la vie et les coutumes des muletiers.

*“De nuevo estoy de vuelta después de larga ausencia  
Igual que la calandria que azota el vendaval  
Tu amor es una estrella con cuerdas de guitarra  
Una luz que me alumbra en mi oscuridad  
Acércate a la reja, sos la dueña de mi alma  
Sos mi Luna Cautiva que me besa y se va.  
De nuevo estoy de vuelta, mi tropa está en la huella  
Arrieros musiqueros me ayudan a llegar”*

(Me voici de retour après une longue absence  
pareil à l'alouette fouettée par le vent  
Ton amour est une étoile aux cordes de guitare  
une lumière qui éclaire ma nuit.

Viens plus près de la grille, tu es la maîtresse de mon âme,  
tu es ma Lune Captive qui m'embrasse et s'en va.

Me voici de retour, ma troupe est sur la route  
des muletiers musiciens m'aident à arriver.)

Le muletier transandin pouvait parfois avoir deux foyers, un de chaque côté de la cordillère. Le foyer principal était à Santa Rosa de Los Andes, Santiago, Mendoza ou San Juan. Et au début, l'idée du transporteur était de traverser, de vendre là-bas ses marchandises, et de revenir le plus vite possible avec de nouveaux chargements. Mais, très souvent, il y avait des retards : les ventes prenaient du temps, surtout pour obtenir de bons prix. De plus, l'organisation du voyage de retour demandait aussi plusieurs jours. À cela, il fallait ajouter les coupures régulières de la route dues aux chutes de neige. Par conséquent, la vie des muletiers transandins était marquée par de longues périodes d'attente, des deux côtés de la cordillère. Et pendant ce laps de temps, les hommes s'occupaient à des activités économiques, sociales et culturelles. Ils faisaient du commerce et cherchaient de nouveaux marchés, mais retrouvaient aussi des amis. Ils pouvaient rencontrer une femme et l'aimer. La vie des muletiers transandins était émaillée d'aventures amoureuses, bien souvent extraconjugales. Ces situations se reflétaient dans le domaine de l'art : dans le roman de Arturo Barrera, *Allá abajo volaban los cóndores*, (Tout en bas volaient les condors), sont présentés des exemples récurrents de rencontres passionnées entre les muletiers et les femmes des deux côtés de la cordillère. Ces rencontres aboutissaient à des mariages, des enfants, légitimes et illégitimes et à bien d'autres relations. Ces coutumes sont aussi retranscrites dans la *cueca* de Osvaldo Rocha (paroles) et Carlos M. Ocampo (musique) intitulée *Las dos puntas* (les deux bouts).

*" Cuando para Chile me voy, cruzando la cordillera  
late el corazón contento, pues me espera una chilena  
y cuando vuelvo de Chile, entre cerros y quebradas  
late el corazón contento, pues me espera una cuyana  
Viva la chicha y el vino, viva la cueca y la zamba  
Dos puntas tiene el camino y en las dos alguien me aguarda."*

(Quand je pars pour le Chili, en traversant la Cordillère,  
j'ai le cœur content, car une Chilienne m'attend là-bas  
et quand je reviens du Chili, entre gorges et collines,  
j'ai le cœur content, car une fille de Cuyo m'attend  
Vive la *chicha* et le vin  
Vive la *cueca* et la *samba*  
Le chemin a deux bouts et quelque m'attend de chaque côté.)

La liberté dont jouissait le muletier, et la facilité avec laquelle il pouvait maintenir des vies parallèles grâce à ses voyages, avait une contrepartie : pendant son absence, la situation de sa femme était la même que la sienne. Dans certains cas, les femmes de Cuyo ont pris leur revanche et se sont lancées, elles aussi, dans des aventures amoureuses extraconjugales. Doña Tomasa Ponce de León en est un bon exemple, elle qui pendant les absences de son mari, don Miguel de Arizmendi, noua de tendres liens avec son futur époux, don José Rodriguez de Arellano, tout particulièrement lorsque Arizmendi s'en alla à Lima, pour un voyage qui se prolongea durant 11 mois<sup>31</sup>. Les amours clandestines de doña Tomasa créèrent un tel scandale que le père Francisco Correas de Saá, commissaire de la Sainte Inquisition, exigea un châtiement. Doña Tomasa fut enfermée dans la prison privée que l'on aménagea dans les caves de Arizmendi, à la satisfaction du père Francisco, mais pas à celle de don Miguel qui fut profondément affecté par la perte de cet amour. Plus tard, il pardonna à sa femme et voulut reprendre leurs anciennes relations, de loin, car il s'était rendu à Buenos Aires. Il gardait présente à l'esprit l'image de son épouse emprisonnée. Elle était sa "lune captive", exactement comme dans la *zamba* de Chango Rodriguez :

*"acércate a la reja,  
sos la dueña de mi alma  
sos mi luna cautiva  
que me besa y se va".*

(viens plus près de la grille  
tu es la maîtresse de mon âme  
tu es ma lune captive  
qui m'embrasse et s'en va.)

Don Miguel ne put supporter cette cruelle image et mourut d'amour, dans la capitale du Rio de La Plata le 12 janvier 1748. En un peu plus de 30 ans de vie en Amérique Latine, il laissa son empreinte sur les milliers de lieues parcourues pour développer ses innovations technologiques et ses œuvres d'art, sur fond d'intense piété et de tragiques amours. Une vie intense, de passion et d'action.

---

(\*) Texte original en espagnol : "Miguel de Arizmendi : viticultor de calidad en el Cono Sur de America". Traduction de Pauline SCOTTA

(\*\*) Université de Santiago de Chile, placoste@usach.cl

### Notes

- 1 En 1697, Arizmendi fut le témoin de deux mariages et d'une opération de vente achat. Registre des baptêmes, mariages et enterrements, 1697. Archives de la Bibliothèque Municipale de Bayonne, section généalogie, Microfilm 5 Mi 504, bobine 3, Sare. Pour être témoin, il fallait être majeur. Il est donc probablement né dans les années 1670. Malheureusement, les archives paroissiales de Sare ne conservent pas de trace de son baptême, sans doute à cause des trois incendies survenus dans le bâtiment. (Documentation apportée par le chercheur en généalogie Alfonso Ganuza Arizmendi).
- 2 La présence de Arizmendi à Sare jusqu'en 1710 est attestée par deux actes de décès dont il fut le témoin, datés respectivement du 3 et du 15 septembre 1710. Registre des enterrements, 1654-1792. Archives de la Bibliothèque Municipale de Bayonne, Section Généalogie, Microfilm 5 Mi 504, bobine 3, Sare. (Documentation apportée par le chercheur en généalogie Alfonso Ganuza Arizmendi).
- 3 Prise d'un bateau hollandais ; Mémorial de Miguel de Arizmendi, capitaine de la frégate "Cantabriene", 30 janvier 1713. Archives Historiques Nationales de Madrid, Section *Estado*, document 28001 101000010302595.
- 4 Acte de mariage de Juan José de Anzorena, Mendoza, 29 janvier 1721. Archives de l'Evêché de Mendoza (AAM), *Expedientes Matrimoniales*. Acte de mariage de Jorge Marquesano, Mendoza, 13 février 1727. (AAM), *Expedientes Matrimoniales*.
- 5 Pablo Lacoste "Vino y aguardiente "a la vela" : calidad en la empresa vitivinícola colonial, Mendoza siglo XVIII". Accepté pour publication dans *Latin American Research Review* (2007).
- 6 Jacobo Burckhardt, *La cultura del Renacimiento en Italia*, (Première édition en espagnol : Madrid, Losada, 1942 ; traduction de Ramón de la Serna y Espina ; édition consultée : Madrid : Edaf, 1982), p.12.
- 7 Jacobo Burckhardt, *La cultura del Renacimiento en Italia*, (Première édition en espagnol : Madrid, Losada, 1942 ; traduction de Ramón de la Serna y Espina ; édition consultée : Madrid : Edaf, 1982), p.12.
- 8 Inventaire des biens de Miguel de Arizmendi, Mendoza, 1748. Archives Historiques de Mendoza (AHM), Epoque coloniale, Section Judiciaire, dossier 233, document 3.
- 9 Saguier, Eduardo, Un debate histórico inconcluso. Cuatro siglos de lucha en el espacio colonial peruano-ricoplatense y en la Argentina moderna y contemporánea, (2004) 14 tomes, www.er-saguier.org, appendice B-XI p.1.9
- 10 Document complet publié dans : Acevedo, Edberto Oscar, "Noticias sobre Cuyo en el siglo XVIII (d'après des documents des archives nationales du Chili)" *Revista de Historia Argentina y Americana*, IV, 7-8 (1962-1963) : 238-240.
- 11 La mission détaillée d' Arizmendi est détaillée dans Acevedo, Edberto Oscar "Los impuestos al comercio cuyano en el siglo XVIII. 1700-1750" in *Revista chilena de Historia y geografía*, Santiago du Chili, (1958 : 58-62. AHM, PE n°53, feuillets 71-76.
- 12 González, Rubén. "Nuestra Señora del Rosario, Patrona de Mendoza y Cuyo", in *Revista de la Junta de Estudios Históricos de Mendoza*, 3, 1, (1997) : 207.
- 13 Testament de Miguel de Arizmendi, Lettre A, 1748, f. 178 v.
- 14 Carlé, M. del Carmen : "Notas para el estudio de la alimentación y abastecimiento en la Baja Edad Media", in *Cuadernos de Historia de España*, (Buenos Aires, 1977).
- 15 Ana María Riviera Medina, "El vino como moneda y mercancía en el San Juan colonial", *Universum* 21, 2 (Talca, 2006) : 62-83.

- 16 Acte de la Mairie de Mendoza, 6 mai 1628. ACM, (Mendoza, Junta de Estudios Históricos, 1961) : 2, 42.
- 17 Joseph de Videla demande que l'on inspecte dans ses chais le vin qu'il doit livrer à Don Vicente Pérez, en vertu d'un accord conclu avec ce dernier. Mendoza, 22 octobre 1689. AHM, Epoque Coloniale, Judicial Civil Dossier N°200- Document N°16-AHM f.1.
- 18 Id.
- 19 Certificat du Maire Don Juan de Godoy del Castillo qui atteste avoir goûté le vin de plusieurs cuves de Pedro Videla et l'avoir trouvé bon pour la consommation. Mendoza, 24 octobre 1689. AHM, Epoque Coloniale, Judicial Civil Dossier N°200, Document 17, f.1
- 20 Juan Pereira de Caravallo demande au Maire une expertise, Mendoza, 27 février 1745. AHM, Epoque Coloniale, Judicial Civil Dossier 177, Document 20, f. 1.
- 21 Juan Pereira de Caravallo demande au Maire une expertise, Mendoza, 27 février 1745. AHM, Epoque Coloniale, Judicial Civil Dossier 177, Document 20, f. 1v.
- 22 Juan Pereira de Caravallo demande au Maire une expertise, Mendoza, 27 février 1745. AHM, Epoque Coloniale, Judicial Civil Dossier 177, Document 20, f. 2v.
- 23 Juan Pereira de Caravallo demande au Maire une expertise, Mendoza, non daté. AHM, Epoque Coloniale, Judicial Civil Dossier 182, Document 33, f.1.
- 24 Pablo Lacoste, " Vitivinicultura en Chile Transandino, Mendoza 1561-1776", *Colonial Latin American Review*, 12, 2 (spring 2003) :113-150.
- 25 Pablo Lacoste, "El tropero y el origen de la burguesia en el Cono Sur (Mendoza, siglo XVIII)", *Estudios Iberoamericanos*, XXXI, 2 (dezembro 2005) : 177-205 ; Pablo Lacoste, "El Arriero y el transporte terrestre en el Cono Sur, Mendoza, 1780-1800", accepté pour publication in *Revista de Indias* (2008).
- 26 La dot de *doña* Tomasa est mentionnée dans le testament de Miguel de Arizmendi, 8 août 1730. AHM, Protocolo de Escribanos, n°41, f. 142-143v.
- 27 Testament de M. de Arizmendi, 8 août 1730. AHM, Protocolo de Escribanos, n°41, f. 132-141.
- 28 "Padrón de Mendoza en 1739", *Revista de la Junta de Estudios Históricos de Mendoza*, n°7 et 8, vol. 2 (Mendoza, avril 1936), p. 263.
- 29 Inventaire des biens de M. de Arizmendi, Mendoza, 1748. AHM, Epoque Coloniale, Judicial Civil Dossier 233, doc. 3.
- 30 José Ignacio Chango Rodriguez (1914-1975) fut un célèbre représentant de la musique folklorique et traditionnelle argentine. Il est né à Córdoba, d'un père *riojano* et d'une mère *catamarqueña* (provinces argentines de La Rioja et de Catamarca). Il parcourut les provinces les plus traditionalistes d'Argentine, s'imprégna de la culture des acteurs sociaux traditionnels, et exprima tous ces sentiments dans ses chansons, parmi lesquelles *Luna Cautiva*, dont il écrivit la musique et les paroles. Dans cette chanson en particulier, les sentiments de l'auteur étaient d'autant plus profonds qu'il avait lui-même connu la prison pour un meurtre commis un soir de beuverie. De sa cellule, il regardait sa femme, et lui disait "*viens plus près de la grille*". Et à travers les grilles, il la voyait comme "*une étoile aux cordes de guitare*". Cette expérience personnelle de l'auteur et les traditions des muletiers se retrouvent dans cette chanson, l'une des plus jolies du répertoire folklorique régional.
- 31 Pablo Lacoste. "Cárcel y oscuridad para la mujer humana ; oro y honores para la mujer divina. Triángulo amoroso religioso en el Reino de Chile (Siglo XVIII)". *Colonial Latin American Historical Review*, 12, 4 (fall 2003) : 447-478.

## LE PATRIOTE FRANÇAIS, ORGANE DES DISSIDENTS FRANÇAIS EN GUERRE À MONTEVIDEO

Claude MEHATS  
(\*)

En 1843 commence une guerre civile en Uruguay compliquée par des implications étrangères. La nombreuse population immigrée depuis la France s'est impliquée pour un des deux belligérants contre l'avis de son consul. C'est durant ces années qu'est paru le *Patriote Français*, journal engagé politiquement et encourageant les défenseurs de Montevideo.

109

### *Laburpena*

*1843-an hasten da Uruguaitarren arteko gerla atzerritarren jokabi-deek nahasmendu gehiago sortzen dutela. Frantziatik jinikako jende andana haundia sartu da gerlari talde baten alde kontsularen iritzia-  
ren kontra. Orduan agertu da "Le patriote français", egunkari alderdi-  
karia eta Montevideoko zaintzaleen sustatzailea.*

Le Rio de la Plata fut découvert en 1516. Il ne présenta d'abord que peu d'intérêt pour les colons. En 1726, la fondation de San Felipe de Montevideo fut effective et le premier conseil municipal eu lieu en 1729. Lieu stratégique très courtisé par l'ensemble des grandes nations présentes en Amérique du sud, ce sont les Espagnols qui se rendirent maîtres de l'Uruguay en 1776. Après plusieurs péripéties et changements, le traité de Rio de Janeiro, signé le 27 août 1828 reconnut l'indépendance uruguayenne. Le nouvel Etat de la république orientale de l'Uruguay, par l'intermédiaire du ministre Lucas Obes, passa des accords avec un riche commerçant britannique, Samuel Lafone, afin de développer une colonisation d'origine européenne sur son territoire (principalement des personnes originaires des îles Canaries, du Cap Vert et des Basques, "qui devaient être de bonnes gens et de la classe des paysans, artisans, agriculteurs et autres pour tous travaux" (Article 1)). Afin d'assurer ce recrutement, il embaucha Alfred Bellemare, un jeune français qui organisa trois expéditions depuis le port de Bayonne. Rapidement, d'autres armateurs et négociants prirent part à cette activité. C'est ainsi que la majorité de la population venue de

**Mots Clés**  
*Diaspora,  
Uruguay,  
Montevideo,  
presse,  
politique,  
guerre.*

**Hitz-gakoak**  
*diaspora,  
Uruguai,  
Montevideo,  
prentsa,  
politikak,  
gerla.*



France et vivant sur ces terres lorsque éclata la *Guerra grande* était originaire de l'ouest des Pyrénées.

Après avoir replacé la *Guerra grande* (guerre civile où étaient opposés les deux partis politiques uruguayens de 1845 à 1851, à laquelle se sont mêlées de nombreuses puissances étrangères) dans le contexte sud-américain du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est le *Patriote Français* (*Journal commercial, littéraire et politique. Honneur et Patrie*), un périodique dont ont été étudiés les 2 645 numéros, qui va fournir la version des résidents français assiégés dans Montevideo.

Ces derniers se sont impliqués dans le conflit au nom de la France avant d'être en total désaccord avec le gouvernement de Guizot et avec son représentant le consul Théodore Pichon. Nos investigations présenteront la population majoritairement émigrée depuis les Pyrénées vivant sur les lieux de l'affrontement, ses corps d'armée la Légion des Volontaires français ainsi que le bataillon des Chasseurs Basques. Enfin, ces informations seront croisées avec d'autres sources sur ce conflit, notamment des publications dont certaines issues des lignes ennemies. Des bilans, de l'action du *Patriote Français*, puis du conflit, viendront conclure ce travail.

### ■ Présentation générale

Le général Juan Manuel de Rosas est l'un des personnages incontournables de l'histoire sud-américaine du XIX<sup>e</sup> siècle. Il fut proclamé gouverneur de Buenos Aires en 1829 à la faveur d'une guerre civile, et il accrut son pouvoir en 1835 en obtenant par le plébiscite du 28 mars les pouvoirs dictatoriaux. Opposé aux unitaires, Rosas rêvait de mettre en place un état fédéraliste comprenant l'actuelle Argentine, le Chili, le Paraguay et l'Uruguay. De tempérament autoritaire, Rosas fut amené à instituer un régime centralisé, comparable à une dictature. Beaucoup d'opposants fuirent vers l'Uruguay. En 1837, éclata un premier conflit entre Rosas et le consul français Roger. L'année suivante, une guerre eut lieu. Le conflit fut de courte durée. La marine française instaura un blocus devant le port de Buenos Aires et occupa l'île de Martin Garcia en mars 1839. Au mois d'octobre fut signé un traité entre le gouvernement de la province de Buenos Aires et le gouvernement français. Rosas reconnaissait et soumettait à arbitrage les réclamations des Français, alors que la France levait le blocus et retirait ses troupes de l'île San Martin.

En 1842, en politique intérieure, le danger pour Rosas provenait de la province de Corrientes. Le général Oribe soumit la zone en battant les gouverneurs de Santa-Fé et Entre-Rios. Dans cette seconde ville, Rivera



*Plan de Montevideo en 1849, reproduction d'un plan de Juan P. Cardellac, conservé aux Archives historiques du Ministère d'Instruction publique et de Prévision sociale de l'Uruguay. Musée Basque, inv. E 4995*

n'accepta pas le général Paz comme chef et s'enfuit en Uruguay. Au mois de mai, Oribe se dirigea vers l'Uruguay pour l'occuper. La victoire d'Arroyo Grande lui permit de dominer la quasi-totalité du territoire (Rivera ayant perdu son armée) sauf la ville de Montevideo qui avait été fortifiée avant son arrivée (le général Paz avait fait de la ville ouverte de Montevideo une forteresse en 60 jours, et il en assura la défense durant 17 mois jusqu'à son embarquement pour Rio de Janeiro le 03 juillet 1844 ; c'est Melchor Pacheco y Obes qui prit le relais, le 16 février 1843. Le 1<sup>er</sup> mars 1843, Joaquin Suarez en tant que président du Sénat remplaça le général Rivera dans l'exercice du pouvoir exécutif et mit en place le gouvernement et la défense. Sur terre, Oribe organisa un siège qui devait léser les intérêts commerciaux européens.

Les exactions de Rosas s'étant étendues à leurs ressortissants, l'Angleterre et la France décidèrent d'intervenir et firent le blocus de Buenos Aires de 1845 à 1847. Passant des accords avec le représentant anglais Howden et le français Walewski, Rosas fit lever le blocus par l'Angleterre et limita l'action de la France à la protection de Montevideo et de ses assiégés. La même année 1847 vit naître un désaccord entre Rosas et son général Urquiza, mésentente qui s'acheva

par une rupture définitive entre les deux hommes. En 1849 Southern pour l'Angleterre et Lepredour pour la France acceptèrent les conditions de Rosas pour terminer le conflit (les traités étaient durs pour l'Uruguay – Traité Arana-Southern le 24 mai 1849 et traité Arana-Lepredour le 31 août 1850). Le prestige et la puissance de Rosas furent alors à leur apogée.

Le Brésil, effrayé par les désirs d'hégémonie de Rosas, passa des accords avec Urquiza. Celui-ci déclencha des soulèvements dans les provinces de Corrientes, reçut l'appui du Paraguay tandis que la flotte brésilienne entraîna dans la Plata et le fleuve Parana. Le 03 février 1852, les troupes de Rosas furent battues à Monte Caseros. Le soir même, il rédigea son renoncement et s'embarqua pour l'Angleterre où il fut reçu au mois de mai avec les honneurs, y vivant jusqu'à sa mort le 14 mars 1877 (l'Argentine l'avait condamné à mort par contumace en 1861). L'année 1851 consacra une nouvelle suprématie, celle d'Urquiza et la fin de la *Guerra grande*. Si les prémices et le déroulement de ce conflit prirent tant d'ampleur, c'est parce que les immigrants Européens y avaient été intéressés, quelle que fut leur position politique.

Une feuille  
ou en-tête  
"Le Patriote  
Français"

■ L'entrée dans le conflit des Français de Montevideo et de leur consul Théodore Pichon

Après avoir replacé la *Guerra grande* dans le contexte sud-américain du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est le *Patriote Français*<sup>1</sup>, un journal dont ont été étudiés les 2645 numéros conservés sous la forme de microfils (du 1<sup>er</sup> février 1845, 15 jours avant la première canonade du siège, au 15 décembre 1850, moins de dix mois avant sa levée) qui va fournir la version des résidents français en Uruguay durant le conflit. Lors de son premier numéro<sup>2</sup>, sa création était justifiée. Ses auteurs voulaient en faire le relais de l'ancien *Messenger*, ils avaient une mission à accomplir, protéger les intérêts de leurs concitoyens résidents dans la république orientale, intérêts mis à mal par le traité de Mackau qui "venait réveiller encore une irritation presque assoupie et que le temps seul peut détruire." Le *Patriote Français* se révéla donc comme étant l'organe d'une population française en désaccord avec la politique menée par son gouvernement.



Ces individus s'étaient d'ailleurs réunis en assemblée générale et avaient envoyé au roi Louis-Philippe une protestation. Pour accomplir cette mission, un délégué de la population française à la Plata avait été désigné à l'unanimité : Alfred Bellemare. Si les ressortissants français en Uruguay souhaitaient une intervention armée de la France pour assurer leur protection, il faut mettre en évidence que ce type de demande contraria certainement le roi Louis-Philippe qui avait déjà contraint Adolphe Thiers à remettre sa démission par deux fois pour avoir soutenu une politique extérieure jugée trop aventureuse et pouvant mener à des conflits. Guizot qui obtint le portefeuille des affaires étrangères en octobre 1840 combla son souverain avec une politique maintenant la paix, fût-ce au prix de concessions vis-à-vis de l'Angleterre. Cette ligne de conduite gouvernementale fut fortement désapprouvée par l'opinion publique.

En Uruguay, le relais de la politique de Guizot était assuré par le consul du roi, Théodore Pichon. Alors que le conflit avait lieu en province, le journal n'hésita pas à rappeler "que son devoir est avant tout de protéger ses administrés" et qu'il disposait là d'une bonne occasion de se signaler. Effrayé à l'idée que ses compatriotes puissent être sacrifiés "sous le vain prétexte de la médiation", le rédacteur leur demandait de porter sur eux de manière distinctive leurs couleurs françaises et leurs papiers<sup>3</sup>. Une semaine plus tard, le consul organisa une réunion où il lut une dépêche ministérielle indiquant "qu'il est inutile que la population française prenne les armes et que si une intervention paraît utile au gouvernement, les forces nécessaires seront dirigées sur le Rio de la Plata." Des signaux furent émis entre le consulat et les bâtiments de guerre qui restaient vigilants, il était également recommandé de signaler les maisons françaises avec des drapeaux tricolores<sup>4</sup>.

Le lendemain, toujours au consulat, une réunion fut organisée sous la houlette de Théodore Pichon. Il convint en accord avec les Français de faire le nécessaire pour que leurs droits soient respectés. Ceci se traduisait par une "neutralité armée, respectueuse envers le pays et ses autorités et profitable à la sûreté générale<sup>5</sup>." Les Français furent avisés par voie de presse. Des réunions eurent lieu dans chaque quartier où ils étaient nombreux et on leur lut le rapport de la commission. Parmi les membres de la commission présidée par le consul apparurent les personnages les plus motivés dont Jean-François Thiebaut, Martin Cazenave et Salvate Etchegoyen<sup>6</sup>. Les Français étaient tenus à la neutralité armée, mais des avis furent publiés en langue basque<sup>7</sup>.

Le dimanche 19 février, le journal opposa "à quelques assertions mensongères" qui voulaient faire croire que le consul restait étranger à

l'armement des ressortissants français, le premier appel que ce dernier avait lancé<sup>8</sup>. Dans les jours suivants, *Le Patriote Français* reconnut pourtant la reculade du consul et s'en offusqua. Théodore Pichon tenta d'amoindrir les initiatives de ses administrés en leur rappelant l'article 21 du code civil qui stipulait que "le Français qui, sans autorisation du roi, prendrait du service militaire chez l'étranger, ou s'affilierait à une corporation militaire étrangère, perdra la qualité de Français." Il dégagea donc de sa responsabilité tous ceux qui avaient l'intention de prendre part aux combats en faveur de l'Uruguay. La barrière législative apposée par le représentant du gouvernement français n'était pas un obstacle pour tout le monde, puisque dans le même numéro, la lettre d'un lecteur légitima la prise d'armes et la désobéissance au consul comme un héritage issu de la révolution française. En accomplissant ce qui lui paraissait juste et en désobéissant à de mauvaises décisions, il estimait être de la sorte proche des révolutionnaires qui prirent la Bastille en 1793 (sic !)<sup>9</sup>. Le consul tenta d'apposer de nouvelles barrières par des rappels législatifs, mais ses administrés n'en tinrent pas compte et au mois d'avril 1843, le divorce fut consommé entre les deux parties. Exaspéré par cette volte-face du consul, *Le Patriote Français* entama à son encontre une campagne de dénigrement<sup>10</sup> qui le présenta systématiquement comme un traître. Des rumeurs de son départ circulèrent dans Montevideo, permettant même aux compositeurs d'écrire quelques couplets à son encontre.

### ■ La course à l'armement

Dans les premiers numéros du *Patriote Français*, une crispation se faisait nettement ressentir à Montevideo. Elle se traduisit par une course à l'armement. Des décrets furent pris par le gouvernement oriental : l'un d'eux ordonnait à tous les habitants de la ville et du département de Montevideo de déposer leurs armes à la préfecture de police ; un autre les contraignait d'accomplir leurs devoirs militaires sous peine d'être expulsés<sup>11</sup>. Des murailles furent construites autour de la ville de Montevideo, et leur édification fut achevée pour la fin du mois de février. Un compte-rendu de leur visite fut même dressé dans le périodique<sup>12</sup>.

Les résidents français ne restèrent pas étrangers à cette mobilisation provoquée par l'approche conjuguée des troupes d'Oribe et de Rosas. En désaccord avec leurs autorités, certains d'entre eux fixèrent par l'intermédiaire du *Patriote* un rendez-vous concernant tous ceux qui souhaitaient apporter leur concours aux forces du général Paz et s'associer à la défense de Montevideo<sup>13</sup>. Le jour même de leur réunion, ils désignèrent à l'unanimité l'un des leurs pour assurer leur commandement. Le journal tenta de recruter des anciens militaires qui avaient fait campagne contre l'Argentine (sous les ordres de l'amiral Leblanc) et publia

des chants martiaux<sup>14</sup>. À l'arrière des lignes de front, les femmes furent appelées à se mobiliser pour travailler dans les hôpitaux<sup>15</sup>. Les Français et les Basques qui se rallièrent et se battirent pour la défense de Montevideo n'ont pas agi uniquement par zèle et conviction idéologique comme *Le Patriote* tenta de le faire croire. Le 07 avril 1843, un décret fut promulgué exemptant de la patente hebdomadaire "tout étranger enrôlé pour la défense de la capitale" (Article 1<sup>er</sup>)<sup>16</sup>.

Montevideo s'employa à choyer ses défenseurs, lui rendre service offrait des privilèges. C'est le gouvernement de la défense qui alla le plus loin en faisant voter au Sénat et à la Chambre des représentants la loi du 19 mai 1843 qui en cinq articles autorisait l'acquisition de vingt lieues ou 72 000 cuadras carrées<sup>17</sup> et 50 000 têtes de bétail "à titre de récompense, entre tous les étrangers qui ont pris ou qui prendront les armes dans les légions déjà formées de volontaires français et italiens, ou, qui par la suite s'organiseront sur le même pied et serviront activement dans ces mêmes légions."<sup>18</sup> Prendre le parti de la défense devint dès lors lucratif et donc beaucoup plus attractif. L'évolution des enrôlements volontaires connut grâce à ce type de mesure une forte tendance à la hausse.

### ■ Un groupe de Français atypique : les Pyrénéens

Une attention particulière fut portée à la communauté des Basques et des Béarnais. Dans son numéro du 1<sup>er</sup> avril 1843 (date à laquelle le blocus de Montevideo fut reconnu par la France) *Le Patriote Français* leur adressa un article en guise d'excuse à des écrits certainement désobligeants. Il souligna ne pas vouloir "fractionner ridiculement [...] dans le moment où l'union est par-dessus tout nécessaire *entre tous les enfants de la France*".<sup>19</sup> Tout le monde n'essaya pas forcément d'avoir autant de tact, et dans la retranscription d'une lettre adressée par un légionnaire au consul Pichon pour lui faire part du meurtre de 10 personnes dont un Français (Théodore Ifflaud de Strasbourg) il était écrit "eh bien qu'ils aillent au ... [...] ce SONT TOUS DES BASQUES"<sup>20</sup>.

Le temps passant, les rédacteurs du *Patriote Français* oublièrent les discours sur l'unité de la France qu'ils tenaient à leurs débuts pour déclarer que "les Basques et les Béarnais forment comme une nationalité à part." Ils nous apprit aussi, au sujet des Français, "que la moitié au moins de cette population a émigré justement pour échapper aux sévérités de la loi de recrutement, et l'autre moitié ainsi que celle-ci, dans la seule vue de se créer plus facilement un meilleur avenir."<sup>21</sup> Lorsque la commission française de Montevideo émit une pétition au comte de Walewski, elle se félicita d'avoir récolté 1460 signatures dans une population française dont les deux tiers "proviennent des campa-

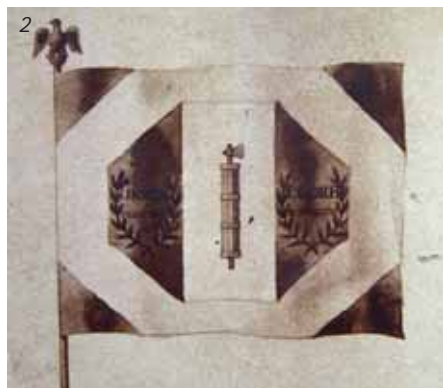
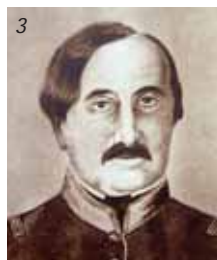
gnes du Béarn et du Pays Basque et sont par conséquent illettrés<sup>22</sup>". Une lettre signée par "un Français", atteint des sommets dans la xénophobie des propos qu'elle contenait<sup>23</sup>.

### ■ La Légion des Volontaires français de Montevideo

C'est de ce corps d'armée dont il va être fait mention maintenant. Outre les forces uruguayennes à la solde de Rivera, des bataillons étrangers se sont mêlés à la lutte pour le même parti. Par la circulaire du 1<sup>er</sup> avril 1843, le général Oribe menaça d'étrangler les étrangers comme des "sauvages unitaires." Alors, furent formées la Légion Italienne<sup>24</sup> (comptant 600 volontaires avec à leur tête Guisepepe Garibaldi), une légion espagnole (800 hommes), une argentine-unitaire (500 hommes)<sup>25</sup> et la Légion Française (2 571 volontaires et plus tard 3 400 hommes), qui était commandée par le colonel Jean-Chrysostome Thiebaut (ill.1) (un ancien officier de l'empire né à Marseille en 1790), et qui comprenait trois bataillons dont un bataillon de Chasseurs Basques qui sera étudié par la suite.

La Légion Française se constitua le 5 avril 1843, lorsque les dissidents français réunis, se choisirent un commandant et offrirent leur service au général Paz<sup>26</sup>. Les légionnaires au nombre approximatif de 1 000 à leur création virent des Basques se battre à leurs côtés (à peu près

ill. 1  
Colonel  
Jean Chrysostome  
Thiebaut,  
(Marseille 1790 –  
Montevideo  
mars 1851),  
ancien officier de  
l'Empire Français,  
Chef de la Légion  
Française  
dès sa création  
en avril 1843  
jusqu'à sa mort.  
Musée Basque,  
inv. E 4277



150)<sup>27</sup>. Petit à petit, des volontaires s'enrôlèrent jusqu'à arriver à former trois bataillons<sup>28</sup>. Les premières pertes survinrent rapidement mais l'enthousiasme resta de mise. Rien ne fut laissé au hasard, et le 24 mai 1843, le drapeau de la Légion (ill. 2) fut béni au cours d'une cérémonie<sup>29</sup>. Lorsque au mois de septembre, le consul du roi ordonna aux Français de quitter les armes, ceux-ci refusèrent<sup>30</sup>, arrachèrent la cocarde de leur chapeau, la placèrent sur leur cœur (comme l'avaient fait les membres la Garde Impériale avant eux) et prirent le nom de Légion des Volontaires Français<sup>31</sup>.

### ■ Le bataillon des Chasseurs Basques

Le troisième bataillon de la Légion était celui des Chasseurs Basques (659 hommes) constitué en six compagnies dont la première avait à sa tête le Docteur Jean-Baptiste Brie<sup>32</sup> (ill. 3). Par décret du 8 avril 1845, le gouvernement créa le régiment des Chasseurs Basques avec pour colonel le dit Dr Jean-Baptiste Brie<sup>33</sup>. Si nous n'avons pas pu retrouver le décret cité, son contenu était disponible dans le bulletin de l'armée. Le quatrième article y stipulait que le troisième bataillon de la deuxième Légion de la Garde nationale se déclarait indépendant et prendrait la dénomination de "Chasseurs Basques."<sup>34</sup> (ill. 4) Le 12 août 1845, avec l'approbation du président, le bataillon prit la forme d'un régiment de garde nationale composé de deux bataillons. Jean-Baptiste Brie fut nommé par l'article 3 colonel de régiment<sup>35</sup>.



ill. 2

*Drapeau de la Légion Française.*

*Tricolore bleu, blanc, rouge, il est formé d'un octogone dont la partie gauche en bleu porte les mots : "UNION - FRATERNITÉ" ; la partie centrale en blanc est illustrée d'un faisceau de licteur ; la partie droite en rouge porte les mots : "ORDRE - HUMANITÉ" ; la hampe est surmontée de l'aigle napoléonien. (original conservé au Musée Historique National à Montevideo) Musée Basque, inv. E 4277*

ill. 3

*Docteur Jean-Baptiste Brie de Laustan, né à Ispoure (Pyrénées-Atlantiques), tué au combat de Cagancha (Uruguay) en janvier 1858, colonel du régiment des Chasseurs Basques, créé en avril 1845 pendant le siège de Montevideo. Musée Basque, inv. E 4277*

ill. 4

*La Légion Française, (publié dans "L'Illustration", Paris, juin 1845) de gauche à droite : deux soldats en grande tenue, un grenadier, un volontaire basque coiffé du béret. (Collection Roberto Pietracaprina, Montevideo) Musée Basque, inv. E 4277*



Le 05 avril 1849, *Le Patriote Français* publia ces lignes :

*Le 3<sup>ème</sup> bataillon de la légion vient de se séparer d'elle pour former un corps à part, reconnaissant pour son chef le brave et honorable M. Brie, qui le commandait depuis sa formation. Nous ne recherchons pas les causes d'une scission si peu attendue dans les circonstances présentes, l'appréciation des motifs qui ont conseillé cette séparation à messieurs les officiers du 3<sup>ème</sup> bataillon ne saurait amener aucun changement dans leur résolution d'aujourd'hui. Néanmoins, nous témoignons franchement à ce nouveau corps notre regret de le voir, après deux ans de travaux et de fatigues partagés tous les jours avec ces camarades qu'ils délaissent, rompre, à la veille du succès, le principe organique de la légion, l'union, cette union précieuse qui l'a faite admirer de toute l'Europe.*<sup>36</sup>

Pour quelles causes, de quelle manière et dans quel objectif le bataillon des Chasseurs Basques s'est-il séparé de la Légion Française, ceci n'est pas signalé et reste difficile à déterminer<sup>37</sup>. Dans les certitudes, ce bataillon ne perdit pas de temps à s'illustrer au combat.

118

Des Basques, il y en a eu aussi dans les rangs d'Oribe et cette fois ils étaient originaires des provinces d'Espagne. *Le Patriote Français* rapporte la rumeur d'un affrontement entre "Biscayens". Selon Juan-Carlos Luzuriaga et Oscar Alvarez Gila, l'attitude des Basques émigrés originaires des provinces d'Espagne fut intimement liée avec le dénouement de la première guerre carliste (1833-1839). Conscient de l'apport de troupes aussi expérimentées, Rivera décida de les intégrer dans un corps d'armée créé pour l'occasion et mit à sa tête le colonel José Guerra, ancien officier carliste aux brillants états de service durant la bataille de Barbastro. Après une semaine de siège, ses soldats passèrent à l'ennemi. Cette attitude a été expliquée par le fait que leurs grades militaires ne leur avaient pas été reconnus. Plus que cela, il faut détacher la composante idéologique et considérer la situation d'Oribe, président de la cause légitimiste et des forces assiégées comme une continuation de celle de Don Carlos d'Espagne. Un nouveau bataillon fut créé au Cerrito avec les soldats qui avaient changé de camp, ses forces furent appelées "Volontaires d'Oribe" et elles comptèrent jusqu'à 700 éléments<sup>38</sup>.

Comment juger la pertinence des articles du *Patriote Français* ? A quels moments qualifier ses articles d'information et à quels autres de propagande ? Pour tenter d'aérer la masse des données qu'il dégage, l'étude de sources de nature et d'origine diverses va être effectuée. Le dernier exemplaire existant et qui a été étudié à la bibliothèque nationale de Montevideo est le n° 2645 en date du dimanche 15 décembre 1850.

### ■ Les autres sources sur la *Guerra grande*

Deux livres écrits par Benjamin Poucel apportent une vision supplémentaire d'un Français résidant en Uruguay sur la *Guerra grande*. Benjamin Poucel (1807-1872) a été l'un des fondateurs des bergeries Mérinos-Maz du Pichinago (Uruguay), il avait aussi plusieurs titres honorifiques comme celui de membre honoraire de la société impériale zoologique d'acclimatation de Paris. Lorsque les conflits commencèrent en 1845 en Uruguay, Garibaldi prit la ville de Colonia le 31 août et le 06 septembre il s'empara de l'île de Martin Garcia. Pour répondre à ces attaques, 229 résidents français (dont Poucel) et 11 anglais furent faits prisonniers par les armées de Rosas, incarcérés et gardés comme otages durant douze mois dans la ville de Durazno.

ill. 5  
Artilleur et fantas-  
sin de l'Armée  
uruguayenne pen-  
dant le siège de  
Montevideo,  
(publié dans  
"L'Illustration",  
Paris, juin 1845).  
Musée Basque,  
inv. E 4277

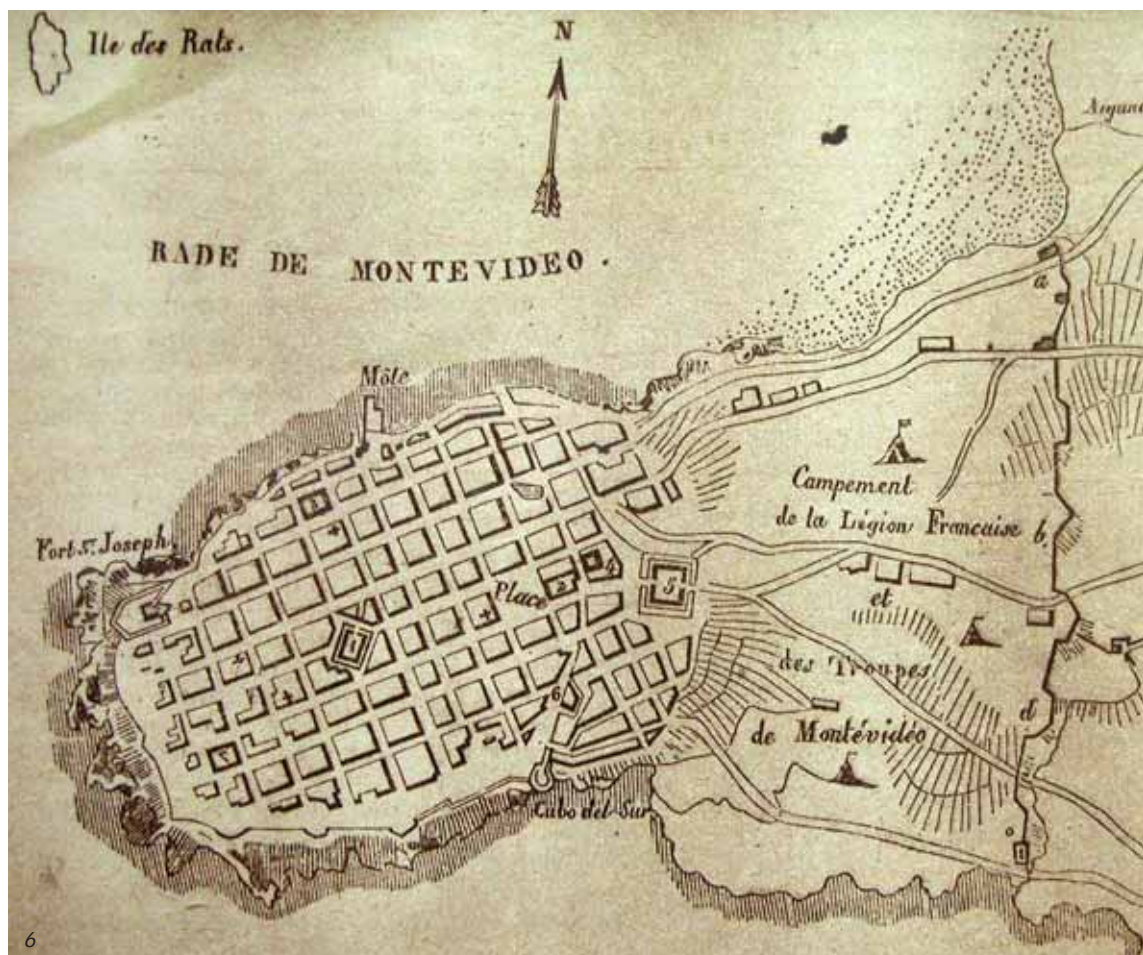
Auteur d'une tentative d'évasion avortée avec deux autres personnes (il fut repris alors qu'il tentait de se cacher dans un arbre), l'industriel rapporta par la suite que 33 ou 35 Basque-français furent tués à coups de couteaux. Il regrettait ces morts d'autant plus qu'il considérait l'apport basque comme faisant partie d'une contribution bénéfique pour l'immigration en Uruguay, mouvement qu'il avait d'ailleurs encouragé.

Dans son second livre<sup>39</sup>, il débattait de ce sujet avec l'Argentin Sarmiento rejetant la domination annoncée des Anglo-saxons pour y préférer une future Amérique du sud issue du mélange des races européennes. A ce titre, il se lamentait du manque de présence française, en particulier dans les domaines moraux et intellectuels.

En plus des livres de Benjamin Poucel, les livres de la Légion Française, au nombre de quatre (conservés aux archives générales de la nation à Montevideo), vont apporter un éclairage supplémentaire sur la position des Français et des Basques durant la *Guerra grande*. Sur certains points, des confirmations sont données. Le colonel

de la Légion collaborait avec le rédacteur du *Patriote* et il lui transmettait des informations. C'est ce qu'il fit, lorsque le 12 juillet 1843, il conta les mésaventures de Megri (un artilleur) et Jean Baptiste (un tambour) de la 3<sup>ème</sup> compagnie qui avaient été faits prisonniers une semaine auparavant (ill. 5). Le rapport militaire est beaucoup plus cru que la version éditée par le périodique.





120

Dans l'ordre du jour du 06 avril 1844, la révolte des Biscayens au service d'Oribe était reportée, de manière plus succincte cette fois<sup>40</sup>. Comme dans *Le Patriote Français*, l'époque impériale était évoquée avec nostalgie, mais là, les choses avaient le mérite d'être claires et Napoléon Bonaparte était qualifié de "grand homme qui a immortalisé son nom dans l'histoire du monde et couvert la France de lauriers et gloire." Dans l'esprit des défenseurs de Montevideo (ill. 6), il est clair qu'une intervention des troupes de l'empire aurait eu lieu dans un cas similaire. Les troupes de la Légion étaient formées sur le mode des troupes impériales et son commandement était constitué par d'anciens militaires qui avaient pris part aux campagnes européennes.

ill. 6  
Plan du siège de Montevideo à partir de 1843, (publié dans "L'Illustration", Paris, juin 1845), on y observe la première ligne des fortifications. Musée Basque, inv. E 4277

L'intérêt le plus important des livres de la Légion réside dans les infor-



mations internes qu'ils contiennent. Deux problèmes majeurs apparaissent. Le premier est celui de la gestion des effectifs. Contrairement au discours du *Patriote Français*, il y a en moyenne, un cas de désertion, d'insoumission, d'insubordination, de démission ou de renvoi par jour (la moyenne est peut être plus élevée). La seconde difficulté qui toucha la Légion Française était relative à la question du ravitaillement. Les plaintes sont persistantes tout au long des livres, au sujet de l'intendance. Le summum est atteint dans le livre 3954. En plus du rationnement alimentaire (malgré une lutte contre la fraude<sup>41</sup> et des restrictions envers les civils<sup>42</sup> – vin supprimé aux enfants –) il fallait faire face à des difficultés matérielles (les chaussures manquent, de temps en temps il n'y a pas assez de fusils, des aides sont accordées aux volontaires pour faire recoudre leurs pantalons.<sup>43</sup>)

Les livres de la Légion Française font aussi part des relations entretenues par ce corps d'armée avec les Chasseurs Basques ou donnent des renseignements divers. Le 22 octobre 1843, Hyppolite Brie fut choisi par ses compatriotes pour être leur capitaine<sup>44</sup>. Des cris séditeux entraînèrent le désordre au mois de mai 1846 lorsque les Chasseurs Basques rompirent les rangs. Après enquête, l'objet en fut déterminé, il s'agissait de "deux charretées de foin."<sup>45</sup> Au niveau vestimentaire, le bataillon des Chasseurs Basques se distingua par le port d'un béret bleu alors que les autres bataillons en avaient un rouge<sup>46</sup>. Outre ces petits détails, les écrits afférents aux relations des deux corps montrent que leurs relations étaient plutôt tendues. Les griefs avaient pour sujet l'arsenal et les mutations<sup>47</sup>. En octobre 1845, le président uruguayen intervint personnellement pour tenter de réconcilier les deux chefs et les officiers des volontaires français et des Chasseurs Basques, le lieutenant Berrouet et le sous-lieutenant Arancet du 4<sup>ème</sup> bataillon de la 3<sup>ème</sup> compagnie tentèrent de se séparer de la Légion Française pour former une deuxième compagnie de Chasseurs Basques (41 absents étaient constatés et les officiers de la Légion furent contraints de les autoriser à s'incorporer là où ils le souhaitaient). Les efforts du gouvernement uruguayen finirent néanmoins par s'avérer payants et les officiers des Chasseurs Basques acceptèrent de se rallier aux Français le 23 janvier 1846<sup>48</sup>, ralliement confirmé par la disposition des troupes décidée le 05 avril<sup>49</sup>.

Un livret<sup>50</sup> écrit par le colonel de la Légion Française, Jean-Christostome Thiebaut enrichit encore un peu plus les connaissances relatives à la Légion. Le colonel y rapporte le mauvais état général de l'armement de ses troupes alors que des réserves étaient inutilisées. Le colonel Thiebaut n'était pas satisfait de voir que les crédits et les rations alloués à la Légion Italienne et au régiment des Chasseurs Basques étaient supérieurs aux siens. Il regretta, que malgré les promesses du ministère de la défense, des officiers et des soldats en exercice chan-

geaient de corps, à la recherche de meilleures conditions d'existence. Pour finir, il faisait état des créances de la Légion Française entre le mois de novembre 1843 et le 1<sup>er</sup> janvier 1849. Le total atteint une somme de 53.891 piastres. C'est là que se situe le point faible de la Légion. Sa gestion a manqué de rigueur et le colonel Thiebaut a été accusé de détournement de fonds. Il a écrit cette plaquette pour sa défense, mais sa mort étant survenue peu avant la fin du conflit, les poursuites à son encontre cessèrent.

En ce qui concerne les documents produits par les assiégés, il existe certainement de nombreux autres ouvrages de qualité variable. C'est vers celui de Jh. Lefèvre que nous allons nous diriger maintenant<sup>51</sup>. Ses écrits ont plus de points communs avec une rhapsodie dans laquelle ont été inclus des documents officiels qu'avec un ouvrage historique, mais leur auteur à la particularité d'être un homme de terrain, puisqu'il a servi en tant que major du régiment des Chasseurs Basques. Le *Patriote Français* a été une source de premier ordre, tant et si bien qu'à la fin de la lecture de ce livre, les informations qui se révèlent être intéressantes pour nos recherches concernent l'apparition et la formation des Chasseurs Basques, les modalités de l'accession de Brie au commandement et leur tenue militaire.

Lors de la prise d'armes des Volontaires français, l'enthousiasme de leurs compatriotes pyrénéens resta très mesuré, et il fallut les informer en basque. La parution des articles dans le *Patriote Français* ne fit pas évoluer la situation de manière considérable, et il fallut l'intervention orale d'un négociant et la proposition de créer un bataillon particulier pour que les Basques s'investissent en masse dans la défense de Montevideo. Pour la tenue, le bataillon des Chasseurs Basques reçut un uniforme spécial, composé d'une veste ronde avec un plastron, d'un pantalon bleu et d'un béret rouge<sup>52</sup>.

Plusieurs Basques, menant déjà les compagnies, briguaient le commandement du bataillon des Chasseurs Basques. Etchardt, Brie, Oyenard et Labastie se faisaient concurrence, les plus avantagés étant les trois premiers grâce au rôle actif qu'ils avaient joué dans la formation du bataillon. Etchardt l'emporta, mais il ne resta pas longtemps en poste, "une intrigue dans laquelle il se trouva impliqué le renversa, et le dégoût s'emparant de son âme, il ne traîna plus qu'une misérable existence que la mort vint abrégée peu de temps après."<sup>53</sup> Oyenard lui succéda, mais la dissolution du cinquième bataillon dont il était le commandant l'entraîna vers l'Etat-major, en qualité d'organisateur et d'administrateur jusqu'à ce qu'il quitte la Légion. C'est ainsi que le commandement échut à Jean-Baptiste Brie.

La propagande n'a pas été uniquement utilisée par les défenseurs de Montevideo. Un livret nommé *Notes biographiques sur les chefs, sur*

*les officiers, sur les meneurs et sur les plus distingués de la Légion Française de Montevideo*, parût en 1847 et présente 63 personnages de la Légion. On y trouve la copie d'une lettre adressée le 27 novembre 1844 par le docteur Capdehourat à l'amiral Lainé dans laquelle il raconte comment il a été gardé prisonnier pendant 40 heures, sans avoir commis d'autre crime que de vouloir aider et secourir les nécessiteux. Capdehourat fut finalement chassé de Montevideo<sup>54</sup>. Tout le reste du document est constitué par de brèves biographies plus ou moins développées suivant les sujets. Le colonel de la Légion, Thiebaut, disposa de l'un des développements les plus amples. Amant d'une modiste, il aurait eut un passé de vagabond dans les Basses-Pyrénées. Par la suite, il fit une banqueroute frauduleuse au Brésil, à Rio de Janeiro avant de détourner des fonds du gouvernement sous la forme de 600 rations quotidiennes destinées aux légionnaires. Pour finir, une phrase succincte sur les "semi frères Brie, capitaines de la Légion. Les pillages de Paysandu sont leur biographie."

Un livre du docteur Pedro Bergès, *La légion française au siège de Montevideo ou d'une Nouvelle Troie (1843-1851)*<sup>55</sup> raconte comment la France intervint pour assurer des vivres à la population et comment son gouvernement s'entremet diplomatiquement, de 1842 à 1844, pour éviter l'envahissement de l'Uruguay par Oribe et, ensuite, pour obliger les Français résidants à Montevideo à maintenir la neutralité. En 1849 la France envoya à Montevideo un corps expéditionnaire de 1.500 hommes sous le commandement du colonel Bertin du Château. Enfin, le combat d'Obligado (1845) eut comme conséquence l'intervention du Brésil, à l'instigation de la France, son alliance en mai 1851 avec l'Uruguay et la province d'Entre-Rios, la capitulation d'Oribe, et le traité du 08 octobre 1851 qui marquait la fin du siège de Montevideo<sup>56</sup>. Dans ce livre se trouve aussi un portrait du docteur Jean-Baptiste Brie de Laustan, tué au combat de Cagancha (ill. 7) en janvier 1858, après la fin officielle de la *Guerra grande*.

### ■ Conclusion

Les Basques, comme les Français ne prêtaient dans un premier temps qu'un intérêt minimal aux tensions politiques et militaires. Les provocations agressives et continuelles de Rosas et d'Oribe, combinées avec les promesses alléchantes du gouvernement de Rivera ont conduit les Français et les Basques originaires des provinces hexagonales à basculer de la neutralité à l'engagement. Les Basques d'Espagne, eux, se trouvaient dans l'autre camp (enrôlés de force, par intérêt ou par conviction, il est difficile de le dire). Durant le siège de Montevideo, la Légion Française eut à faire face à des difficultés issues de problèmes de ravitaillements (l'hypothèse de détournements organisés par le

colonel Thiebaut est la plus crédible). Il est possible que la scission de ce corps avec celui des Chasseurs Basques ait cette origine. Seule certitude, la séparation ne s'est pas faite en bons termes.

Le gouvernement uruguayen, vainqueur du conflit a tenu ses promesses. En 1852, le colonel des Chasseurs Basques Jean-Baptiste Brie a dénoncé Julian Savedra, comme occupant illégal d'un terrain. Il s'agit là d'une pratique légale et commune à l'époque. L'acquéreur d'un terrain public, dénonce l'occupant – lorsqu'il y en a – afin de prendre légalement possession des terres convoitées et de faire expulser le gêneur. Le terrain dénoncé, d'une superficie de seize cuadres carrées fut offert à l'ancien militaire et ses descendants (malgré d'autres offres), comme récompense en compensation aux services rendus à la république. Le colonel Thiebaut avait, durant le conflit (le 12 mars 1844) acquis 1736 *varas* de terres pour la somme de 6690 pesos<sup>57</sup>. Rien ne laisse apparaître s'il a eu droit à des avantages particuliers comme le colonel Brie avant sa mort qui avait précédé la conclusion des affron-

*ill. 7*  
*Vue de la batterie*  
*"Cagancha",*  
*(d'après une peinture*  
*d'Antonio*  
*Somellera,*  
*conservé au*  
*Musée Historique*  
*National à*  
*Montevideo).*  
*Musée Basque,*  
*inv. E 4277*



## ÉTUDES ET RECHERCHES

tements.

Autre conséquence, démographique cette fois. Durant le blocus, Montevideo eut en des moments déterminés 70.000 habitants, c'est à dire qu'elle avait bénéficié d'une immigration formidable, arrivant quasiment à équilibrer la population de Buenos Aires. À la fin du blocus, commença l'exode, qui donna un nouveau désavantage démographique, que la capitale uruguayenne ne put récupérer par la suite.

---

(\*) Docteur en histoire - Université Michel de Montaigne. Bordeaux III.

Remarque : les illustrations 1 à 7 sont extraites du document de Claude Bergès "La Légion Française au siège de Montevideo ou d'une nouvelle Troie (1843-1851)", conservé dans les collections du Musée Basque.



- 1 *Le Patriote Français*. *Journal commercial, littéraire et politique. Honneur et Patrie*
- 2 *Le Patriote Français*, mercredi 1<sup>er</sup> et jeudi 02 février 1843, n°1, p. 2
- 3 *Le Patriote Français*, dimanche 05 février 1843, n° 3, p. 1
- 4 *Le Patriote Français*, samedi 11 février 1843, n° 8, p. 2
- 5 *Le Patriote Français*, dimanche 12 février 1843, n° 9, p. 3
- 6 *Le Patriote Français*, mercredi 15 février 1843, n° 11, pp. 1-2
- 7 MEHATS, Claude, "Articles en basque parus en 1843 dans le *Patriote Français* de Montevideo", *Lapurdum*, 2002, pp. 247-257
- 8 *Le Patriote Français*, dimanche 19 février 1843, n° 15, p. 1
- 9 *Le Patriote Français*, mercredi 22 février 1843, n° 17, pp. 2-3
- 10 *Le Patriote Français*, lundi 17 et mardi 18 avril 1843, n° 60, p. 1
- 11 *Le Patriote Français*, vendredi 10 février 1843, n° 7, p. 2
- 12 *Le Patriote Français*, jeudi 23 février 1843, n° 18, p. 2
- 13 *Le Patriote Français*, lundi 03 et mardi 04 avril 1843, n° 50, p. 2
- 14 *Le Patriote Français*, mercredi 05 avril 1843, n° 51, pp. 1-2
- 15 *Le Patriote Français*, lundi 17 et mardi 18 avril 1843, n° 60, p. 1
- 16 *Le Patriote Français*, samedi 08 avril 1843, n° 54, p. 1
- 17 Une cuadre ou *cuadra* représente 100 mètres carrés.
- 18 *Le Patriote Français*, jeudi 1<sup>er</sup> juin 1843, n° 95, p. 2
- 19 *Le Patriote Français*, samedi 1<sup>er</sup> avril 1843, n° 48, p. 3
- 20 *Le Patriote Français*, mercredi 13 septembre 1843, n° 181, pp. 2-3
- 21 *Le Patriote Français*, 03 août 1847, n° 1253, p. 1
- 22 *Le Patriote Français*, 03 août 1847, n° 1253, p. 2
- 23 Plutôt que de donner une importance déplacée à cet état de fait, nous invitons le lecteur, souhaitant un complément d'informations, à se reporter à l'étude des quatre articles en langue basque insérés dans *Le Patriote Français* au cours de l'année 1843.
- 24 Tout comme la Légion Française eut son organe de presse avec le *Patriote Français*, la Légion Italienne eut le sien pendant deux années (1844-1846) : *Il legionario Italiano*. FARAONE Roque, PARIS Blanca, ODDONE Juan, *Cronología comparada de la historia del Uruguay 1830-1985*, Universidad de la Republica, Montevideo, 1987, 385 pages.
- 25 COOLIGAN Maria Luisa, ARTEAGA Juan José, *Historia del Uruguay desde los orígenes hasta nuestros días*, Montevideo : Barreiro y Ramos, 1992, p. 329
- 26 *Le Patriote Français*, mercredi 05 avril 1843, n° 51, p. 1
- 27 *Le Patriote Français*, vendredi 14, samedi 15 et dimanche 16 avril 1843, n° 59, p. 1
- 28 *Le Patriote Français*, samedi 22 avril 1843, n° 64, p. 2
- 29 *Le Patriote Français*, jeudi 25 mai 1843, n° 90, p. 1
- 30 *Le Patriote Français*, vendredi 15 septembre 1843, n° 183, pp. 2-3
- 31 *Le Patriote Français*, samedi 14 octobre 1843, n° 208, p. 1
- 32 "Le Dr. Brie était considéré à Montevideo comme le "Père des Basques." Beaucoup de ceux-ci étaient venus, en Amérique, grâce aux avantages qu'il leur avait faits. C'était dit un de ses contemporains, "un homme qui ne composait pas et à qui répugnait les faux fuyants. Il savait être à la fois fier et modeste." Lors de la formation de la Légion Française on vint lui dire : " Vos compatriotes Basques ont la plus grande confiance en vous ; si vous restez à l'écart ils ne s'enrôleront pas." Il s'enrôla et la troisième compagnie fut destinée exclusivement aux Basques. Le siège de la "Nouvelle Troie" termina en octobre 1851. Le Dr. Brie s'occupa dès lors de ses intérêts."

### Notes (suite)

- Dans : BERGES, Pedro, "Le martyrologue Basque-français en Uruguay. Les assassinats du corralito, du Dr. Brie de Laustan et du président Idiarte Borda" ; *Le courrier de la Plata* (numéro spécial du 14 juillet), 1937, p. 5
- 33 LASSUS, Alfred, "Les frères Brie de Laustan d'Ispoure", *Ekaina*, 3<sup>ème</sup> trimestre 1994, n° 51, p. 197
- 34 Boletín histórico, n° 43, Montevideo, 1950.
- 35 Boletín histórico, n°65, Montevideo, 1955.
- 36 *Le Patriote Français*, samedi 05 avril 1845, n° 649, p. 1
- 37 Comme la Légion Française, le bataillon des Chasseurs Basques contenait de nombreux nostalgiques de l'époque impériale. Selon Jacques Duprey, les plus âgés d'entre eux évoquaient sans cesse la gloire du capitaine Harispe et de ses Chasseurs Basques au service de la Convention contre le roi d'Espagne, cousin de Louis XVI. La garde du général Murat, qui se fit décimer dans les campagnes d'Espagne et de Russie n'était pas non plus oubliée. Selon Duprey, ces rappels glorieux ne seraient pas étrangers à l'exaltation (sic !) des Basques au début du siège et à l'organisation très particulière du bataillon des Chasseurs Basques.  
DUPREY, Jacques, *Voyage aux origines françaises de l'Uruguay*, Montevideo, Instituto histórico y geográfico del Uruguay, 1952, pp. 165-166
- 38 LUZURIAGA, Juan-Carlos ; ALVAREZ GILA, Oscar, "El asociacionismo vasco en Uruguay : del mutualismo al nacionalismo (1850-1940)", *Estudios Ibero-Americanos*, 2001, 1, p. 125
- 39 POUCEL, Benjamin, *Cartas críticas. Estudio histórico de las razas latinas y anglosajonas. Necesidad de una educación nacional en la América del sur*, Montevideo : Imprenta del Río de la Plata, 1854, p. 42
- 40 Livre 3952. Volontaires français. 3<sup>ème</sup> compagnie du 4<sup>ème</sup> bataillon. Livre d'ordre du jour et de service. Du 17 juin 1843 au 11 avril 1844. Ordre du jour du 06 avril 1844.
- 41 Livre 3953. Compagnie de garde nationale. Livre d'ordre du jour et de service. Du 19 avril au 23 décembre 1844. Ordre du jour du 21 mai 1844
- 42 Livre 3953. Compagnie de garde nationale. Livre d'ordre du jour et de service. Du 19 avril au 23 décembre 1844. Ordre du jour du 31 mai 1844
- 43 Livre 3955. 3<sup>ème</sup> compagnie, 4<sup>ème</sup> bataillon, 2<sup>ème</sup> légion de garde nationale, 5<sup>ème</sup> livre d'ordre du jour et de service, depuis le 17 juin 1843. A l'époque le capitaine Figarol commandant la 3<sup>ème</sup> compagnie du 3<sup>ème</sup> bataillon a passé au 4<sup>ème</sup> bataillon pour former la 3<sup>ème</sup> compagnie du 4<sup>ème</sup> bataillon. Du 20 décembre 1845 au 27 septembre 1847. Ordre du jour du 08 mars 1846
- 44 Livre 3952. Volontaires français. 3<sup>ème</sup> compagnie du 4<sup>ème</sup> bataillon. Livre d'ordre du jour et de service. Du 17 juin 1843 au 11 avril 1844. Ordre du jour du 22 octobre 1843
- 45 Livre 3955. 3<sup>ème</sup> compagnie, 4<sup>ème</sup> bataillon, 2<sup>ème</sup> légion de garde nationale, 5<sup>ème</sup> livre d'ordre du jour et de service, depuis le 17 juin 1843. A l'époque le capitaine Figarol commandant la 3<sup>ème</sup> compagnie du 3<sup>ème</sup> bataillon a passé au 4<sup>ème</sup> bataillon pour former la 3<sup>ème</sup> compagnie du 4<sup>ème</sup> bataillon. Du 20 décembre 1845 au 27 septembre 1847. Ordre du jour du 16 mai 1846, p. 80
- 46 Livre 3955. 3<sup>ème</sup> compagnie, 4<sup>ème</sup> bataillon, 2<sup>ème</sup> légion de garde nationale, 5<sup>ème</sup> livre d'ordre du jour et de service, depuis le 17 juin 1843. A l'époque le capitaine Figarol commandant la 3<sup>ème</sup> compagnie du 3<sup>ème</sup> bataillon a passé au 4<sup>ème</sup> bataillon pour former la 3<sup>ème</sup> compagnie du 4<sup>ème</sup> bataillon. Du 20 décembre 1845 au 27 septembre 1847. Ordre du jour du 12 août 1846, pp. 119-120
- 47 Livre 3954. 4<sup>ème</sup> bataillon, 3<sup>ème</sup> compagnie, 2<sup>ème</sup> garde nationale. Livre d'ordre du jour et de service. Du 04 mai au 19 décembre 1845. Ordre du jour du 1<sup>er</sup> juillet 1845, p. 45

## Notes (suite)

- 48 Livre 3955. 3<sup>ème</sup> compagnie, 4<sup>ème</sup> bataillon, 2<sup>ème</sup> légion de garde nationale, 5<sup>ème</sup> livre d'ordre du jour et de service, depuis le 17 juin 1843. A l'époque le capitaine Figarol commandant la 3<sup>ème</sup> compagnie du 3<sup>ème</sup> bataillon a passé au 4<sup>ème</sup> bataillon pour former la 3<sup>ème</sup> compagnie du 4<sup>ème</sup> bataillon. Du 20 décembre 1845 au 27 septembre 1847. Ordre du jour du 23 janvier 1846, pp. 26-27
- 49 Livre 3955. 3<sup>ème</sup> compagnie, 4<sup>ème</sup> bataillon, 2<sup>ème</sup> légion de garde nationale, 5<sup>ème</sup> livre d'ordre du jour et de service, depuis le 17 juin 1843. A l'époque le capitaine Figarol commandant la 3<sup>ème</sup> compagnie du 3<sup>ème</sup> bataillon a passé au 4<sup>ème</sup> bataillon pour former la 3<sup>ème</sup> compagnie du 4<sup>ème</sup> bataillon. Du 20 décembre 1845 au 27 septembre 1847. Ordre du jour du 05 avril 1846, p. 64
- 50 THIEBAUT, Jean-Christostôme, *Le ministère du 15 août et la légion française*, Montevideo : Imprimerie française, 1850, 33 pages.
- 51 LEFEVRE, Jh., *La légion française, première année du siège de Montevideo. Extrait des souvenirs d'un volontaire*, Montevideo : Imprimerie du "Patriote Français", 1852, 126 pages.
- 52 LEFEVRE, Jh., *idem*, p. 60
- 53 LEFEVRE, Jh., *idem*, p. 53
- 54 CAPDEHOURAT, PELABERE (auteurs présumés), *Notes biographiques sur les chefs, sur les officiers, sur les meneurs et sur les plus distingués de la Légion Française de Montevideo*, Miguelete, 1847.
- 55 BERGES, Pedro, *La Légion Française au siège de Montevideo ou d'une nouvelle Troie (1843-1851)*, Buenos Aires : C. R. Viola y Hnos, 1936. 15 pages.
- 56 LAMARQUE, Jean, "Soldats et missionnaires français en Uruguay et en Argentine", *Gure Herria*, urtarril, otsaila 1951, 23.1, p. 16
- 57 Archives générales de la nation. Montevideo  
Escribanía de gobierno y hacienda. Caja 198. Año 1844  
Expediente 57 : Don Juan Crisóstomo Thiebaut por tierras en esta ciudad, f. 4

## L'ODYSSÉE SPORTIVE ET PROFESSIONNELLE NORD-AMÉRICAINE DE RICHARD TARDITS

Frédéric  
BAUDUER (\*)

L'odyssée sportive et professionnelle aux États-Unis d'un jeune Labourdin durant presque vingt ans est rapportée. Premier français ayant opéré dans le championnat professionnel d'élite de football américain, il a pratiqué de multiples disciplines à haut niveau et a été international de rugby à la fois pour la France et les USA. Il a réussi également à mener de front une carrière d'étudiant puis de businessman. De retour au pays et père de famille, il continue de se lancer des défis sur le plan professionnel et sportif laissant parler son tempérament à la fois basque et américain.

129

### *Laburpena*

*Estatu Batuetan hogei urtez Lapurtar gazte batek egin duen kirol eta ofiziozko ibilketa datza hemen. Futbol amerikar xapelgoan jokatu den lehen Frantsesa goi mailako bertze kiroletan arizan da eta Frantziako eta Estatu Batuetako taldeetan jokatu errugbian. Denbora berean ikasle eta enpresari izana da. Herriraturik eta familiaturik segitzen du bai kirola eta bai lana jiteak mantatzen dion bezala.*

L'émigration de la jeunesse basque vers le nouveau monde pour raison sportive est traditionnellement attachée à la pratique professionnelle de la pelote. Les lignes qui suivent résument l'histoire de Richard Tardits, premier et seul français encore à ce jour à avoir évolué en ligue professionnelle de football américain aux USA (*National Football League* : NFL). Outre ce fait, son itinéraire de vie en tant que sportif de haut niveau et de businessman constitue une véritable odyssée qui va nous entraîner aux quatre coins des États-Unis (cf. figure ci-après) et même au delà.

### **Mots Clés**

émigration basque,  
football américain,  
rugby,  
sport,  
États-Unis.

### **Hitz-gakoak**

euskal erbesteratzea,  
amerikar futbola,  
errugbia,  
kirola,  
Estatu Batuak

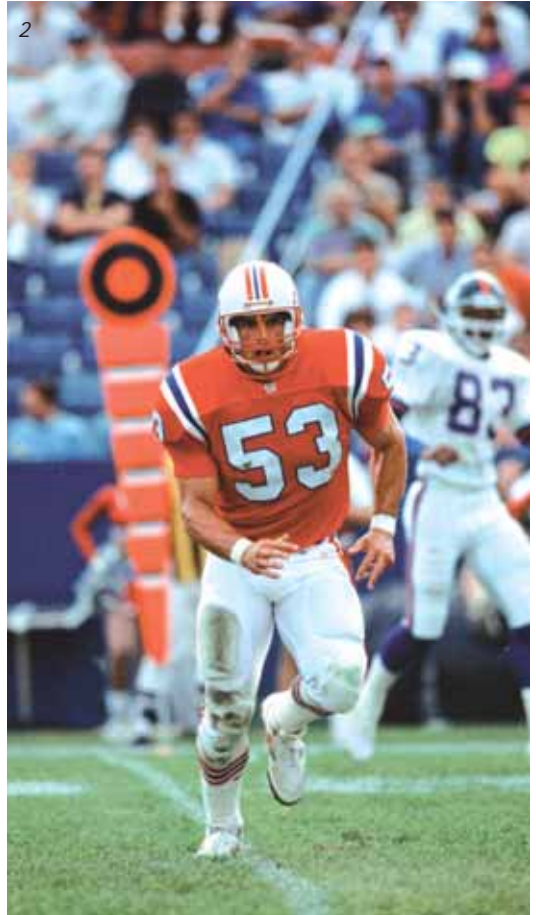
Richard Tardits est né à Bayonne en 1965 (et non pas à Biarritz comme indiqué sur diverses sources). À propos de l'origine de son patronyme il évoque possiblement le terroir souletin voire le Béarn. Son père a été un bon joueur de rugby dans l'équipe de Boucau Stade puis champion

## ÉTUDES ET RECHERCHES

1



2



3



de France sous les couleurs de la Section Paloise en 1964. Richard est un costaud au physique de gladiateur. Il s'intéresse à tous les sports. Il pratique bien sûr ceux qui s'offrent naturellement aux jeunes garçons de la côte basque comme la pelote ou le surf. Joueur de rugby en Junior au Biarritz Olympique, il porte plusieurs fois le maillot de l'équipe de France dans cette catégorie d'âge. Son baccalauréat en poche, il projette alors de s'inscrire à l'UEREPS de Toulouse et de jouer pour le Stade Toulousain. Bon tennisman, il tente les sélections mais n'est finalement pas retenu.

L'été de ses vingt ans, un séjour linguistique aux USA à Augusta (Géorgie) va faire basculer son destin. Il y découvre le football américain et passe avec succès les épreuves de sélection physique étant au sommet de sa forme suite à la saison de rugbystique. Il décroche ainsi une bourse d'études de commerce international qui lui permet de s'inscrire à un MBA (*Master of Business Administration*). Il va jouer quatre saisons dans le championnat universitaire (*National Collegiate Athletic Association* : NCAA) au sein de l'équipe des *Bulldogs* de l'Université de Géorgie. Durant cette période, il va collectionner les trophées. Son diplôme en poche, il a alors l'intention d'aller travailler pour Renault à Buenos-Aires. À ce moment là, il est retenu pour opérer en NFL, le gotha du sport américain et le sommet de l'exigence physique. La saison sportive dure quatre mois et comprend seize matches. Sur un match de trois heures et trente minutes le temps effectif de jeu par joueur se situe entre dix et vingt minutes durant lesquelles on assiste à une débauche d'impacts et de courses. Les joueurs, tels des pièces vivantes sur un échiquier, appliquent les schémas stratégiques élaborés par le groupe d'entraîneurs. Leur salaire provient d'un solde fixe pour 40 % et pour la fraction restante d'une prime à la performance au vu des statistiques personnelles analysées après chaque match. Ces sportifs de haut niveau subissent des contrôles médico-physiques réguliers et sont pénalisés financièrement s'ils s'éloignent des objectifs fixés par le staff. À cette époque, Richard Tardits est l'un des très rares non américains dans ce championnat d'élite. Avec ses 1,90 mètre et ses 130 kilos, il occupe le poste de *line backer* qui requiert puissance et rapidité et dont le rôle est de neutraliser le *quarter back* avant qu'il ne lance l'attaque. Il va d'abord passer un an en Arizona dans l'équipe des *Phoenix Cardinals*, puis de 1989 à 1992 opère dans l'équipe des *New England Patriots* (Boston). Il introduit une nouvelle technique de blocage utilisant l'art du contre-pied qu'il doit à son passé rugbystique. Les spécialistes habitués à des approches uniquement basées sur la force physique dénomment alors cette technique le "Tour de France". Sa carrière à ce niveau s'achève en 1992 à la suite d'une blessure au genou, alors qu'il avait l'intention de rejoindre l'équipe des *Broncos* de Denver. Si cette carrière peut paraître brève aux yeux des profanes, elle excède pourtant largement la durée

*Photo 1*  
Dans sa tenue de footballeur américain des *New England Patriots* (Collection personnelle de R. Tardits)

*Photo 2*  
Le numéro 53 des *New England Patriots* en pleine action (Collection personnelle de R. Tardits)

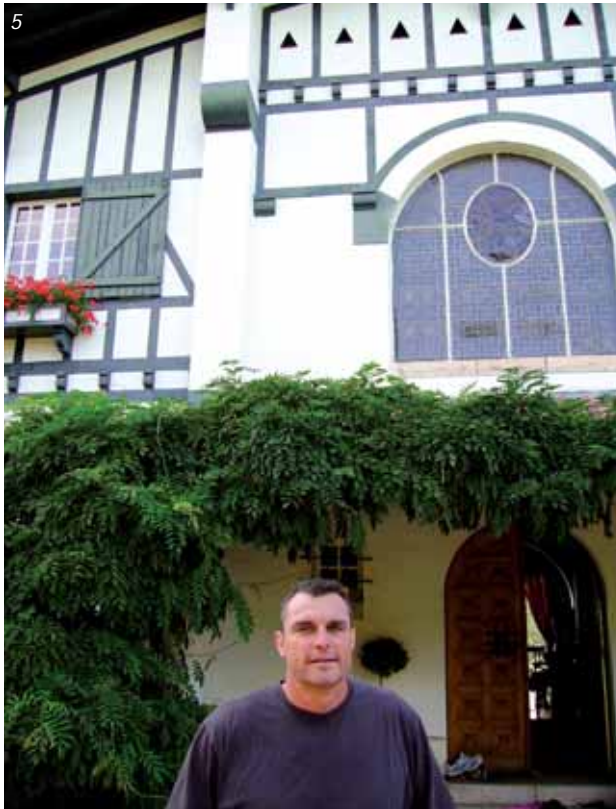
*Photo 3*  
Sous le maillot des *Eagles*, l'équipe de rugby à XV des *Etats-Unis* (Collection personnelle de R. Tardits)



132

Photo 4  
L'heureux  
propriétaire  
du golf de  
Bagnères-de-Bigorre  
(Collection  
personnelle  
de R. Tardits)

Photo 5  
Devant sa maison de  
Bidart en 2008  
(cliché :  
Frédéric Bauduer)



moyenne d'activité qui se situe seulement autour d'un an et demi. En outre, Richard Tardits aura encore l'occasion de rejouer à quelques reprises au football américain ... en équipe de France.

En 1993, après avoir lu un article dans le quotidien *L'Équipe* il tente les sélections pour l'équipe de France de... bobsleigh et dispute plusieurs épreuves de la coupe du monde. Sur le plan professionnel, il crée alors à Boston une entreprise dénommée "*Lou Bascou Play-Off*" qui est destinée à la vente au niveau international de matériel d'occasion de sports américains (hockey, basket...). En 1994 lors d'un tournoi de rugby à VII à Hong-Kong il rencontre une jeune anglaise prénommée Joanna qui deviendra son épouse. La même année il commente pour une chaîne américaine des matches de la coupe du monde de football (dénommé là-bas *soccer*) qui se déroule aux USA. Il cède son entreprise en 1995 pour revenir en France, à Paris, où il va travailler pour la Générale des Eaux. Il y retrouve le rugby à XV au sein de l'équipe du Paris Université Club entraînée par un certain Daniel Herrero. La rigueur de notre *Amerikanoa* contraste avec le style méditerranéen du célèbre toulonnais. Ce dernier, en raison d'une tournée rugbystique du club parisien, ne lui permettra pas de disputer la coupe du monde de pelote basque 1995 pour laquelle il avait décroché sa sélection. En 1996, Richard retransverse l'Atlantique pour créer à Atlanta une entreprise de traitement de déchets industriels qu'il revendra cinq ans plus tard. Il obtient la nationalité américaine qui lui était indispensable pour la poursuite d'activités professionnelles dans ce pays. C'est à Atlanta que naîtront ses trois enfants qui possèdent eux une triple nationalité (anglaise, française et américaine). En 1999, il dispute la coupe du monde de rugby à XV avec l'équipe des USA. Pour souffler un peu après toutes ces années de suractivité, il s'accordera une année sabbatique pour effectuer en famille un tour des USA *via* les principaux parcs nationaux. Après cette odyssée sportive et professionnelle de presque deux décennies, il rentre au pays en 2003 où il coule désormais des jours heureux en famille dans sa demeure de Bidart acquise en 2000. Cette magnifique bâtisse de style néo-basque baptisée *Aice Colpea* avait été construite en 1924 pour un certain Pécastaing parti faire fortune au Venezuela dans le pétrole. Durant son épopée américaine Richard Tardits aura goûté aux manifestations festives de la diaspora à Chino, Reno, Bakerfield... et constaté combien les singularités culturelles basques semblaient décuplées sur ce sol pourtant si éloigné du terroir originel.

Son retour au pays n'est cependant pas synonyme de retraite. En 2003, il a pris la suite de Jean-Michel Aguirre, ancien arrière du XV de France d'ascendance basque et également *Bidartar*, à la direction du complexe golfique de Bagnères-de-Bigorre dont il a fait l'acquisition grâce aux capitaux accumulés lors de ses activités outre-Atlantique. Il est par



ailleurs consultant sur la chaîne France 2 pour les matches de football américain ce qui lui permet de retrouver ses anciens partenaires et adversaires surtout lorsque récemment son ex-équipe des *Patriots* à disputé la finale du *Super Bowl* en Arizona, lieu de ses débuts dans la NFL. Richard Tardits continue à caresser l'ovale au sein de l'équipe des *Archibald's* de la Côte basque pour entretenir sa flamme rugbyistique. En 2008, lors d'un match de vétérans contre une formation galloise, il a présenté un arrachement du biceps, une des blessures les plus fréquentes du footballeur américain à laquelle il avait échappé durant sa carrière professionnelle ! L'homme continue de multiplier champs d'activités et projets. Il a couru récemment le marathon de Paris et envisage d'en découdre à bicyclette avec les cols pyrénéens. Il investit dans des réalisations immobilières sur son golf de Bigorre. Richard Tardits représente la parfaite synthèse du goût du défi physique, trait de caractère que l'on attribue traditionnellement aux Basques, et de l'esprit d'entreprise que l'on reconnaît aux Américains. Un quadragénaire avec un itinéraire de vie aussi riche méritait largement ces quelques lignes dans ce numéro spécial.

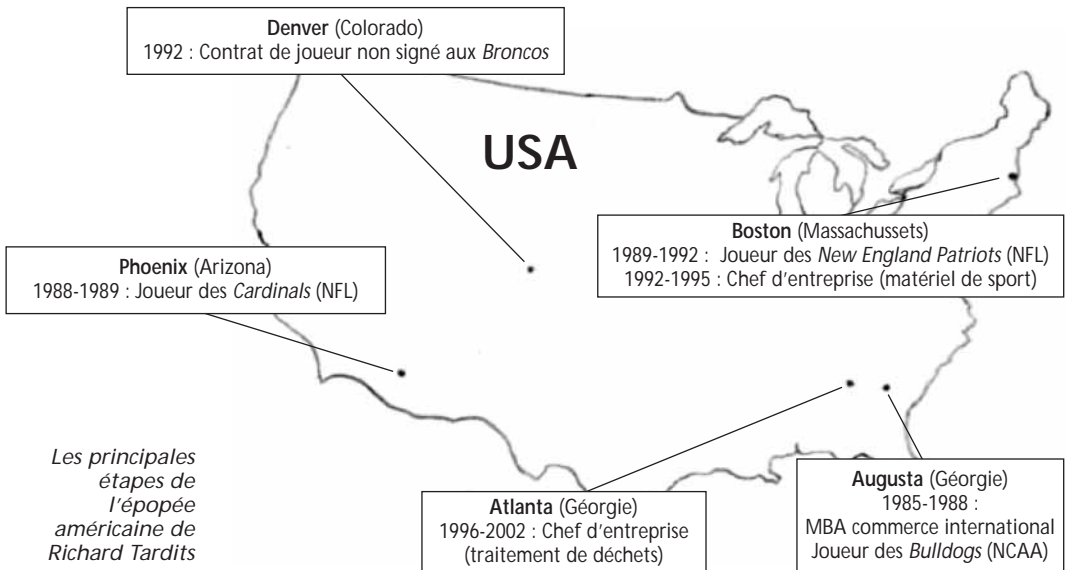
134

### Remerciements

L'auteur remercie Richard Tardits d'avoir communiqué les faits marquants de son parcours sportif et professionnel et permis la reproduction de documents photographiques personnels.

Travail effectué grâce au concours de l'association "Sang 64".

(\*)Haizepian, Avenue des Russes, 64210 Bidart et Université Victor Segalen, 33000 Bordeaux



## VOYAGE AU CONGO LA COLLECTION DU D<sup>R</sup> VOULGRE AU MUSÉE BASQUE

Sophie  
CAZAUMAYOU (\*)

Le Musée Basque possède une collection d'objets collectés au Congo à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par un ancien médecin militaire bayonnais. La composition de cette collection est un témoignage de la curiosité d'un homme pour un territoire inconnu. Outre sa portée ethnographique, cette collection contribue à enrichir l'histoire des contacts culturels à travers les souvenirs d'un voyage qui reflètent le regard porté sur des terres lointaines peu connues des Basques.

135

### *Laburpena*

*Euskal erakustokiak badauzka baiones mediko militar batek Kongo-n bildu zituen gauzak XIX. mendearen bukaeran. Bilduma horrek herri ez ezagunarentzat gizon baten ikusmina salatzen du. Etnografiaren lekukotasunaz gain bilduma hori lagungarria da kultura harremanen hobeki preziatzeko, bidaia oroitzapenei esker adierazten dela nola ikus zitezkeen Euskaldunek ezagutzen ez zituzten urruneko lurak.*

En 1965, le Musée Basque recevait une centaine d'objets collectés au Congo à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par le docteur André Voulgre<sup>1</sup>. À ce jour, cette collection conservée à l'abri des regards n'a pas trouvé sa place dans des salles consacrées essentiellement à la culture basque et à l'histoire de Bayonne. L'Afrique n'est guère une destination de prédilection pour les Basques et la composition même de cette donation, une longue série d'armes et l'absence de pièces prestigieuses, ne favorisent pas son exposition.

Pourtant cette collection mérite une attention, non pas pour son seul intérêt ethnographique, mais pour l'histoire qu'elle véhicule. Elle est, comme toute collection, une mémoire, et plus précisément le témoignage d'une époque et d'une rencontre entre un homme, des objets et un territoire exotique. L'Afrique fut, et demeure encore, une terre d'aventure. Plusieurs Basques y ont attaché leur nom : Saint François Xavier au Mozambique, l'amiral Jean-Bernard Jauréguiberry au Sénégal, Antoine et Arnauld d'Abbadie en Ethiopie. Hormis ces per-

*Mots Clés*  
Ethnographie,  
Voulgre,  
voyage,  
Afrique,  
colonie.

*Hitz-gakoak*  
etnografia,  
Voulgre,  
bidaia,  
Afrika,  
kolonia.

sonnalités bien connues, l'Afrique était une escale pour tous ceux qui, comme Althabégoity, rejoignaient l'Amérique. Ce continent n'est donc pas inconnu des Basques mais, faute de sources et peut-être d'intérêt, il est resté exclu de leur histoire.

Cette collection est précieuse à ce titre : menus objets certes, mais objets d'une aventure qui a eu son heure de gloire. Le bulletin de la *Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne* le souligne : "Le Docteur Voulgre a eu le grand honneur, la gloire peut-on dire, d'accompagner dans une de ses expéditions africaines, le grand Savorgnan de Brazza. Nous avons eu ici même la primeur du récit qu'il a fait de ce voyage"<sup>2</sup>.

En effet, le 10 juillet 1894, André Voulgre part au Congo pour une mission d'exploration. La notice muséographique précise que Voulgre aurait participé "en qualité de jeune médecin à la mission Doliscé qui explore en 1893 la région de Kouillon<sup>3</sup>. À ce titre, il soigne la population indigène, en particulier de la lèpre, et la vaccine pour la première fois".

136

## ■ Le Congo

Avant l'arrivée des Européens, le Congo s'étendait sur une vaste région qui formait le royaume du Kongo. Ce royaume, qui couvre aujourd'hui l'Angola, le Congo-Brazzaville (République du Congo), le Congo-Kinshasa (République démocratique du Congo) et le Gabon, domina pendant six siècles l'Afrique centrale. Il donna son nom au long fleuve qui court à travers la forêt équatoriale sur 4.600 kilomètres (ill. 1). Ce fleuve capricieux fut pendant longtemps un obstacle à l'exploration européenne pour atteindre le cœur du continent. Le premier à s'y aventurer fut le britannique Stanley en 1874, suivi par Savorgnan de Brazza en 1880<sup>4</sup>.



ill. 1  
**Figurine zoomorphe représentant une panthère.**

Bois

5 x 2,3 x 1,9 cm.

Inv. N° 65.12.40

*Selon la tradition, le nom "Congo" venant de l'expression Kue-Ngo en langue vernaculaire, c'est-à-dire "chez la panthère", trouverait son origine dans la lutte menée par les habitants de cette région contre les panthères. Devenue un animal fétiche, symbole de puissance et de pouvoir, la panthère est représentée sous de multiples formes. En l'absence de données ethnographiques plus précises et sans connaissance des conditions de collecte, il est impossible de définir l'usage de cette petite figurine.*

### ■ Les conditions de la collecte

Quand Voulgre arrive en Afrique, Savorgnan de Brazza, nommé commissaire général du Congo depuis 1886, consolide ce territoire pour le compte du gouvernement français. Il est difficile de connaître l'ordre de mission de Voulgre. Les archives militaires permettent de vérifier ses états de service mais restent muettes sur son action. Les documents révèlent qu'il est envoyé au Congo pour une mission d'exploration désignée "mission Cornille" (et non "Doliscé"). Son séjour est écourté pour des raisons de santé. *"Etant en mission au Congo, a été atteint peu de temps après son arrivée dans la Colonie, d'accès de fièvre paludéenne qui n'ont pas tardé à devenir fréquents. A eu ensuite un accès pernicieux algide à la suite duquel il est resté tellement anémié qu'il n'a pas pu prolonger davantage son séjour au Congo et qu'il a dû être renvoyé immédiatement en France pour y faire un congé de convalescence"*<sup>5</sup>. Il en repartira le 29 novembre de la même année.

À ce jour, aucune information n'a été trouvée sur cette mission "Cornille", hormis un document faisant référence à "une mission d'étude"<sup>6</sup>. Avant son départ, Voulgre se trouve à l'hôpital militaire de Bordeaux, récemment créé pour former des médecins et développer les services de santé dans des colonies en pleine expansion. Il a certainement été mis à la disposition de Dolisie, alors lieutenant-gouverneur du Congo, pour établir les premiers postes de santé dans cette colonie naissante. Le seul témoignage de cette mission demeure dans sa collection aujourd'hui au Musée Basque.

Malgré ces archives, l'identification des objets reste problématique du fait de l'absence totale d'informations concernant leurs conditions de collecte. Si les dates de la mission sont connues, de juillet à novembre 1894, encore faut-il rester prudent. Des objets ont pu être ajoutés postérieurement à cette période car la collection n'a été léguée que soixante huit ans plus tard. Quant à la provenance, il est difficile de certifier l'origine ethnique exacte des objets sans document précisant les lieux de collecte. Voulgre était-il installé dans un poste fixe ou était-il itinérant, et dans ce cas-là, sur quels territoires ? Les objets sont eux-mêmes sujets au voyage, surtout les armes qui sont par excellence des objets d'échange. L'Afrique équatoriale a connu pendant plusieurs siècles de grands mouvements migratoires, les traites négrières, la propagation de l'islam et enfin la présence européenne qui ont sensiblement bouleversé la culture traditionnelle. Toute tentative de localisation ethnique devient alors un exercice périlleux.

### ■ La composition de la collection

Le Musée Basque est en possession d'une collection classique. Son contexte colonial, une collecte non documentée et sa composition, en

grande majorité des armes, sont les caractéristiques des collections "exotiques" déposées dans de nombreux musées régionaux à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et jusque dans les années 1930. Cependant, Voulgre ne se contenta pas de quelques souvenirs de voyage puisqu'il collecta plus de cent pièces en moins de six mois. S'il existait probablement des circuits commerciaux permettant d'acquérir facilement ces objets sans courir la brousse, cette collection se distingue par l'originalité de certains objets.

Sur quatre-vingt-quinze lots, quarante neuf appartiennent à la catégorie des armes (des lances, des flèches, deux boucliers, un arc, un poignard, des couteaux, un harpon). Viennent ensuite une série d'objets de "valeur" : un bâton de chef en bois, deux figurines sculptées et deux cuillers, trois colliers, des pendentifs, trois bracelets en ivoire, des gris-gris et des cauris (coquillages). Les instruments de musique sont représentés par trois trompes d'appel en ivoire, un balafon, un pluriarc, une cithare et un tambour. Des calottes en raphia, deux étoffes et autres curiosités complètent cette collection<sup>7</sup>.

138

Les armes constituent la part la plus importante de la donation à l'image des nombreuses collections rapportées à cette époque par les aventuriers, marins, administrateurs coloniaux et marchands qui sillonnaient l'Afrique ou l'Océanie. Elles étaient en abondance sur ces territoires où les affrontements entre tribus étaient fréquents. Certaines armes servaient aussi de monnaie et circulaient sur de grandes distances. Elles s'échangeaient facilement, devenant des marchandises convoitées par des collecteurs européens essentiellement masculins. De plus, en cette fin de siècle, une "mode exotique" sévissait en Europe et il existait déjà un marché plus ou moins formel qui permettait d'échanger ou d'acquérir toute sorte de curiosité.

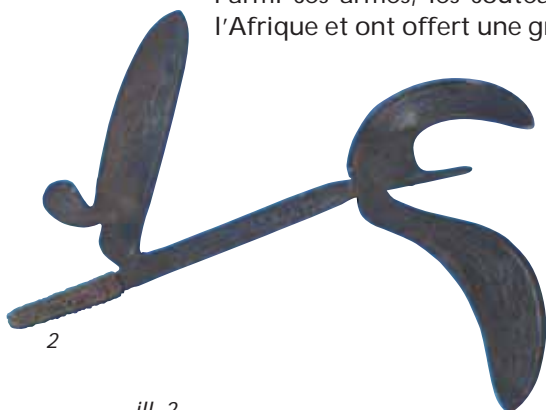
Les flèches, arc, lances, javelots, sagaies, couteaux de cette collection illustrent la grande variété des armes de guerre ou de chasse qu'on pouvait trouver au Congo. L'inventaire publié dans le *Bulletin du Musée Basque* précise que ces flèches étaient empoisonnées. Cette mention, vraie ou fausse, appartient à l'histoire des objets véhiculée par les propriétaires successifs. Elle traduit le désir de susciter l'effroi en rappelant la sauvagerie de ces contrées dangereuses afin de mettre en valeur le romanesque de l'aventure. Cependant on peut s'interroger sur les motivations qui ont poussé Voulgre à rapporter dix-neuf lances et dix-sept flèches. Ces lots peuvent s'expliquer par le contexte scientifique en cette fin de siècle. La toute jeune science ethnographique encourageait la quête des séries afin de constituer dans un esprit encyclopédique, les témoignages de cultures appelées à disparaître. Mais c'est aussi sans doute en qualité de médecin que Voulgre a pu réunir ces armes, en remerciement de soins dispensés ou par achat.

Quelques armes de cette collection se distinguent par l'élégance de leurs formes et de leurs motifs décoratifs. Une ciselure sur la lame, un motif frappé, gravé ou sculpté témoignent d'une volonté d'augmenter la puissance de l'arme et celle de son propriétaire. Comme partout, les objets travaillés avec soin révèlent bien souvent le statut social de celui qui les a commandés. L'objet utilitaire devient alors une arme de prestige. Si certains éléments décoratifs améliorent l'efficacité de l'arme (renflement sur la hampe pour une meilleure prise, ruban métallique comme contrepoids), une quête esthétique est évidente dans la présence de motifs sculptés dans le bois, gravés sur la lame ou dans l'alternance des rubans de cuivre, laiton et fer. En revanche, il n'est pas possible de définir le symbolisme de ces décors et il est inutile de s'aventurer dans des suppositions infondées. Peut-être suffit-il d'avancer qu'une arme, si elle plaît au guerrier, sera plus efficace.

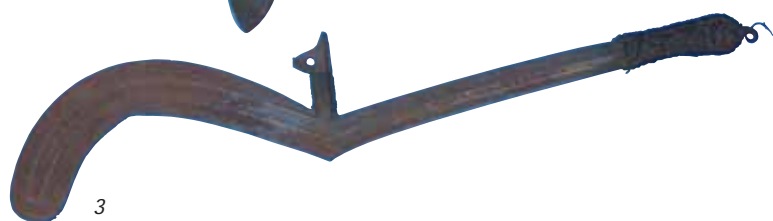
Parmi ces armes, les couteaux de jet sont une création originale de l'Afrique et ont offert une grande liberté aux artisans. Les formes et les motifs décoratifs qui ornent les bras se déclinent à l'infini (ill. 2). Ces instruments étaient redoutables. Lancés à toute volée, ils devaient être parfaitement équilibrés pour atteindre une proie ou un ennemi à distance, ou dans un combat rapproché, toucher l'adversaire derrière son bouclier.

Le couteau de jet présente une ou plu-

sieurs lames et une courte poignée recouverte d'un lacs de corde végétal ou de cuir. Il semblerait que les modèles à lame unique marquent une évolution de la faucille vers un usage guerrier. La collection Voulgre possède une faucille qui présente des motifs décoratifs qui la sortent déjà du registre utilitaire. Un autre exemplaire à lame unique possède un ergot en forme de tête d'oiseau (ill.3) et pourrait confirmer cette évolution de l'outil agricole vers l'arme de combat<sup>8</sup>. Les quatre autres couteaux sont gravés de motifs en forme de bulbes, de végétaux ou d'éléments aquatiques. La qualité de ces armes en faisait des objets



ill. 2  
Couteau de jet  
Fer et fibre  
H : 49,7 cm  
Inv. N° 65.12.27



ill. 3  
Couteau de jet  
Fer et fibre  
H : 72,5 cm  
Inv. N° 65.12.22

précieux pour leurs propriétaires si bien que certaines n'ont été créées que pour servir de monnaie et ont ainsi perdu leur manche. Il est impossible de situer leur provenance car on les retrouve dans une grande partie de l'Afrique centrale.

D'autres armes perdent également leur fonction première pour ne devenir que des symboles de puissance. Un couteau à lame arrondie avec un décor en pointillé n'a jamais blessé ni tué quiconque. Il est exhibé par le chef lors de cérémonies importantes (ill. 4). Avec la colonisation et l'importation d'armes européennes, la production d'armes en fer forgé diminua sensiblement. Les armes anciennes ou nouvellement sorties de la forge servaient plus à parer le chef qu'à combattre. Dans ce même registre, la collection Voulgre possède un bâton en bois monoxyle dont la partie supérieure a la forme d'un cylindre à côtes. Cet objet pouvait être à l'origine une arme de choc qui aurait évolué en insigne de dignité. Cet usage n'est qu'une supposition et demande à être confirmé.

ill. 4  
**Couteau d'apparat**  
Fer  
35,7 x 6,7 x 3,8 cm  
Inv. N° 65.12.36

ill. 5  
**Corne talisman**  
Ivoire  
H : 9 cm  
Inv. N° 65.12.30



La panoplie du guerrier est complétée par de petits objets mais d'une importance fondamentale : les talismans (ill. 5 et 6). On les trouve le plus souvent sous la forme d'un pendentif accroché autour du cou, du torse ou sur une arme. La corne en ivoire d'éléphant est un modèle classique. Le musée en possède trois exemplaires dont l'un a la particularité de présenter à son extrémité cinq perles d'ivoire incrustées dans une pâte. Nul doute que cette corne a des vertus protectrices comme les petits étuis de cuir travaillé. Des formules magiques, des substances mystérieuses et des rites étaient nécessaires pour assurer l'efficacité de ces "gris-gris" qui valait bien celle du bouclier (ill. 7).

Voulgre ne s'est pas contenté de collecter des armes ou des objets faisant référence aux seuls rapports de force. La deuxième partie de sa collection est plus diversifiée. Si la plupart sont des objets courants, une cuiller mérite une attention particulière par sa forme anthropomorphe, rare élément sculptural de cette collection (ill. 8).

De nombreux exemplaires de cuillers sont connus en Afrique et certains sont d'une très haute qualité esthétique comme la cuiller Zoulou du Musée du Quai Branly. Cependant ces ustensiles demeurent peu répandus et sont le plus souvent réservés aux anciens du village, à un rituel alimentaire ou religieux. La cuiller que nous avons ici s'impose par son équilibre entre sa fonction utilitaire et sa dimension esthétique. Le manche est sculpté d'un personnage féminin qui tient entre ses mains un objet ou un fruit. La tête est très ronde mais elle est sculptée avec finesse. Le corps a été travaillé également avec soin. Des petits seins se détachent au-dessus d'un abdomen présentant des scarifica-

## MUSÉE



ill. 7  
**Bouclier**  
 Rotin, bois  
 83 x 24,3 x 5 cm  
 Inv. N° 65.12.69  
 La collection Voulgre possède deux types de bouclier. Le premier est en rotin tressé polychrome monté sur une fine armature d'un bois léger (65.12.69). Les tons ocre, miel et noir forment un motif géométrique. Le second est rond, en bois monoxyle et recouvert d'un cuir animal (65.12.78)

ill. 6  
**Talisman**  
 Cuir et raphia  
 3,5 x 2,2 x 0,8 cm  
 Inv. N° 65.12.66

Cette amulette communément appelée gri-gri est un petit étui en cuir qui contient des substances, des herbes et des formules magiques. Plusieurs étuis étaient montés sur un cordon de cuir et se portaient en bandoulière ou autour du cou pour se protéger de l'ennemi.



ill. 8  
**Cuiller (etnie Bembe ?)**  
 Bois  
 H : 19 cm  
 Inv. N° 65.12.41





tions. Les bras écartés du torse viennent se resserrer à la hauteur du sexe sous le nombril (gratté ou accidenté). Les jambes légèrement fléchies relient le cuilleron par des pieds suggérés dans la masse. La bouche entrouverte, les seins, le nombril, le fruit (ou la coupe) cachant le sexe sont autant de symboles faisant référence à la fertilité, à l'abondance et aux enfants. Elle pourrait aussi avoir un lien avec l'absorption de substance médicinale, ce qui justifierait sa présence dans une collection de médecin. Les informations concernant ces objets longtemps considérés comme des productions mineures sont lacunaires et il est difficile aujourd'hui d'identifier l'ethnie avec certitude.

La collecte d'instruments de musique est moins surprenante car la musique est au cœur de la vie sociale en Afrique. Elle accompagne les danses, rythme les récits, anime les fêtes, participe aux cérémonies secrètes. Les instruments appartiennent donc autant aux domaines du politique et du religieux qu'à la vie quotidienne. Tambour, trompe, balafon, pluriarc et cithare tubulaire composent la collection d'instruments de musique léguée par Voulgre. Le tambour, ce fameux "tam-tam" est en forme de sablier. Désigné comme tambour d'aisselle, celui-ci a la particularité de posséder un décor peint sur les deux membranes en peau animale qui couvrent chacune des extrémités. Des cordes sont tendues de part et d'autre et jouent sur la sonorité du tambour. Il est par excellence l'instrument qui rythme la vie africaine, les danses bien sûr, mais aussi la guerre, les palabres, les récits des griots, les rites initiatiques et enfin il se fait langage pour communiquer d'un espace à un autre.

Les trompes en ivoire sont au nombre de trois. Leur embouchure latérale est bordée d'un large bourrelet et l'une d'elle possède un léger motif gravé de hachures. Instruments de chasse et de guerre, les trompes participent aussi à tous les événements religieux et festifs de la tribu.

Le balafon (ill. 9) et le pluriarc (ill. 10) sont spécifiques à l'Afrique et

9



ill. 9  
**Balafon**  
Bois, courges,  
fibres  
68 x 41 x 19,8 cm  
Inv. N° 65.12.77  
Des plaquettes de  
bois sont liées sur  
une charpente  
maintenant des  
calebasses servant  
de caisses de réso-  
nance.  
La sonorité est  
obtenue par per-  
cussion avec des  
maillets.



ill. 10  
**Pluriarc**  
 Bois, fibres  
 84,8 x 14 x 7 cm  
 Inv. N° 65.12.71

sont répandus sur tout le continent. Le balafon n'est autre qu'un xylophone dont les lames de bois sont posées sur des Calebasses. Le pluriarc appartient à la grande famille des cordiophones. Il est constitué d'une petite caisse de résonance sur laquelle sont montées cinq branches de bois de longueurs différentes reliées entre elles par un lacs de rotin. Des cordes sont ainsi tendues et produisent des sons par pincement. Malheureusement l'exemplaire du musée a perdu ses cordes. Le dernier instrument est la cithare tubulaire. Décrit dans l'inventaire comme "instrument de musique primitif", elle est composée d'un bambou dont les cordes en fibre sont dégagées du tube par des petits chevalets (qui manquent sur l'exemplaire du musée). Cet instrument originaire de Madagascar connu sous le nom de *valiha* introduit un problème d'authentification<sup>9</sup>. Cet objet a-t-il été trouvé au Congo, traduisant par là une grande circulation des objets ou a-t-il rejoint la collection par d'autres voies et à une autre époque?

Enfin, la collection possède plusieurs objets usuels en vannerie que l'on trouve dans toute l'Afrique centrale. Ces productions courantes faciles à obtenir auprès des autochtones, sont pourtant peu présentes dans les collections occidentales ; le désintérêt des collecteurs et leur fragilité en sont les raisons principales. Le musée conserve, outre le bouclier, quatre boîtes et leur couvercle, cinq calottes et deux étoffes.

Les fibres végétales utilisées en Afrique pour la confection d'objets utilitaires sont variées. La plus connue est le raphia, fibre souple et résistante provenant d'un palmier. Nouée, tressée, roulée ou tissée, différentes techniques permettent à l'artisan de produire des pièces plus ou moins souples selon l'usage prévu. Les paniers sont de belle qualité. Ils témoignent de la grande virtuosité de l'artisan qui a multiplié les motifs décoratifs pour offrir des objets aux qualités esthétiques indéniées. Le raphia était aussi utilisé pour confectionner de grandes pièces qui servaient à de multiples usages. Certaines étaient destinées aux

échanges, lors de cérémonies, de rites coutumiers comme les mariages ou les deuils, ou encore à enrouler les morts chez les Batéké du Congo. Elles servaient aussi de portes (celle du musée est désignée comme une "portière"), de nattes pour dormir et d'une manière générale pour se protéger des intempéries.

Voulgre a collecté une autre étoffe faite en écorce battue (bien connue en Océanie sous le nom de *tapa*) que l'on trouve dans toutes les régions humides d'Afrique. Elle est produite à partir du liber de l'écorce d'un arbre qui nécessite un long travail avant d'en obtenir une étoffe propre à l'usage. L'écorce est trempée dans de l'eau pour l'assouplir. Elle est ensuite battue avec un marteau strié afin d'en écraser les fibres puis mise à sécher au soleil. Le marteau en bois ou en ivoire d'éléphant est un outil que l'on ne voit guère dans les collections d'amateurs<sup>10</sup>. La collection Voulgre en possède un rare exemplaire mais qui est décrit dans l'inventaire comme "objet servant à déflorer les vierges" (ill. 11)<sup>11</sup>. Certes, cette corne est de forme phallique mais, sauf lacune de notre part, cet usage n'est rapporté par aucune source eth-



11

ill. 11  
**Battoir à écorce**  
Ivoire  
24 x 5,8 cm  
Inv. N° 65.12.93  
"Objet servant à déflorer les vierges" selon l'inventaire publié dans le Bulletin du Musée Basque, n°31, 1966, pp.40-42.

ill. 12  
**Figurine féminine**  
Bois  
H : 7,5 cm  
Inv. N° 65.12.35



12

nographique. En revanche, l'imaginaire occidental étant sensible à un certain érotisme "exotique", certains marchands locaux ont dû user de ce registre plus porteur que celui de l'artisanat local.

L'étude scientifique d'une collection ethnographique mal documentée appelle à la prudence devant de telles mentions. Le problème majeur est d'identifier la source de l'information. Concernant cette collection, il existe deux sources. La première provient du musée et ne fait référence qu'à la biographie du donateur. La seconde a été relevée dans le *Bulletin du Musée Basque* de 1966 qui publie la liste des objets de la collection accompagnée de quelques commentaires. Mais ces derniers sont-ils de Voulgre lui-même ? De plus, ces collectes réalisées par des amateurs qui n'avaient guère le temps de s'informer sont à étudier avec rigueur pour éviter des erreurs grossières. Nous n'avons pu passer en revue tous les objets mais un collier "en dents humaines" ou un poignard "de chef gainé de peau humaine" nécessitent une étude scientifique pour vérifier la nature des objets avant toute interprétation ethnographique. En revanche, ces descriptions participent à l'histoire de l'objet. Elles sont le miroir des contacts entre deux civilisations et participent à la valorisation tant de l'objet que du voyageur. De retour au pays, ces objets devenus souvenirs sont les témoins de cet ailleurs qui garde une part de son mystère comme une petite figurine féminine de la collection dont on ne sait rien (ill. 12). Cette statuette aux formes puissantes malgré sa petite dimension demeure une énigme. Quelles étaient ses fonctions ? D'où vient-elle ? Pour qui et pour quoi a-t-elle été créée ?

Cette collection africaine, aussi modeste soit-elle, est une invitation au voyage pour tous ceux qui sont prêts à se laisser prendre au piège de l'exotisme et du mystère. Pour les autres, elle est le témoin d'un passé colonial ou d'une civilisation archaïque. Quelle que soit notre disposition d'esprit face à ces objets, il est important de les considérer avant tout comme une parcelle de la grande histoire des contacts culturels à laquelle participe chaque voyageur dès lors qu'il quitte sa terre natale. À ce titre, il est à parier que plusieurs collections de ce type existent au Pays Basque et qu'une fois mis au jour, une histoire pourra s'écrire, celle du regard que les Basques ont porté sur les autres cultures<sup>12</sup>.

Remerciements :

Je tiens à adresser tous mes remerciements à Monsieur Paul Matharan, conservateur des collections africaines et océaniques au Musée d'Aquitaine de Bordeaux pour l'aide apportée dans mes recherches documentaires.

---

(\*) [Sophiecazaumayou64@orange.fr](mailto:Sophiecazaumayou64@orange.fr)

- 1 André, Denis, Joseph, Antoine Voulgre, né le 9 octobre 1868 à Saint-Antoine sur l'Isle en Gironde, mort le 14 octobre 1962 à Bayonne, fut nommé médecin aide-major en 1892. Il épousa en 1895 une Bayonnaise et viendra par la suite s'installer à Bayonne. Selon la notice muséographique, il légua en 1962 à la Ville de Bayonne un "fonds Voulgre" composé des souvenirs de ses voyages rapportés de sa mission d'exploration au Congo français, des "objets trouvés dans des terrassements qui ont servi au comblement des fossés de la défense de Bayonne (1813-1814) contre les Hispanos, portugais et Anglais", un ensemble de volumes de traduction d'auteurs latins, des pièces de monnaies anciennes et modernes et des échantillons de minéraux. Seules les collections africaines furent déposées au musée le 22 juin 1965.
- 2 Bulletin de la *Société des Sciences, Lettres et Arts* de Bayonne, n° 99, décembre 1962, pp. 90-91.
- 3 Il doit s'agir de la mission "Dolisie" du nom du compagnon de Brazza alors lieutenant-gouverneur de la région. La région de "Kouillon" doit être celle du fleuve Kouilou, qui porte trois noms. Ce fleuve prend sa source au nord de Brazzaville sous le nom de Ndouo, puis devient le Niari et enfin le Kouilou. Il se jette dans l'océan Atlantique au nord de Pointe Noire. Albert Dolisie se verra confier l'ouverture de la route de Kouilou-Niari par Savorgnan de Brazza.
- 4 Officier français d'origine italienne, Pierre Savorgnan de Brazza (1852-1905) appartient à cette lignée de grands explorateurs qui a marqué l'histoire des découvertes. Accompagné de son frère Jacques et d'un ancien polytechnicien Albert Dolisie, il multiplie les missions d'exploration entre 1875 et 1885 sur la rive droite du Congo au nom de la France. Notons qu'il fut élève-officier avec le jeune Viaud (Pierre Loti) et rencontra sa future épouse Virginie par l'intermédiaire de la femme d'Antoine d'Abbadie.
- 5 Service historique de la Défense, département de l'armée de terre, division des archives, section des archives historiques, série 6H3.
- 6 Selon une note adressée à l'État Major de l'armée, le docteur Voulgre est remplacé par le médecin Tournier "pour être attaché à une mission d'études au Congo". Section des archives historiques, Série 6H3.
- 7 Voir l'inventaire complet dans le *Bulletin du Musée Basque*, n° 31, 1966, pp. 40-42.
- 8 Le Rijksmuseum voor Volkenkunde de Leyde possède un exemplaire similaire à tête d'oiseau provenant de République centrafricaine. Voir *Beauté fatale. Armes d'Afrique centrale*, Édition du Crédit Communal, Bruxelles, 1993, p. 61.
- 9 Le musée d'Aquitaine possède un exemplaire complet. Voir Paul Matharan, *Terres lointaines. Collections d'outre-mer du Musée d'Aquitaine. Cultures et sociétés*, Musée d'Aquitaine, Ville de Bordeaux, 1991.
- 10 Michèle Coquet, *Textiles africains*, Adam Biro, Paris, 2001, p. 140.
- 11 *Bulletin du Musée Basque*, *op. cit.*
- 12 Des collections sont déjà connues du public. Des sculptures Makondé provenant de la donation Louis Sayes sont au Musée Bonnat. La collection Sargos a été exposée à Biarritz.

## CADIZ 27 MESSIDOR AN 7

Michel DUVERT J.-P. Ferrasse m'ayant confié cette archive, je la donnai à lire à quelques amis dont M. l'abbé R. Idiart qui en a fait l'analyse présentée plus bas. Il confirma l'origine souletine de son auteur en mettant en évidence les mots et expressions typiquement souletins (caractères gras). Cet homme devait vivre dans un environnement de *manex*, il leur a emprunté des façons de parler. Ainsi on lit par deux fois *fitez* au lieu de *arrunt* (aussi sec) ou bien *zalhe* (vite), etc.

Sa lettre fut écrite en juin 1799, alors qu'il était émigré à Cadiz avec d'autres membres de sa famille et, n'en doutons pas, avec de nombreux autres Basques, dont des Bayonnais (si l'on en juge par d'autres archives bien connues). Ce cadet a fait fortune. Il veut s'assurer de la bonne condition de sa famille ; il veut la revoir, notamment sa très chère mère. Mais suite aux troubles révolutionnaires, il ne sait quelle identité adopter. Son courrier en dit long sur les mentalités. À tout hasard, il donne quelques gages au nouveau régime (et ses espions qui lisent les lettres) en se qualifiant de "citoyen", en utilisant le calendrier révolutionnaire et en terminant sa lettre par la formule "salut et fraternité". On ne prend jamais assez de précaution.



## ■ Transcription du texte

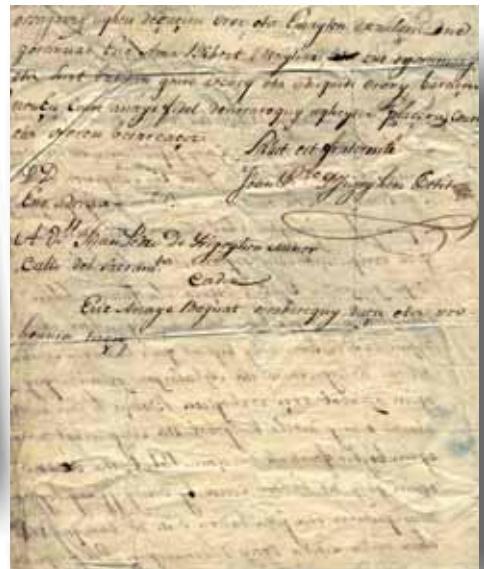
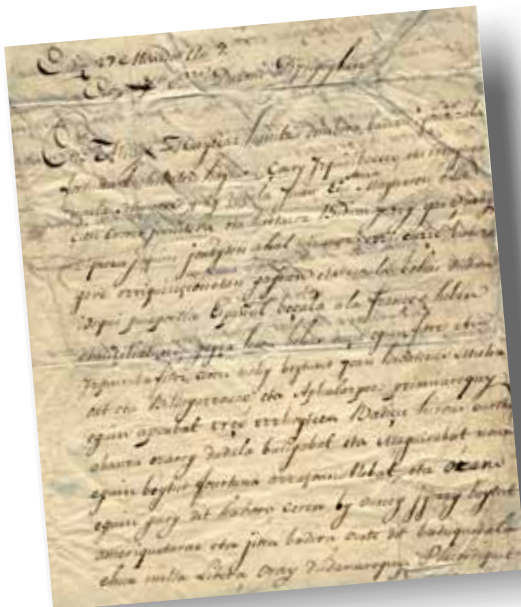
(pour les mots en gras, voir plus loin)

Cadiz 27 Messidor an 7 Citoyen Jean Pierre Daznié d'Yrigoyhen

Ene **anaye** Maytia : **hanitz** dembora **badizu** egon nizala fortuna **buchi** baten hayduru çoury **jzquiribaceco** eta errayteco **noula setemenez guey dudala** gouan Ene Ama Maytiaren eta çien ororen jcous-tera eta hartacoz Bidian jarry gave nahy **niquezu** jaquin jouayten ahal nizanez erriscuric batere gave erriquinçionetan **gagñen** eta noula behar dudan idequi pasaportia Español beçala ala frances **heben** domiciliaturic **gayça** haou behar duçu eguin fitez eta **jzquiriba** fitez ceren nahy **beytutut** jean haoutenec Mahasat eta **Billagarrouac** eta Aphalarpeco primarequy eguin apeu bat urço errhoyteco. **Badiçu** hirour ourthe **abanzu** ezarry dudala butiga bat eta Maguisa bat noun eguin **beytut** fourtuna arraçounable bat eta orano **eguin guey dit haboro** ceren by ouncy jgorry **beytut** ameriquetarac eta jiten badira ourte **dit baduquedala** ehun milla Libera oray dudanarequy. Placer **diquet** ossagarry **uqhen** deçaçien oroc eta Emayten duzularric ene goranciac Ene Ama Bihozt Maytiari, ene **egozumary** eta hizt batetan goure ascacy eta adisquide orory **baracen** nouçu coure **anaye** fidel desirrarequy uquheytez placera coure eta ororen besarcacez. Salut et fraternité. Jean P<sup>re</sup> DYrigoyhen Petit.

P D Ene adresa ; A D<sup>n</sup> Juan Pedro de Yrigoyhen Menor. Calle del Sacramento Cadiz

Ene Anaye Begnat ossabarequy duçu eta oro housa duçu.



### ■ Traduction du texte

Cadiz 27 Messidor an 7 Citoyen Jean Pierre Daznié d'Yrigoyhen  
 Mon cher frère : il y a longtemps que je suis dans l'attente d'une petite fortune, avant de vous écrire et de vous dire comment en septembre j'ai l'intention d'aller voir ma chère Maman et vous tous ; c'est pour cela qu'avant de me mettre en route, je voudrais savoir si je peux partir sans aucun risque de réquisition et comment je dois établir mon passeport, en tant qu'Espagnol ou en tant que Français domicilié ici, ce renseignement vous devez le savoir vite et me l'écrire rapidement, car je veux manger du raisin de cette année et des grives, et avec l'héritier d'Aphalarpeko préparer les appeaux pour (tuer) les palombes. Il y a presque trois ans que j'ai monté une boutique et un [magasin, dans le sens de dépôt ? Dans le souletin actuel, magasin se dit magasi et se prononce magagi -comme magie-] où j'ai fait une fortune raisonnable, et encore je compte l'augmenter car j'ai envoyé deux bateaux vers l'Amérique et s'ils reviennent, je pense que je disposerai de 100.000 livres [libera] avec ce que j'ai déjà. Il me serait agréable de savoir que vous avez tous une bonne santé, tandis que vous transmettez mes salutations à ma chère mère de mon cœur, à ma marraine et en un mot à notre parenté et à tous les amis. Je prends congé de vous, moi votre frère fidèle, avec le désir d'avoir le bonheur de vous embrasser vous-même et vous tous.

Salut et Fraternité

Jean Pierre d'Yrigoyhen Petit

Mon adresse :

Don Juan de Yrigoyhen Menor. Calle del Sacramento Cadiz

Mon frère Begnat est avec l'oncle et tous vont bien

### ■ Termes et expressions en souletin

*Baracen nouçu* au lieu de *nuçu* car l'auteur distingue bien le son **u** qu'il écrit sans tréma, du **ou** qu'il écrit **ou**. Serait-ce l'influence des *manex*, mais alors, il aurait dû écrire *nouçou* ?

*Dazularik* : en souletin actuel on aurait plutôt dit [*emaiten*] *dezularik* (quand tu leur...).

*Egozüma* : dans le souletin actuel on dit plutôt *egüzama* (*egüzaita* pour le parrain).

*Hizt batetan* au lieu de *hitz batetan*.

*Primiarequy* : si c'est de l'héritier dont il s'agit, il aurait du écrire *premiarequy*. Si c'est de l'héritière, *primarequy*, car actuellement le souletin dit respectivement *premü* et *prima*.

*Errhoyteco* : actuellement on dirait *ehaiteko* (pour tuer). Certains anciens auraient peut-être dit *erhaiteko* ; *urço errhoyteco* se traduirait donc par (pour tuer les palombes).



### ■ Équivalences souletin-manex

Anaye : *anai*

Abanzu : actuellement on dit *abantxü*

Badizu : *badu*

Baduquedala : *izanen dudala*

Baracen : *gelditzen*

Beytut : *baitut*

Billagarrouak : *billigarroak*

Buchi : *apur*

Diquet : *duket*

Egin guey dit (aujourd'hui on dirait **egin gei dit**) : *egin gogo dut*

Erriquinçionetan gagñen : outre le mélange franco espagnol du **gñ**, en souletin on dit toujours *hortan gañen/horren gainean* (là-dessus)

Erriscuric batere gave : *irriskurik bate gabe*

Gayça : *gauza*

Guey dudala jouan : *joan gogo dutala*

haboro : *gehiago*

Hanitz (actuellement on dirait *hanitx*) : *hainitz*

Heben : *hemen*

Jarri gave : *gabe*

Jzquiribaceco : *izkiriatzeko*

Nikezu : *nuke*

Noula : *nola*

Ouste dit : *uste dut*

Setemenez : *buruilan*

Ukhen : *ukan*

## ITINÉRAIRES...

Anne  
OUKHEMANOU

Si au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Amérique du Sud fait figure d'Eldorado pour de nombreux Bayonnais, de Basques en général, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une destination est privilégiée, les Caraïbes où la présence juive est largement confirmée par des actes notariés passés à Saint-Esprit ou à Bayonne. Ils partent pour régler une succession comme les sœurs Rica et Sara Daguilar, pour s'y installer comme négociants comme Aaron Roblès, pour y exploiter une plantation comme Mardochée Mendès France ou les frères Gommez Vaez, pour parfaire leur apprentissage commercial comme Abraham Castro Chacon...

Le premier document présenté est une lettre d'un colon de Saint-Domingue, Isaac Sèches, né le 28 avril 1759 à Saint-Esprit, fils de David et de Rachel Louis Nounès.

Annexée à une procuration de ses héritiers datée du 8 juin 1831, elle doit servir de preuve pour obtenir une indemnité en dédommagement des spoliations liées à l'indépendance d'Haïti proclamée en 1804. En effet le 17 avril 1825, tout en reconnaissant de manière définitive l'indépendance de la partie autrefois française de l'île, une ordonnance royale exige du gouvernement haïtien le versement d'une somme de 150 millions de francs en "cinq termes égaux d'année en année" à partir du 31 décembre 1825. Pour réclamer une indemnité, les anciens colons ou à défaut leurs héritiers étaient invités à fournir à une commission spéciale nommée par Charles X tous les documents établissant la fiabilité des demandes. Les réclamations s'échelonnèrent de 1827 à 1833. 27 000 demandes furent envoyées, 16 000 d'entre elles furent acceptées. Dans l'état actuel de nos recherches, nous ignorons si celle formulée par les héritiers d'Isaac Sèches a abouti.

Ses héritiers, tous originaires de Saint-Esprit sont sa sœur Abigail, sa nièce Judith Rubio, son petit-neveu David Rubio dont le père Mardochée est le frère de Judith. Ils donnent procuration à Mardochée Cardoze dont la sœur Judith est mariée à Mardochée Rubio. Négociant à Paris, il est à même de suivre l'affaire de plus près.

Il est remarquable que, malgré l'éloignement et la situation politique et économique de l'île (la Révolution menée par Toussaint Louverture a ruiné une grande partie des colons et la proclamation de la Constitution en juillet 1801 en abolissant l'esclavage remettait en cause le système colonial), Isaac Sèches soit resté en contact avec sa

famille, même pour régler leurs affaires, et qu'il considère qu'Haïti a toujours un avenir.

*"Jérémie", le 12 brumaire an X (3/11/1801), Ma chère sœur, J'ai reçu ta chère lettre du 21 vendémiaire an IX (13/10/1800) qui m'a fait un sensible plaisir et m'apprenant de tes nouvelles et celle du reste de ma pauvre famille. J'ai envoyé une procuration comme tu me demandes contre mon cousin Jacob Sèches. Je te prie ma chère sœur d'éviter tout procès avec lui et de passer le tout à l'amiable. Je l'ai toujours connu comme honnête homme et j'ose croire qu'il ne l'est pas moins à l'égard de ses cousines, qu'il ne l'a été avec les étrangers. J'espère qu'il te remettra tout ce qui te reviendra. La procuration que j'envoie est en ton nom et celui de notre voisin Julian l'aîné. Si tu trouves à tirer sur moi, ma chère sœur, pour 2 000L tournois à 10 jours de vue, tu peux profiter de l'occasion, ce sera soldé de suite. Dites à Julian l'aîné de m'informer des moyens qu'il faudrait employer pour faire passer en Europe les moyens nécessaires pour acquérir un bien de 40 000F tournoi c'est-à-dire en payant la 1/2 de suite, l'autre 1/2 à terme, ce serait pour avoir une poire pour la soif et pour que ma famille en jouirait. Quand à mon neveu qui est marié, je lui souhaite une grande postérité dans son ménage, pour ce qui regarde mon filleul que vous me dites oisif, vous pouvez me l'envoyer pour toutes les occasions que vous croirez convenables pourvu qu'il soit honnête homme et dépourvu de toute mauvaise vie, qu'il sache bien lire et écrire, ne saurait-il que les 4 premières règles, il y en a toujours assez pour Saint-Domingue. S'il n'a pas les qualités convenables, il peut rester dans son pays, si au contraire il les a, je le mettrais à la tête d'un bien de 80 000F pour qu'il le conduise d'après la marche que je lui donnerais et si je venais à décéder, il pourrait être sûr que la 1/2 de ce bien serait à lui de plein droit, l'autre pour ses frères et sœurs, à la charge à vous autres trois de faire une rente viagère pour la vie durant à mes deux sœurs, à moins que je n'aïlle en France me marier avec ma chère nièce, c'est le seul mariage que je désirerais faire. J'ai perdu environ 1 500 000L par la révolution à Saint-Domingue et j'estimais avoir environ 100 000L mais les lois organiques qu'on vient de publier ici renvoient mon paiement à 10 ans, je compte plus en jouir d'ici cette époque. Il faut donc recommencer à travailler et le peu qui me reste n'est que la terre que je ne peux faire profiter faute de bras. Je finis ma chère sœur, cousins, cousines, voisins, voisines, amis et amies à vous souhaiter à tous une bonne et parfaite santé et l'accomplissement de tous vos désirs. Pardonnez moi si je ne suis pas plus long mais le temps ne le permet pas. Je vous embrasse à tous un millier de fois et je suis pour la vie votre meilleur ami et frère...<sup>2</sup>*

Le second document est une plainte de Haïm Vaez Olivera contre l'une

de ses cousines, Sara Olivera Isidro, enregistrée le 25 novembre 1819 auprès du juge de paix du canton de Saint-Esprit. Il nous renseigne, au-delà des rancunes familiales, des imbroglios juridiques, sur la manière de voyager au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

*....Est comparue la demoiselle Sara Olivier Isidro rentière sans profession originaire française demeurant et domiciliée à Saint-Thomas (Ile danoise)<sup>3</sup> de présent à Saint-Esprit où elle fait élection de domicile pour cette affaire seulement chez Brandam père, ...elle a rendu assigné devant nous pour ce jour d'hui au bureau de paix et de conciliation, le sieur H. (aim) V. (aez) de Olivera propriétaire rentier, sans profession domicilié au dit Saint-Esprit aux fins de se concilier s'il est possible, sur l'exposé ci après, savoir :*

*Que le dit Olivera ne saurait disconvenir que d'après ses ordres en date du vingt six novembre mil huit cent dix huit, la requérante a bien voulu s'embarquer dans un bâtiment de l'Isle Saint-Thomas pour Bordeaux dans l'unique objet de conduire sa fille Rachel Olivera et la lui rendre ici à Saint-Esprit et que lui ayant voulu réclamer le remboursement des dépenses que la requérante a fait pour son compte pour frais de voyage, montant à une somme de deux mille cent vingt six francs quarante et un centimes... et que le dit sieur Olivera s'est refusé à payer la dite somme ce qui force la requérante de former action en justice contre lui aux fins de leur faire condamner à lui payer la dite somme de deux mille cent vingt six francs quarante et un centimes avec intérêt et dépens ; sous les réserves des frais de la dépense de son séjour en France ainsi que ceux pour son retour à Saint-Thomas, mais avant la requérante veut essayer la conciliation à laquelle elle conclut avec dépens et a signé.*

*S'est aussi présenté le sieur Olivera qui a dit : on prétend que par une supercherie trop évidente me rendre victime de l'affection paternelle, on veut par des moyens que l'égalité, que la bonne foi repoussent abuser de la facilité de mon cœur ; l'exposé des faits convaincra que la demande formée par la demoiselle Sara Isidro est hors de toute mesure et combinée d'avance dans un vil intérêt.*

*Je partis en 1799<sup>4</sup> pour Saint-Thomas avec cette demoiselle Sara Isidro alors domestique du sieur Furtado jeune, aux frais de son oncle, mon beau-père feu Olivera Isidro, négociant au dit lieu. Lors de la paix d'Amiens<sup>5</sup>, je me retirai à Bayonne avec mon épouse laissant aux soins de mon beau-père une petite fille âgée de douze mois vingt quatre jours. Je lui laissai en même temps dix neuf cent quatre vingt douze piastres, grand nombre d'effets et une esclave appelée Domingua. Un compte arrêté entre nous en fournit la preuve. On a prétendu que cet argent et ces effets avaient été entièrement perdus lors de l'incendie de Saint-Thomas.*

*Depuis cette époque mon beau-père me flattait de l'espoir de venir lui-*

même nous ramener cet enfant. Toutes ses lettres en font mention notamment celle qu'il écrivit à mon épouse le sept avril mil huit cent seize de Saint-Pierre de la Martinique. Il décéda en février 1818.

Après ces explications préliminaires, je viens à l'objet principal.

La demoiselle Sara Isidro toujours à Saint-Thomas chez mon beau-père ne jouissant pas d'une bonne santé, une maladie de nerfs et d'autres infirmités lui firent conseiller de venir prendre l'air natal mais comme elle s'était rendue à Saint-Thomas aux dépens de mon beau-père, elle chercha aussi les moyens de me faire payer son retour. En conséquence elle m'écrivit le huit juillet mil huit cent seize pour m'inviter à rappeler ma fille auprès de moi. Elle m'écrivait, disait-elle, à l'insu de la famille et cependant l'écriture de sa lettre quoique contrefaite est celle de mon beau-frère Baiz..

Quelque temps avant, le sieur Baiz père à Saint-Esprit m'écrivit que son fils avait le projet de faire élever ses deux enfants en France.

Dès que je connus le décès de mon beau-père en juillet dix huit cent dix huit, j'écrivis à mon beau-frère Baiz et à la demoiselle Sara Olivier Isidro. J'engageais cette dernière à accompagner ma fille. Ma lettre fut apostillée par les sieurs Furtado jeune et Daniel Brandam père. En réponse et sans motif quelconque, je reçus sous le couvert du sieur Furtado jeune et par les mains de Brandam une lettre de cette demoiselle, pleine d'injures et d'invectives mais qui ne faisait point connaître les dispositions de mon beau-frère à l'égard du retour de mon enfant ni de son projet d'envoi de ses deux fils.

J'étais fermement résolu à laisser sans réponse une lettre aussi méprisable et à prendre une autre voie pour ramener cette enfant. Mais des amis perfides que je consultai, eurent assez d'ascendant sur mon esprit pour me faire changer de résolution. Ils connaissaient mes embarras ; je les croyais sincères alors je me livrai à leurs conseils en écrivant à cette demoiselle Sara Olivier Isidro, la lettre dont on se prévaut, elle fut apostillée aussi par les sieurs Furtado jeune et David Brandam...

La demoiselle Sara Isidro s'embarqua à Saint-Thomas avec ma fille et deux enfants du sieur Baiz mon beau-frère. Elle débarque à Bordeaux et arrive enfin ici. Aux transports de joie que me cause le retour de mon enfant, succède l'indignation la plus légitime. J'apprends que cette conductrice sans égard pour l'âge et le sexe de cet enfant, l'a tenue continuellement sur le tillac<sup>6</sup> du bâtiment qui a servi à leur passage et qu'elle lui a fait éprouver toute sorte de privation. C'est dans cette pénible assiette de mon esprit, que l'on me présente le compte de ce dont je serais redevable à la dite conductrice Sara Olivier Isidro, s'élevant à deux mille cent dix neuf francs quatre vingt dix neuf centimes pour les frais de passage de ma fille et le tiers de ceux qui lui sont particuliers. Je dis tiers parce que son voyage a eu non seulement comme objet d'accompagner ma fille mais encore d'y conduire les deux enfants du sieur Baiz mon beau-frère. L'équité et la raison veu-

lent que les dépenses qui concernent particulièrement la conductrice soient réparties entre le sieur Baiz et moi mais en raison du nombre des enfants qui lui furent confiés, il serait par trop absurde et en même temps une iniquité révoltante qu'à la faveur d'un abus de confiance, je sois tenu de payer le voyage des deux enfants Baiz et la portion qui le complète dans les frais relatifs à la conductrice lorsque trois mineurs, ces enfants ont donné les mêmes embarras et méritent la même surveillance outre que cette indemnité de voyage était accordée à la dite conductrice pour ces embarras et cette surveillance. On doit ajouter pour justifier la surprise qu'on a voulu me faire que cette dernière a toujours eu soin de me cacher son état et la nécessité où elle se trouvait de repasser en Europe ainsi que le projet du sieur Baiz d'y faire également passer ses deux fils aînés, ce dernier qui de commis de mon beau-père dans les mains duquel je laissai, comme je l'ai déjà dit, dix neuf cent quatre vingt douze piastres et divers effets, est devenu son gendre et son héritier, veut-il encore me poursuivre en France dans les débris de ma fortune en me faisant payer le passage de ses deux fils et l'indemnité des soins que la conductrice a du avoir pour eux bien plus que pour ma fille, plus âgée de quelques années ? ... Le mandat dont on veut se prévaloir contre moi au mépris des moyens odieux qui me l'ont arraché, autorisait bien la dite conductrice à soigner et surveiller ma fille dans le passage mais non à prendre avec elle d'autres enfants au même titre et de partager ainsi des soins et des attentions qui appartenaient tous à ma fille. C'est là une infraction au mandat...et ma fille a souffert du partage des soins qu'avait à donner la conductrice. Cette dernière a donc violé mes ordres en prenant sous sa surveillance deux autres enfants de dix à douze ans.

Les prétentions de la dite conductrice sont plus qu'exagérées, quoiqu'elle réduise aujourd'hui son compte à deux mille cent vingt six francs quarante et un centimes. Dans l'aperçu de celui que j'ai dressé d'après les bases établies, d'après tous les principes qui règlent la bonne foi, ses droits se bornent à la somme de six cent quatre vingt seize francs soixante quinze centimes que je suis prêt à lui compter de même que ma quote-part et dans les mêmes proportions aux frais de son retour à Saint-Thomas, lesquels je m'engage à lui compter aussi à l'époque de son départ s'il a lieu et sur les garanties de droit, quoique le sieur Furtado jeune et Brandam m'eussent déclaré et promis dans le temps que je ne serais point tenu à remplir cette partie de mon trop facile engagement.

Les intentions de la conductrice sont d'autant plus manifestes que dans son prétendu compte, elle porte à ma charge les deux tiers du montant des provisions et autres dépenses, lorsque quatre personnes devaient en profiter et que les deux enfants du sieur Baiz quoique mineurs ainsi que ma fille, avaient passé l'âge de sept ans.

Pour faire ressortir mieux encore la mauvaise foi de cette conductrice

et celle des fabricateurs de son prétendu compte, je vais en citer quelques articles et indiquer plusieurs doubles emplois.

1° Elle prétend avoir payé cent dix gourdes, en francs cinq cent quatre vingt trois, à mon beau-frère Baiz, père de deux enfants passagers, pour fourniture destinée à ma fille et pour elle. D'un côté je n'ajoute nulle foi à un semblable reçu ; de l'autre si ces fournitures avaient été faites, elles devraient se répartir dans les proportions déjà établies. Aujourd'hui dans le compte qui m'est signifié, on ne fait plus mention de ce reçu, on cite seulement un compte en détail. De manière ou d'autre, ce serait un double emploi, attendu que les frais de nourriture sont toujours compris dans ceux de passage. J'ajoute à cette explication que ma belle-mère, qui réside à Saint-Thomas et qui a toujours soigné ma fille, lui fournit à son départ les provisions que l'on ne peut se procurer à bord en raison de nos rites et qu'elle gratifia la conductrice d'une boîte en argent pour lui reconnaître d'avance les soins qu'on était en droit d'exiger d'elle à l'égard de mon enfant. Hé bien ! On a vu combien cette femme avait rempli son devoir et l'on sera plus surpris d'apprendre que le montant de ces provisions est porté par elle à ma charge dans son frauduleux compte. Les six paires de bas dont elle réclame aussi le montant ont été payées par ma belle-mère.

2° Les passeports se délivrent toujours gratis à Saint-Thomas, j'en ai fait l'expérience moi-même et pour couronner l'œuvre cette dépense imaginaire est portée en double emploi : d'abord en masse avec l'ensemble des provisions et ensuite en particulier, en outre ce passeport concernait les quatre passagers.

3° Le transport des malles s'effectue ordinairement par la chaloupe du bâtiment ; c'est donc mal à propos qu'elle porte dix francs soixante centimes pour cet objet.

4° La conductrice porte deux cent cinquante gourdes, en francs mille trois cent vingt cinq, son passage et celui de ma fille. Est-il vraisemblable que sans la nourriture, sans chambre, sans lit, sans couverture et seulement couchée sur le tillac sur un matelas, est-il vraisemblable, dis-je, que l'on ait exigé et que l'on ait accordé une somme aussi considérable ? Tout annonce que ces frais de passage concernaient les trois enfants et la conductrice mais que celle-ci d'accord avec mon beau-frère Baiz avait fait insérer dans le reçu, s'il est légal, qu'il était particulier à ma fille et à elle. D'ailleurs qui garantit la foi de ce reçu écrit et signé d'une main étrangère sans légalisation aucune ?

Il est également notoire à Bordeaux que l'on ne payait jamais le passage sur le tillac de la dite ville à Saint-Thomas et vice versa à nourriture comprise que trois cent cinquante ou quatre cents francs par individu : y aurait-il des exceptions précisément pour des enfants mineurs ?

5° J'ai pris des renseignements positifs qui prouvent que le linge vieux ne paye rien à la douane. Cependant on met à ma charge pour

*cet objet que ma fille a seulement emporté une somme de quarante francs cinquante cinq centimes. Si la conductrice a débarqué quelques marchandises pour son compte ou pour celui de Monsieur Furtado et Brandam ou d'autres amis, elle en doit, sans doute, le droit d'entrée.*

*6° Cette conductrice prétend avoir dépensé cent douze francs à Bordeaux et elle m'en réclame les deux tiers. Cette prétention est d'autant plus déplacée que Monsieur Léon aîné a eu la bonté de la recevoir chez lui pendant onze jours avec ma fille et les deux enfants Baiz. C'est le séjour fait dans cette ville.*

*Monsieur Roget junior qui avait aussi offert à la conductrice un logement pour elle et pour ma fille m'écrivait le dix octobre, qu'elle avait refusé l'invitation en donnant pour motif qu'elle avait à sa garde deux enfants de mon beau-frère Baiz et qu'elle ne pouvait les abandonner. A son arrivée, je lui ai même offert un appartement chez moi, elle a préféré aller chez elle avec ses deux sœurs.*

*7° Les quatre places de la diligence n'ont coûté que soixante douze francs. Cependant elle porte quatre vingt dix huit francs : Madame Léon avait fourni les provisions du voyage et il n'a été pris qu'une seule fois du café dans la route. C'est l'unique dépense qui ait été faite.*

*8° Cette conductrice avait chargé pour son compte sept à huit malles et nombre d'effets. Il n'est point juste que je paye le transport de ces objets lorsque ceux de ma fille se réduisaient à un peu de linge, dont encore elle ne m'a remis aucune note qu'elle prétend avoir égarée. Mais ce n'est là sans doute qu'une conséquence naturelle de sa manière d'opérer. Ma fille n'a pu garder exactement le souvenir de cette note mais elle sait fort bien que la veille de son départ, sa grand-mère renferma dans sa malle une quantité d'objets qu'elle ne remet plus, entre autres :*

*6 mouchoirs baptiste fond blanc petite raye en couleur, 5 chemises super fines, un collier en perles, une paire de ciseaux fins, une boîte carton.*

*Je me réserve en tous et lieu de faire connaître plus en détail les articles qui ont été soustraits aussi que d'exiger de la conductrice tant pour cet objet qu'à l'égard de plusieurs autres le serment solennel sur le Pentateuque<sup>7</sup> et j'ai d'autant plus motif de découvrir la vérité qu'un mandataire infidèle encourt doublement le mépris des hommes et les peines rigoureuses de la justice lorsque après avoir violé et dénaturé son mandat, il trompe son mandant et fait cause commune avec des personnes sans délicatesse pour lui présenter des comptes grossis par la fraude et l'astuce.*

*Je reconnais aussi à l'égard de cette conductrice que lors de son arrivée à Bordeaux, elle fut habitée, avec les trois enfants, à la campagne du sieur Léon aîné, laissant en ville ses huit malles avec celle de mon enfant mais que, par un raffinement d'astuce, elle prit un prétexte pour aller à Bordeaux et profiter de ce petit voyage pour ouvrir*



*la malle de ma fille et la remplir de son propre linge. La chose est si constante que lors de son arrivée, elle vint la vider chez moi en présence de plusieurs personnes et retirer ce qu'elle prétendait lui appartenir. Peut-on qualifier cette manière d'agir autrement qu'une infidélité manifeste : si l'on m'y force, je m'énoncerai plus clairement. J'oubliais un trait qu'elle joint à ses autres procédés pour lui donner à jamais la honteuse qualification de mandataire infidèle : ma belle-mère lui avait remis pour mon épouse une caisse de fruits confits. Elle se l'a appropriée et en a distribué le contenu à ses anciens amis et à d'autres personnes de son intimité. De semblables générosités et des espérances qu'elle a données, lui ont mérité la protection des personnes qui l'encouragent dans sa misérable tentative.*

*Fort de ma conscience et de la bonté de ma cause, j'en appelle à l'équité de mes juges et je réclamerai sans crainte ni remords l'application sereine des lois.*

*Je me résume en renouvelant l'offre déjà faite de compter à la dite conductrice les six cent quatre vingt seize francs que je crois lui devoir et de lui allouer en tous et lieu les frais de retour de la manière exprimée.*

*Qu'il refuse aujourd'hui des arbitres compositeurs par la raison que dans le temps M. Salvat Lahirigoyen avait été nommé par la demoiselle Sara Isidro et pour moi M. J.J. Pouyet qui à ce dernier on fut lui tourner la tête avant même d'avoir passé un compromis, Que celui-ci avait nommé à sa place M. Bailac de Bayonne et que les sieurs Furtado jeune et Brandam ont refusé, que vu ce refus injuste, je me repose sur la bonté de ma cause et sur l'équité de mes juges ...Signé : Haim Vaez Olivera.*

*Et nous juge de paix susdit avons invité les parties à soumettre leurs différends à la décision de leurs arbitres par elles choisis et nommés. Ce à quoi la demoiselle Sara Olivier Isidro, l'une d'elles a déclaré consentir et être prête à nommer son arbitre mais le sieur Olivera a formellement déclaré se refuser à cet arbitrage. En conséquence nous avons renvoyé les dites parties à se pourvoir par devant les tribunaux compétents...*

## Notes

- 1 Jérémie est une ville située dans la partie française de Saint-Domingue (actuel Haïti) en bord de mer, à l'ouest de Port-au-Prince. D'après Moreau de Saint-Rémy, au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle est devenue "le centre d'un commerce considérable et qui s'accroît de jour en jour...". Elle aurait été fondée par des boucaniers français à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Ville portuaire, elle accueille de nombreux bâtiments malgré la fréquence de vents forts et la présence d'une barre difficile. On y trouve des indigoteries, des cotonneries, des sucreries, des cafétérias, des chocolateries. Sa population est nombreuse, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle on compte environ 2 000 blancs, 1 000 affranchis, 17 000 esclaves.
- 2 ADPA, Laborde IIIE 11362, 8/06/1831
- 3 Située à l'est de Porto Rico, l'île de Saint-Thomas appartient aujourd'hui aux Iles Vierges américaines. Durant son histoire, elle a changé plusieurs fois de "mains" : hollandaise en 1643, puis anglaise et enfin danoise en 1666, à nouveau anglaise au début du XIX<sup>e</sup> siècle puis danoise jusqu'en 1917 quand elle fut cédée aux Etats-Unis.  
Sans richesse particulière, elle bénéficie d'un excellent port, Charlotte-Amélie, pouvant contenir de nombreux navires. Saint-Thomas devint alors un très important marché d'esclaves et attira de nombreux négociants. En effet aucun impôt n'y était prélevé sur les marchandises et durant les guerres de courses que se livraient les puissances européennes, le port resta neutre c'est-à-dire ouvert à tous les pavillons. Le commerce y était donc florissant, les cultures de la canne et du coton prospères jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.
- 4 Sans indiquer sa destination, il donne à sa mère, Rachel Delvaile une procuration lui permettant de gérer ses affaires en son absence. (ADPA, Forgues, IIIE 4599, 4/06/1799).
- 5 La paix d'Amiens met un terme à la coalition européenne contre la France. Conclue le 25 mars 1802 entre les puissances coloniales européenne, elle stipule que toutes les possessions des unes et des autres prises pour fait de guerre seront restituées à l'exception de certaines d'entre elles. Elle fut vécue en France comme un soulagement même si au fond rien n'était réglé.
- 6 Il s'agit du pont supérieur d'un navire.
- 7 Il s'agit sans doute du serment "more judaico", serment discriminatoire qui consistait pour les Juifs, alors citoyens français, de prêter servant à la synagogue en présence du rabbin, la main posée sur le Pentateuque, la tête recouverte du châle de prières, avant une comparution en justice. Le texte prononcé par le rabbin était le suivant : "Dieu nous recommande par le prophète Jérémie de jurer dans la vérité, dans l'équité et dans la justice mais malheur à celui qui ne le fait pas, la malédiction dit le Seigneur par le prophète Zacharie entrera dans la maison de celui qui jure faussement et la consumera avec tout le bois et toutes les pierres. Or jurer par la loi de Moïse que vous professez, c'est jurer par les noms sacrés qu'elle contient et Dieu dit dans les 10 commandements qu'il ne délivrera point du châtiment celui qui aura juré faussement, par conséquent, Monsieur, vous allez faire le serment le plus grand et le plus sacré." Malgré les efforts de l'avocat Adolphe Crémieux, il ne fut aboli qu'en 1846 !



## EN ARGENTINE, EN 1910, LA MARIÉE ÉTAIT EN NOIR...

Mano  
CURUTCHARRY

Partie à l'âge de 18 ans de son village de Baïgorry pour "récupérer" son fiancé Jean, Marie traverse l'Atlantique avec pour seul bagage une malle qui abrite une petite statue de la Vierge en porcelaine et pour seule langue, le basque.

Le 10 septembre 1910, à Adolfo Alsina (province de Buenos Aires), elle épouse son fiancé retrouvé. Elle a alors 23 ans et lui, 27ans. Une photo et une pièce d'archives témoignent de l'union de Marie Antonena, sans profession (née le 24 novembre 1886 à Baïgorry, décédée le 17 juillet 1956 à Baïgorry), fille d'agriculteur, avec Jean Mourguiart, charpentier (né le 13 novembre 1883 à Baïgorry, décédé le 27 décembre 1921 à Baïgorry), fils de charpentier.

161



Élégance pour les deux époux, dont les costumes noirs sont rehaussés de quelques fleurs d'orangers en cire et de rares bijoux (une montre en sautoir pour elle, un médaillon représentant un enfant, pendu à une chaîne pour lui).

Bien droite, à l'allure cambrée, Marie pose sa main gauche sur l'épaule de son mari : geste d'affection, de protection, de "maîtresse femme" ? De retour au pays pour accoucher d'une première fille en juin 1911, elle élèvera, seule, ses cinq enfants à partir de 1921, à la suite de la mort de son époux "gazé" dans les tranchées. À Baïgorry, elle était connue sous le nom de *Maria*, parlant basque ou une langue propre à elle mêlant le basque, le français et l'espagnol. Efficace *etxeko anderea* (maîtresse de maison), elle a réussi à faire vivre dignement sa famille en faisant des lessives, des ménages, en aidant les femmes à accoucher et les familles en deuil à préparer leurs morts.

C'était *Amatxi Maria*, ma grand-mère maternelle.

162

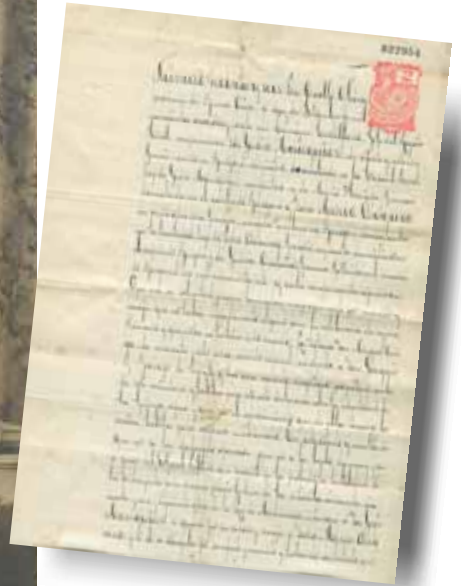


photo *L'Aiglon*, J. Caffaro,  
Florida 654 – Santa Fé 1621 /  
Corrientes 1238 y 2592 Buenos Aires  
21,7 x 30 cm avec marque du studio  
gravée en bas à gauche et nom du  
studio imprimé en bas à droite,  
13,3 x 18,1 cm pour photo couleur  
sépia.

## LETTRES ARGENTINES ARGENTINAKO GUTUNAK

Kristian LIET

### ■ Le contexte

Christophe Bernard (également surnommé Tristan) est le troisième enfant d'une fratrie de onze, né en 1888, et a priori le seul parti en Amérique.

Son père, né à Bardos en 1863, a été "placé" jeune en Basse-Navarre où il s'est installé en tant que journalier et s'est marié avec Catherine Duhau.

Les uns après les autres, leurs enfants ont été eux aussi "placés", sauf la dernière fille, Thérèse (surnommée Terexa puis bien plus tard Yvonne ! de fait, une de ses sœurs aînées avait déjà été baptisée Thérèse), âgée de quatre ans quand sa mère décéda en 1912.

163

### ■ Le départ

Les circonstances exactes du départ et sa date sont inconnues mais des indices laissent penser que c'est par l'intermédiaire de la famille Larre ou bien de la famille Etchepare, toutes deux de Baigorri, que Christophe a suivi la filière d'émigration.

### ■ Les lettres

Les quatre lettres dont la famille dispose aujourd'hui sont le reliquat d'une correspondance plus importante qui court sur la période 1911-1914. C'est pendant la Première Guerre Mondiale que les liens se distendent, le père, veuf, s'étant remarié à Bayonne en 1918, avant d'avoir deux nouveaux enfants avec sa nouvelle épouse.

L'intérêt de ces plis repose sur l'usage du basque comme langue de communication. Très vraisemblablement, Christophe a demandé à l'un de ses compagnons d'émigration d'écrire à sa place. Outre la volonté de rassurer les parents sur les conditions de vie "là-bas" (confort matériel, paye, nourriture, état de santé), on perçoit nettement aussi que ce premier fils émigré pourrait être l'avant-garde d'autres départs. En effet, c'est avec insistance qu'il est fait mention des possibilités d'installation pour d'autres membres de la famille, frères ou père.

La façon pour l'une de ses sœurs de conserver et de transmettre ces fra-

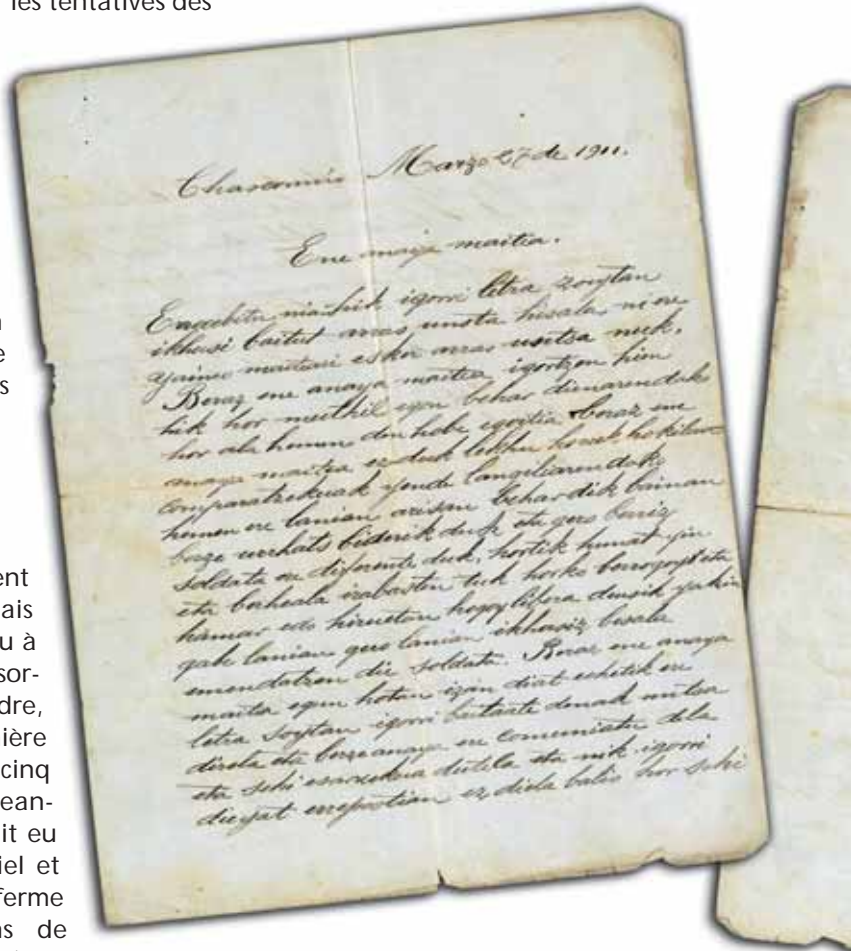
giles témoignages, alors même qu'elle ne se souvenait pas l'avoir jamais vu, illustre bien l'importance que cette diaspora a eu dans la société basque traditionnelle jusqu'au cœur du XX<sup>e</sup> siècle.

Enfin, les modifications d'état-civil sont révélatrices d'une société où français, basque et espagnol (en Argentine) se mêlent inextricablement (Christophe devenant Cristobal, Bernard devenant Bernat), gênant bien sûr les tentatives des

descendants pour rétablir les liens rompus. On notera, pour la petite histoire, que le père de Christophe, n'a pas signé l'acte de son second mariage, prétendant ne pas savoir le faire, alors qu'il avait apposé son paraphe pour l'acte de naissance de son fils trente années plus tôt !

### ■ Le projet avorté

Ces lettres ne le laissent pas entrevoir mais Christophe était parvenu à convaincre son père, désormais veuf, de le rejoindre, accompagné de sa dernière fille, Terexa, âgée de cinq ans. Journalier, Jean-Baptiste Bernard n'aurait eu qu'à vendre son matériel et ses quelques bêtes, la ferme ("Arrosa" aux confins de Louhossoa et d'Itxassou) ne lui appartenant pas. Si l'on en croit le témoignage de Terexa, le déclenchement du premier conflit mondial mit fin au projet. Tristan ayant été appelé sous les drapeaux, suivit les conseils de son père et ne rentra pas. En conséquence, Jean-Baptiste et Terexa ne purent obtenir de passeports et restèrent en Europe. Ce cas d'insoumission n'est qu'un cas parmi beaucoup d'autres à cette époque en Iparralde.



## IKUSGAI

Chascomús Marzo 22 de 1911

Ene aita ama maitiac,

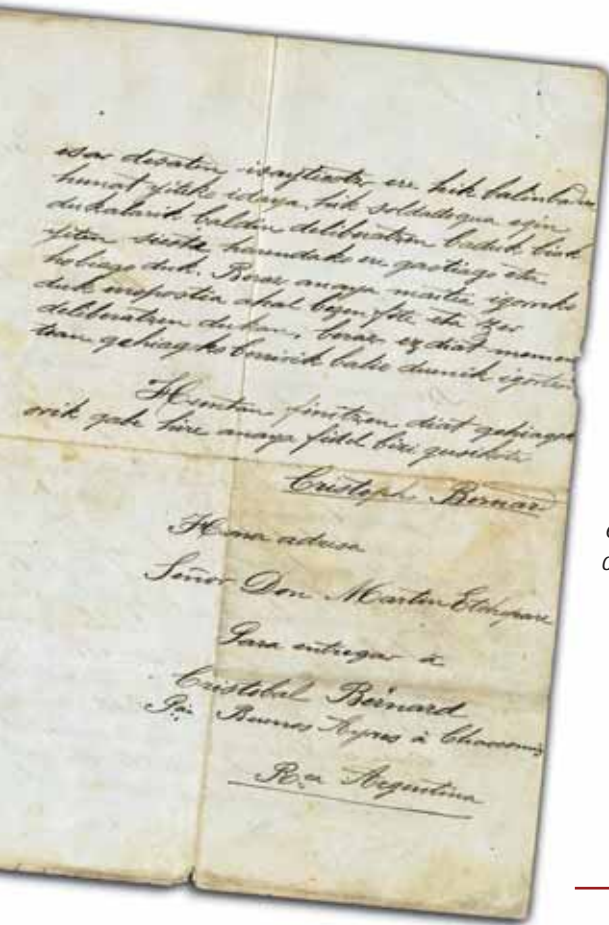
Errecebitu dut ziek igorri letra zoytan ikhusi baytut plazer haundirekin guziac untsa ziestela. Ni ere arras untsa niz Yainco maiteari esker, eta zier ere gisa bera dauziet desiratzen mementian eta bethi. Beraz ene aita eta ama maiteac hemengo berriez cuestionone hemen aspaldico berak dira bethi idorte bainan hala ere lana ez da falta, BeAat

soldadoguatik yiten delarik harekin batian nahi baduzie igorri berze anaya comuniatu berria ere hemendik goyti adinik hoberenian da ez beldurrik izan gastegi dela oray berze anaia soldadogutik yin artio nahi baduzie escolan ebili gero baliatuko sayco.

Beraz aita eta ama maiteac alderdi hoc utsi behar dute yende langiliarendaco anaya tipi horrek berac nik baigorri ira-basten niena baino gehiago. Beraz igorriko tuzue berriac cheheki lehen baino lehen eta yiten badira erran nahi dut deliberatzen badute anaia horiek igor dizaten lehembizico letran. Beraz berze letran igorriko berriac chehekiago. Goraintziak deneri ene partez. Huntan finitzen zien Seme fidel bisi guzicotz.

Cristoph Bernard

Huna adresa  
Señor Don Martin Etchepare  
Para entregar a Cristobal Bernard  
A Chascomús Buenos Ayres  
Republica Argentina



Chascomús Marzo 27 de 1911

Ene anaya maitea.

Errecebitu nian hik igorri letra zoytan ikhusi baitut arras untsa hisala, niere yainco maiteari esker arras untsa nuk.



*Beraz ene anaya maitea igortzen hien hik hor muthil egon behar die-narendako hor ala hemen den hobe egoitia beraz ene anaya maitea ez duk lekhu horiek hokilan comparatzekuak yende langiliarendako hemen ere lanian arisau behardik bainan berze urrhats biderik duk eta gero berriz soldata ere diferente duk, hortik hunat yin eta berheala irabasten tuk horko berrogoy eta hamar edo hiruetan hogoy libera deusik yakin gabe lanian gero lanian ikhasiz besala emendatzen die soldata. Beraz ene anaya maitea egun hotan izan diat echetik ere letra Soytan igorri baitaate denak untsa direla eta berze anaya ere comu-niatu dela eta sehi esan lekua dutela eta nik igorri dieyat errepostian ez diela balio hor sehi esan desaten isaytikotz ere hik balinbaduc hunat yiteko idaya, hik soldadogua egin dukalarik baldin deliberatzen baduk biak yiten sieste harendako ere gastiago eta hobiago duk. Beraz anaya maitea igorreko duk erropostia ahal bezen fite eta zer deliberatzen dukan, beraz ez diat mementian gehiagoko berririk balio duenik igortzen.*

*Huntan finitzen diat gehiagokorik gabe hire anaya fidel bizi gusikotz.*

*Cristoph Bernard*

*Huna adresa  
Señor Don Martin Etchepare  
Para entregar à Cristobal Bernard  
P.cia Buenos Ayres à Chascomús  
Rca Argentina*

*Chascomús Setiembre 7 de 1911*

*Ene aita eta ama maiteac*

*Errecibitu dut ziek Apirilaren hogoy eta hamar igorri letra oray oraino egun hotan. Hilabete hunen seiyen ez datik zer pasatzen den letra horrekin berzenaz hilabete bat eta erdi huntan hemen beharzien izan letra horrek. Beraz ene aita eta ama maiteac igortzen duzue denak untsa ziestela hainitz plazer harzen baitut zeren eta hori baita gauçarik beharren. Ni ere arras unsa niz jainco maiteari esker eta zier ere guisa bera dauziet dauziet desiratzen letra hau errecibitzen ta bethi ! Beraz anaya horietaz cuestionere soldadoguan den hori etcherat uyayteraserostik prestatzen den bezen fite yiten ahal da berze anaya tikia orayno gastechcoa da beraz igorrico duzie hunat abiatu baino hogoy*

*bat egun lehenago noyz partitzen eta zoyñ untzitan heldu den eta arropaz cuestionen pantalon eta calzon eta horietarik ez du balio bisiki ekhartzen athorra eta larru orosoko eta tricota eta horietarik eta ahal bezen askarrak eta enetaco ere nahi baitutzue igorri athorra combait plazer hartuko nuke zeren eta hemen biziki charrago baitira tricota bat edo berze ere ba mala bat ekharzen ahal du haundiskua hemen babiatuco sayco eta baliza bat ere ba eta nik sombait egun gora behe-  
ra igorriko dautziet sombet sos, eta anaia yiten delarik hemen Buenos Ayresen atheraco sayco untzira chekharía untsa hunat guidatuko diena eta menturaz bidera athoraco ere ba Montébideoraino hortaz gustian yiten ahal da eta hor Buenos Airesen izanen baitu menturaz atacatsalia frango ez nehorri ere casurik eguin hunat gidatzen dielarik yin oren bat eta erdiz hemen da eta hemen ere ni ez baniz gertatzen treineco alchatsalia norbeit izanen du eta ahal badu matalazño bat ekarri hemen erosi behar du bertzenaz bacoachak berak behar baitu hemen ofia egin eta untzico harzen badu boteila aguardint arras hun izanen du agian untsa pasatuko du bide hori ni besala yiten bada segu-  
rik unsa yinen da ni arras unsa yin nintsan. Beraz huntan finitzen goraintziekin deneri Sien seme fidel bizi naizena.*

*Cristobal Bernard*

*Adresa lehengo bera  
Emanen dascotzie milaka goraintziac aitaachiri  
Untsa governa dadien harnabareco andre  
gaiarekin deusik egin gabe*

*Chascomusen Julio 15, 1914*

*Ene aita maitea ;*

*Nola eguiten baitú dembora anitz ez dutela izan zuen berriric, ya iza-  
nic au zorzigarren letra igorricen dutela zuen berriac yaquiteco  
Ni unsa nazu gure Yaincuari esquerrac eta placer artuco dut zure unsa  
izateaz.*

*Ene aita maitea, orain esanen dizut nere aspaldi oretaco berriaren  
biziac*

*ya baditu bi urte naicela eche batian cabale finac bareacen banan ego-  
naiz dembora anicez beyac yezten eta nola baita lanan ciquina osagar-  
ria galceco sartu nizan cabale finac cuidacen eta orain unsa nazu.*

Ez dut egunic pasacen zuetaz oroitugabe, banan eztaquit zuec nitaz  
oroicen ceraten, nola au baitut zorcigarren letra igorricen dutela eta  
gaizqui pensaceco da zuec ez letraric igoricea

Emen urte charrac diazu, eta baduzu yende anitz miseri gaizac pasacen  
dutenac, eta anitz yende yoaten duzu alderdi oyetara emen lanic ala  
ecin emanen.

Ene aita : placer aundia artuco dut zuen berriac yaquiteaz eta uste dut  
fite letra bat izatea zuen berriac yaquiteco

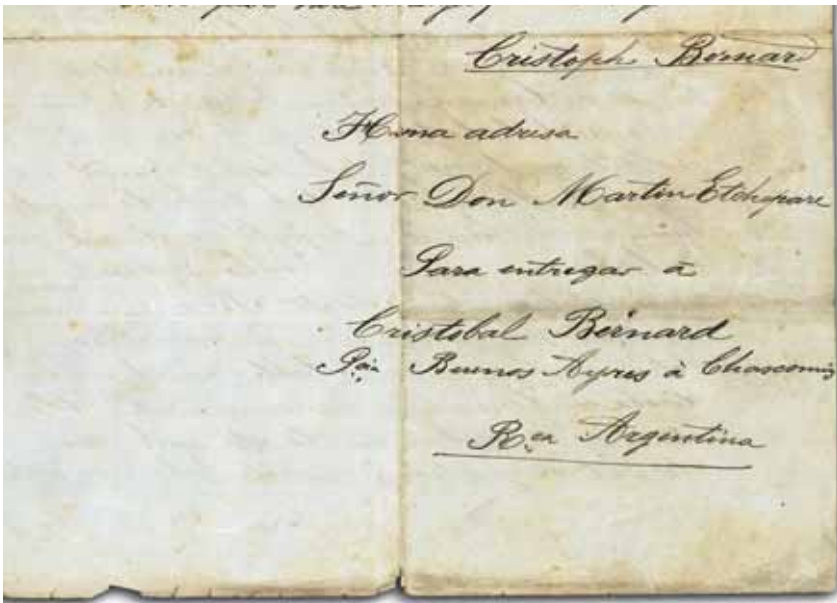
Orain ez dut deus erratecoric, eta milla besarca ene anai eta arrebari,  
eta placer aundia izanendut elcar fite ecustez

Zure seme onec besarca bazuec emaiteco

Gorainzi aunitz ene Aitauchiari ene partez.

Cristobal Bernard.

Direcionea  
Republique Argentine  
Sr. Cristobal Bernard  
Cabaña la Josefina  
J.C.S  
Estación Ranchos



Fonds de l'Association pour la Maison de la Mémoire de l'Émigration<sup>1</sup> (AMME) n° 132 - Traduction de l'association Euskal Argentina : lettres 1, 2 et 3 par Pierre Laco, lettre 4 par un autre traducteur. Ponctuation d'origine respectée.

### ■ Lettre 1 : à ses parents

Chascomus le 22 mars 1911

Mes chers papa et maman

J'ai relu la lettre que vous m'avez envoyée dans laquelle j'ai vu avec grand plaisir que vous allez tous bien. Moi aussi je vais tout à fait bien grâce à dieu bien aimé et je vous souhaite la même chose à vous aussi maintenant et toujours. Donc mes chers papa et maman au sujet des nouvelles d'ici ce sont toujours les mêmes la sécheresse persiste mais malgré cela le travail ne manque pas, quant Beñat reviendra du service militaire si vous voulez envoyer avec lui l'autre frère qui a fait sa communion à partir de maintenant il se trouve dans le meilleur âge n'ayez pas peur qu'il soit trop jeune maintenant jusqu'à ce que l'autre frère revienne du service militaire vous pouvez l'envoyer à l'école cela lui servira par la suite.

Aussi chers papa et maman ces endroits sont destinés aux gens travailleurs ce petit frère à lui seul gagnera plus que ce que moi je gagnais à Baïgorry. Donc vous enverrez des nouvelles détaillées le plus tôt possible et s'ils viennent je veux dire s'ils se décident que ces frères m'en fassent part dans leur première lettre. Donc dans la prochaine lettre vous enverrez les nouvelles bien détaillées. Le bonjour à tous de ma part. Sur ce je termine votre fils fidèle pour toute la vie.

Christoph Bernard

Voici l'adresse  
Señor Don Martin Etchepare  
para entregar a Cristobal Bernard  
a Chascomus Buenos Ayres  
Republica Argentina

### ■ Lettre 2 : à son frère, quelques jours plus tard

Chascomus le 27 mars 1911

Mon cher frère

J'ai relu la lettre que tu m'as envoyée dans laquelle j'ai vu que tu vas très bien, moi aussi grâce à dieu bien aimé je vais tout à fait bien.

Donc mon cher frère tu me posais la question si pour celui qui doit se placer comme domestique il vaut mieux être ici ou là-bas aussi mon cher frère les lieux ici ne sont pas comparables avec ceux de là-bas pour des gens travailleurs ici aussi il faut travailler mais il y a d'autres facilités et en plus le salaire est différent, tu arrives ici et tout de suite tu gagnes 50 ou 60 francs de là sans rien connaître au travail et après à mesure que tu apprends à travailler ton salaire augmente. Aussi mon cher frère ces jours-ci j'ai relu aussi une lettre de la maison dans laquelle ils me disent qu'ils vont tous bien et que l'autre frère a fait sa communion et qu'ils veulent l'envoyer comme domestique et moi je leur ai répondu que ce n'est pas la peine de le placer comme domestique et que si toi tu as l'idée de venir ici, une fois que toi tu auras fait ton service militaire qu'il vienne avec toi pour lui aussi plus il sera jeune et mieux ce sera. Donc mon cher frère tu m'enverras la réponse aussi vite que possible en me disant ce que tu décides, aussi pour le moment je n'ai pas d'autres nouvelles qui valent la peine d'être envoyées. Sur ce je termine sans rien ajouter ton frère fidèle pour toute la vie.

Cristobal Bernard

Voici l'adresse  
 Señor Don Martin Etchepare  
 Para entregar a  
 Cristobal Bernard P.cia Buenos Ayres à Chascomus  
 R.ca Argentina

### ■ Lettre 3 : à ses parents

Chascomus le [?] septembre 1911

Mes chers papa et maman

J'ai relu la lettre que vous m'avez envoyée le 30 avril ces jours-ci. Le 6 de ce mois je ne sais pas ce qui se passe avec ces lettres cette lettre aurait du arriver il y a un mois et demi. Donc chers papa et maman vous dites que vous allez tous bien ce qui me fait très plaisir parce que c'est la chose [...]². Moi aussi je vais tout à fait bien grâce à dieu bien aimé et je vous souhaite la même chose en recevant cette lettre et toujours. Donc au sujet de ces frères celui qui fait son service militaire dès qu'il sera rentré à la maison il pourra venir ici aussi vite qu'il pourra se préparer l'autre petit frère est encore un peu jeune aussi vous enverrez ici une vingtaine de jours avant son départ quand est-ce qu'il part et par quel bateau et au sujet des vêtements ce n'est pas la peine d'emporter trop de pantalons et de caleçons mais des chemises et des tricots et ce genre de choses aussi costauds que possible et pour moi aussi si vous

voulez envoyer quelques chemises j'en serai très content parce que ceux d'ici sont beaucoup moins costauds un tricot ou autre et aussi il peut porter une malle assez grande elle lui servira ici et une valise aussi et moi dans quelques jours je vous enverrai quelques sous. Et quand le frère arrivera ici à Buenos Aires quelqu'un de sûr viendra le chercher et le guidera et peut-être le sortira dans la rue jusqu'à Montevideo il peut venir tranquillement mais à Buenos Aires il se peut que des gens le harcèlent qu'il ne fasse attention à personne qu'il suive ce guide et il n'aura qu'une heure et demie de route pour venir jusqu'ici et si moi je ne suis pas à la gare pour le recevoir quelqu'un d'autre sera là et s'il peut qu'il porte un matelas sinon il faudra qu'il l'achète ici parce que chacun doit s'occuper de son lit et pour le bateau qu'il prenne une bouteille d'eau de vie ce sera très bon pour lui j'espère que le voyage se passera tout à fait bien comme cela s'est passé pour moi j'étais venu tout à fait bien. Aussi je termine sur cela le bonjour à tous votre fils fidèle pour la vie.

Cristobal Bernard

171

L'adresse est la même qu'avant  
 Vous donnerez mille bonjour à grand-père  
 Qu'il se comporte bien [...]<sup>3</sup>

#### ■ Lettre 4 : à son père

Chascomus, 15 juillet 1914

Mon cher père,

Comme cela fait bien longtemps que je n'ai pas eu de vos nouvelles, bien que ce soit la huitième<sup>4</sup> lettre que je vous envoie pour savoir de vos nouvelles - je vous écris.

Je suis bien grâce à Dieu et cela me fait plaisir que vous soyez bien aussi.

Mon cher père, maintenant je vais évoquer les détails de mon lointain départ cela fait maintenant deux ans que je suis dans cette maison pour m'occuper de petit<sup>5</sup> bétail mais je suis resté longtemps à traire les vaches : comme c'était un sale travail je risquais de perdre ma santé, je m'occupe donc maintenant de petit<sup>6</sup> bétail et je suis bien.

Je ne passe pas un seul jour sans me souvenir de vous mais je ne sais pas si vous, vous vous souvenez de moi puisque c'est la huitième lettre que je vous envoie et que vous ne m'avez pas envoyé de lettres, cela "donne mal à penser".

Ici, c'est une mauvaise année que nous avons et il y a bon nombre de personnes qui sont dans une terrible misère; beaucoup s'en vont d'ici

vers d'autres endroits puisqu'il n'y a ici aucun travail à proposer.  
Mon père j'aurai grand plaisir à savoir de vos nouvelles et je crois que vite j'aurai une lettre pour savoir de vos nouvelles.  
Maintenant je n'ai rien d'autre à dire mille baisers<sup>7</sup> à mon frère et à ma sœur et j'aurai grand plaisir en voyant que vous les embrasserez en mon nom.  
Beaucoup de salutations à mon grand-père de ma part.

Cristobal Bernard

mon adresse  
République Argentine  
Sr. Cristobal Bernard  
Cabaña la Josefina  
J.C.S.  
estacion Rauchos [ou Ranchos]

---

## Notes

- 1 Association pour la Maison de la Mémoire de l'Emigration  
56 rue Emile Guichenné – 64000 Pau  
emigr@wanadoo.fr  
www.emigr.net
- 2 Mot effacé : "la plus utile" ?
- 3 Mot illisible
- 4 Il manque donc 5 lettres.
- 5 La traductrice a un doute sur le mot "finac": soit "petit" soit "de qualité supérieure".
- 6 Idem
- 7 "embrassades"

## VASCOS EN BARCELONA. ÉTNICIDAD Y MIGRACIÓN VASCA HACIA CATALUÑA EN EL SIGLO XX,

F. X. MEDINA,

Vitoria-Gasteiz, Eusko Jaurlaritza, 2002, 318 p

Frédéric  
DUHART (\*)

Les études sur le peuple et la civilisation basques sont particulièrement intéressantes lorsqu'elles nous apportent des éléments pour penser l'homme et la culture en général. Elles ne sont ainsi qu'au prix d'un subtil équilibre entre une ethnographie minutieuse d'une communauté basque et une analyse exigeante, nourrie d'une solide réflexion théorique. Le présent ouvrage, tiré d'une thèse d'anthropologie sociale et culturelle soutenue à l'université de Barcelone en 2000, en offre un parfait exemple. Étude d'une communauté basque immigrée au cours du XX<sup>e</sup> siècle, bel exercice d'ethnographie urbaine ayant pour cadre la capitale de la Catalogne, *Vascos en Barcelona* est aussi une réflexion anthropologique fondamentale sur la dimension culturelle des immigrations, et au-delà, sur la question de l'identité.

Comme d'autres, F. X. Medina (Institut Européen de la Méditerranée) et son livre contribuent à l'affirmation de Barcelone comme un haut lieu européen de la recherche consacrée aux migrations humaines et à leurs implications culturelles<sup>1</sup>.

*Vascos en Barcelona* consiste en une approche globale de la communauté basque barcelonaise à l'échelle du XX<sup>e</sup> siècle. L'étude s'appuie largement sur des témoignages recueillis auprès de certains de ses membres, sans négliger lorsque cela est nécessaire le renfort de sources écrites. À la suite de considérations théoriques et épistémologiques sur l'ethnicité, la migration et les particularités du terrain urbain, l'auteur nous invite à appréhender la communauté basque de Barcelone en deux temps.

Une partie d'une cinquantaine de pages, intitulée "*Vascos en Barcelona*", présente les premières formes et organisations de la migration basque dans la capitale catalane. Nous sommes là avant les exils liés à la guerre civile et l'implantation d'une véritable diaspora euskarienne à l'autre bout des Pyrénées – des épisodes dramatiques et parfois à forte charge symbolique dont l'analyse clôt cette section de l'ouvrage. Dans ce premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, Barcelone est une ville considérable, qui accueille des industriels et des hommes d'affaires,



mais aussi des intellectuels, à l'instar de Telesforo de Aranzadi, exemple parfait d'un ethnographe du Pays Basque fortement impliqué dans le développement de sa discipline en Catalogne. Numériquement peu importante, la communauté basque d'alors commence à se doter de ses propres lieux de rassemblement (*Solar Vasco-Navarro*) et ne reste pas à l'écart du mouvement culturel et politique basque, comme F. X. Medina le rappelle dans de très intéressants paragraphes consacrés à la fondation et au fonctionnement de la délégation barcelonaise de *Eusko Ikaskuntza* ou du *Barzelonako Eusko Batzokia*.

*"La construcció del tiempo presente. El grupo vasco en Barcelona"* occupe plus de deux cent pages. Autant écrire que cette partie est le cœur de l'ouvrage. Après une présentation détaillée de la socio-démographie du groupe basque résident à Barcelone à l'échelle du siècle, l'auteur propose une méticuleuse réflexion sur les façons dont cette population immigrée construit, recrée et maintient une ethnicité qui lui est propre dans le grand port catalan.

Les fonctions accordées à la vie associative (au premier rang de laquelle *Euskal Etxea*), aux noms de famille, aux positionnements face à la violence terroriste d'ETA, à la pratique de la langue basque, à l'alimentation, à la religion comme à la musique sont tour à tour décrits et scrupuleusement analysés. À chaque fois, l'auteur souligne la complexité des dynamiques qui sous-tendent de telles utilisations identitaires d'éléments culturels dans le cadre d'une société contemporaine qui voit se diluer lentement le groupe basque - problème de la "troisième génération".

Dans le cas des Basques de Barcelone comme dans celui de beaucoup d'autres populations déplacées, la culture alimentaire est un excellent témoin des dynamiques induites par la migration. F. X. Medina montre à la fois les efforts engagés pour conserver une "cuisine à soi", les succès rencontrés par cette cuisine auprès d'une grande partie de la population et les métissages alimentaires plus ou moins volontaires et diversement acceptés.

Après avoir fort bien montré tout au long de son ouvrage une communauté se construisant perpétuellement dans une relation à une mémoire historique et à un espace approprié puis vécu, l'auteur se tourne vers celle-ci pour lui demander de se définir, de dire "Qui est basque ?". Les réponses des informateurs, largement retranscrites, forment une solution complexe. Cela n'a rien de surprenant, car il n'y a que l'identité de l'Autre qui puisse se définir facilement. Parler de soi est toujours plus difficile. F. X. Medina propose de synthétiser la réponse des Basques de Barcelone : "Est basque celui qui se sent basque, du moment que la condition *sine qua non* d'avoir ses origines au Pays Basque est remplie". Cette réponse est celle d'un groupe basque éloigné de ses terres ancestrales. Quelle serait celle des populations mêlées qui vivent actuellement à Bilbao, Vitoria ou dans la conurba-

## COMPTE RENDU

tion Bayonne/Saint-Sébastien ?

Prix Andrés de Irujo 2002, ce livre est une œuvre incontournable pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du peuple basque à l'extérieur du territoire des sept provinces. Ils y trouveront par delà des informations précieuses sur les Basques de Barcelone, des outils pour aborder l'étude d'une communauté basque déplacée. Il est aussi, tout simplement, un remarquable travail d'anthropologie urbaine, réalisé par un chercheur qui a su tirer tout le parti possible et éviter les écueils d'un travail sur sa propre communauté.

---

(\*) EHESS, Paris

### Notes

---

- 1 Autres exemples de ce dynamisme des études sur les migrations en Catalogne : des centres de recherches (Grup de recerca immigració i minories ètniques – CEDIME, Barcelone ; Centro de Estudios sobre Fronteras, Migraciones y Etnicidad – FROMET, Tarragone) ; des travaux (A. Kaplan, *De Senegambia a Catalunya : procesos de aculturación e integración social*, Barcelone, F. Caixa, 1998 ; E. Martín, *La emigración andaluza a Cataluña*, Séville, F. Blas Infante, 1992).

